

Futurs parfaits

Véronique Bizot

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

VÉRONIQUE BIZOT

Futurs parfaits

nouvelles



ACTES SUD

VÉRONIQUE BIZOT

Futurs parfaits

nouvelles



ACTES SUD

Tout est simple et tout se complique, rien ne se passe (en apparence) et pourtant tout arrive – tout *peut* arriver – dans les nouvelles à l'humour noir et lumineux de Véronique Bizot : un homme se fait construire une maison invivable, un assassin se produit dans un théâtre, un reporter de guerre meurt dans un déjeuner de famille, un frère et une sœur achètent une voiture. Des hommes et des femmes ordinaires ou presque affrontent avec une forme de grâce modeste et néanmoins récalcitrante l'impitoyable vertige d'exister, lequel surgit dans les infimes recoins du quotidien, de la mémoire, de l'espérance.

Voici donc onze histoires imprévisibles, souvent traversées du désir de vies nouvelles, d'envolées possibles, de *futurs parfaits* ; des histoires qui organisent, observent et exaltent la collision entre la vie et la fiction, accidents ou plaisanteries du destin, virages en apesanteur, échappées narratives, feintes de l'imagination qui font naître la surprise d'un rapport très concret aux *choses de la vie*.

Après deux recueils de nouvelles (Les Sangliers, Stock, 2005 ; Les Jardiniers, Actes Sud, 2008), Véronique Bizot a également signé des romans (Mon couronnement, 2010 ; Un avenir, 2011 ; Âme qui vive, 2014 ; Une île, 2014), tous parus chez Actes Sud.

Photographie de couverture : © Mária Švarbová

DU MÊME AUTEUR

Les Sangliers, nouvelles, Stock, 2005 ; Le Livre de poche, 2007 (prix Renaissance de la nouvelle 2006).

Les Jardiniers, nouvelles, Actes Sud, 2008.

Mon couronnement, roman, Actes Sud, 2010 ; Babel n° 1070 (grand prix SGDL du roman 2010, prix Lilas 2010, prix littéraire Québec-France Marie-Claire Blais 2012).

Un avenir, roman, Actes Sud, 2011 ; Babel n° 1524 (prix du Style 2011).

Âme qui vive, roman, Actes Sud, 2014.

Une île, Actes Sud, coll. "Essences", 2014.

Véronique Bizot

Futurs parfaits

nouvelles

ACTES SUD

Villa Shapiro

C'est à Marseille – et non pas dans la villa Shapiro des bords du lac – que Franklin Shapiro est devenu fou. On a su qu'à Marseille il n'a fait pendant quinze jours que rire, et pratiquement sans interruption, avant de déclarer forfait. C'est du moins le témoignage qu'a donné le personnel de l'hôtel où il avait pris une chambre, et où ce qui avait d'abord été perçu comme une excessive gaieté finit par être considéré comme préoccupant. Ce que Franklin Shapiro était venu faire à Marseille, en pleine canicule, on ne l'a jamais su. Nicole Shapiro a prétendu qu'elle s'était réveillée un matin dans la villa Shapiro et ne l'avait trouvé ni dans leur lit ni ailleurs. Quoi qu'il en soit, la voiture de Franklin Shapiro ayant été identifiée à la gare, on a supposé qu'il avait pris un train à l'aube, probablement le premier train qui passait là et se trouvait donc aller à Marseille, de sorte que c'est à Marseille qu'il a perdu la tête. La première fois qu'Izard a vu les Shapiro, ils étaient en train de manger du poulet froid, assis sur leur immense pelouse des bords du lac, à l'endroit des massifs d'hortensias d'où leurs deux têtes dépassaient à peine. Bien que Franklin Shapiro les eût fait par la suite déterrer, ces hortensias formaient quelque chose d'impressionnant, vers quoi Izard s'est donc avancé alors que Nicole Shapiro était en train de dire à son mari qu'elle espérait qu'il n'y ait rien après la mort, et il a pu noter, dans les temps qui ont suivi, à quel point elle raffolait autant du poulet froid que des repas pris sur l'herbe, si bien que les visiteurs se voyaient infliger, sur cette base et par tous les temps, toutes sortes de pique-niques à même le sol. Le terrain s'étendait à l'époque sur un hectare vierge de construction formant une légère pente en direction du lac, entièrement ceint des sapins sombres qui recouvraient tout alentour, et prolongé par un

vieux ponton long d'une vingtaine de mètres, c'est-à-dire que les Shapiro, lorsqu'ils avaient acheté ce terrain, avaient fait raser un vieux chalet qui se trouvait là, perdu au milieu de nulle part, après quoi Izard avait reçu l'appel de Franklin Shapiro, ainsi que son invitation à venir le rencontrer sur les bords du lac. Pourquoi avait-il accepté cette invitation, dont le motif était demeuré flou au téléphone (j'ai ce projet dont j'aimerais vous parler, monsieur Izard), il ne se l'est jamais vraiment expliqué. Quelque chose dans la voix de Shapiro, dans sa façon de laisser avec lenteur tomber les mots comme des pierres, avait dû l'intéresser, le fait est qu'il avait quitté sa retraite et pris l'avion (où dois-je vous faire adresser votre billet, monsieur Izard ?) pour un vol de dix heures, sans la moindre idée de ce que Franklin Shapiro lui voulait et avec le sentiment intrigant d'obéir à cette voix calme du téléphone – mais toutefois pas à la façon dont il imaginait qu'un tas de gens sur terre obéissaient, ou se trouvaient contraints d'obéir – à Franklin Shapiro. L'une des premières choses que Franklin Shapiro lui dit ce jour-là à l'ombre des hortensias et alors qu'Izard réalisait, à l'instant où elle relevait la tête, à quel point splendide était Nicole Shapiro, fut qu'il comptait sur son engagement à ne jamais parler d'eux, les Shapiro, en aucune circonstance. Il s'était levé pour l'accueillir, et l'avait aussitôt invité à s'asseoir sur la couverture de laine, au milieu des plats (comme vous le voyez nous pique-niquons). La main de Nicole Shapiro avait balayé ce qui se trouvait là de comestible, son autre main maintenant son chapeau car il y avait du vent, et elle avait finalement attrapé un morceau de poulet et une serviette en papier qu'elle avait déposés sur une assiette et fait glisser vers Izard. Il y avait également de la mayonnaise en tube, des pots de mousse au chocolat de la marque Casino et le vent venait du lac, par rafales, au milieu duquel naviguait un unique voilier jaune. Jaune également une vieille balancelle posée au milieu de la pelouse, sur laquelle ils allèrent ensuite s'asseoir, Franklin Shapiro et lui, cependant que Nicole Shapiro s'avavançait à l'extrémité du ponton. Izard pensa alors brièvement que tout ça ressemblait à un début de Série noire, la convocation mystérieuse, le milliardaire, la femme éblouissante, eh bien dites-moi maintenant, lui avait demandé Franklin Shapiro, qu'est-ce que ça vous inspire ? Izard avait supposé

qu'il parlait du lac et répondu qu'il n'était pas fanatique des lacs en général, qui avaient tendance, quelle que soit la saison, à forcer sa mélancolie, mais sans doute davantage en été quand tout prenait un aspect de mollesse poudrée. Il se méfiait, avait-il ajouté bien que Shapiro n'eût pas l'air de l'encourager dans cette direction, de la mélancolie, assez semblable, lui semblait-il, à une eau qui ne s'écoule pas. Bien, avait dit Franklin Shapiro. Le lac, j'en fais mon affaire. Si je vous ai demandé de venir, c'est que j'ai vu, chez une de mes connaissances, un de vos tableaux, deux, pour être exact. Ah, avait dit Izard qui ne peignait plus depuis une quinzaine d'années. J'ai vu *Cage*, avait précisé Shapiro, et j'ai vu *Déroute*. Et les ayant vus, *Cage* particulièrement – *Cage* m'a immédiatement alerté –, j'ai demandé qu'on me trouve votre galerie, ou votre atelier, mais, m'a-t-on rapporté, ni galerie ni atelier ni même domicile connu, je dois dire que les semaines passant tout portait à croire que vous aviez disparu, ou souhaité disparaître, ce qui est votre droit, naturellement, la disparition est parfois une option. Shapiro s'était tu, avait retiré puis remis ses lunettes à monture noire, attendant éventuellement qu'Izard lui fournisse quelques précisions mais ce qu'aurait pu alors lui dire Izard sur l'existence qu'il menait là où il la menait semblait échapper au langage. Quoi qu'il en soit, avait repris Shapiro, j'ai fini par savoir où vous vivez, et plus ou moins dans quelles conditions. Peut-être enviables, après tout. Chaleur constante, en tout cas. Il avait à nouveau attendu qu'Izard réagisse, puis il avait déclaré avoir acheté *Cage* et *Déroute*, *Cage* et *Déroute* se trouvaient là, dans le coffre de sa voiture. Sa femme, avait-il ajouté, ne s'était pas montrée particulièrement enthousiaste devant ces deux toiles, elle les avait regardées avec indifférence, tout au plus avait-elle paru préférer *Déroute* mais qu'importait, son désir à lui était maintenant de les accrocher ici même, et il avait désigné le terrain où ne se trouvaient que de la pelouse, quelques arbres et les hortensias. Ici ? avait dit Izard. C'est-à-dire naturellement dans la maison, avait précisé Shapiro, celle que j'ai l'intention de vous faire construire, comme l'exact reflet de vos deux peintures. Izard s'était mis à rire, jamais il n'avait construit la moindre maison, mais Shapiro avait rétorqué qu'il le savait parfaitement, et ne s'en inquiétait pas, Izard n'aurait qu'à

dessiner celle-ci selon son idée, c'est-à-dire selon l'idée qui avait déterminé *Cage* et *Déroute*, ses architectes se chargeraient des plans et des détails techniques. Sa seule exigence était que soient aménagés, à l'intérieur, une patinoire pour sa femme, et pour lui, un mur d'escalade. La villa Shapiro, avait dit Shapiro. Votre œuvre. L'étonnant alors avait été la réaction intime d'Izard. Quelque chose de l'ordre d'une structure interne s'était présenté, qui apparaissait comme susceptible de le préserver de lui-même. Il n'imaginait absolument pas la maison, qui demeurerait, alors qu'il laissait son regard aller sur le terrain, une entité abstraite, un caprice de Franklin Shapiro, une lubie de milliardaire, mais il sentait comme une force de concentration s'imposer, un rassemblement nouveau de son énergie. Il avait tout de même pensé que Shapiro lui faisait là une proposition absurde et que lui-même ferait mieux à ce stade de se lever de cette balancelle, de prendre congé et de repartir là d'où il venait et il s'était effectivement levé de la balancelle et avait demandé, bien qu'il s'en souvînt parfaitement, à voir les deux tableaux. Et alors que Shapiro se dirigeait vers sa voiture, il avait observé la ligne du ponton à l'extrémité duquel se tenait toujours Nicole Shapiro, debout dans le vent, et il avait entrevu là, fugacement, une sorte de fine aile de métal surplombant l'eau, une forme élancée qui semblait contenir l'essence de Nicole Shapiro, laquelle avait alors fait demi-tour et marché vers Franklin Shapiro qui revenait avec les deux tableaux. Ce qu'elle lui avait dit à cet instant, Izard ne l'avait pas entendu, il l'avait vue hausser les épaules et se tourner sans paraître savoir où se poser. C'est lorsque *Cage* et *Déroute* émergèrent de leur emballage et furent disposés côte à côte sur la balancelle que les circonstances dans lesquelles il avait autrefois peint ces deux tableaux lui revinrent brutalement à l'esprit, et il comprit quel était le dessein de Franklin Shapiro. Franklin Shapiro, comprit-il soudain, voulait une maison invivable. Il regarda autour de lui, la masse écrasante des sapins immobiles dans le silence, l'eau grise et déserte, puis Franklin Shapiro. D'accord, dit-il, et il eut la sensation d'être arrêté dans sa fuite par le corps de Shapiro, qu'un transfert s'opérait, êtes-vous certain de le supporter ? demanda-t-il. Shapiro acquiesça et il énonça un chiffre qui impressionna Izard, non pas qu'il imaginât l'usage qu'il pourrait faire

de tout cet argent, en vérité il ne savait plus vraiment vivre avec de l'argent, mais, pensa-t-il, voilà donc la somme que Shapiro est prêt à mettre pour son anéantissement. La maison fut construite et aussitôt célèbre, quoique considérée moins comme une prouesse architecturale que comme une anomalie. Tout ce qu'on en voyait depuis le lac n'était qu'un empilement de troncs de bois aussi noirs que s'ils avaient été passés par le feu, entièrement ceinturé d'un grillage serré, le tout formant un rectangle sans aucune ouverture apparente, et l'on serait passé devant sans penser à rien d'autre qu'à un gigantesque tas de bois en train de pourrir s'il n'y avait eu, partant d'un angle et longue d'une cinquantaine de mètres, cette flèche cuivrée qui s'élançait au-dessus de l'eau comme un mince animal jaillissant, et à l'intérieur de laquelle patinait à longueur de journée Nicole Shapiro. Si l'ensemble fut, du moins dans les premiers temps, profusément photographié depuis le lac ou depuis le ciel, et diversement commenté, on n'imaginait là rien d'habitable, on se demandait par où entraient la lumière du jour, et quelle sorte d'existence était envisageable à l'intérieur de cette forteresse grillagée. Tout ce que dit Franklin Shapiro quand il découvrit la villa achevée – dont pas une seule fois au cours de la construction il n'avait demandé à voir quoi que ce soit, ni les plans ni le chantier – fut que c'était très exactement ce qu'il avait espéré d'Izard. Sur la capacité d'Izard à transcrire *Cage* et *Déroute* en volume, dit-il, il avait vu juste. Nicole Shapiro ne fit aucun commentaire. Elle se contenta d'observer la chose un court moment puis entra par l'insoupçonnable petite porte latérale en forme de porte de donjon face à quoi il fallait, pour la franchir, courber la tête. Ainsi que les journaux l'avaient rapporté, Franklin Shapiro s'était entre-temps débarrassé de la totalité de ses autres propriétés, avait revendu les diverses affaires qui avaient fait sa fortune et, ce jour du mois de janvier, alors que la neige recouvrait tout, il prit possession des lieux pour, déclara-t-il, n'en plus bouger, avec le projet de faire maintenant prospérer, au plus près de la nature, sa réflexion personnelle. Hormis Izard, les architectes et les ouvriers, personne n'avait pénétré et ne pénétra jamais à l'intérieur de la villa désormais connue sous le nom de villa Shapiro. Des gardes en préservaient l'accès de sorte à éloigner les curieux qui s'aventuraient, repérés par les caméras, dans la forêt de

sapins jusqu'à se trouver face à la haute palissade marquant l'entrée de la propriété, là où stoppaient les camionnettes livrant nourriture et blanchisserie. Franklin et Nicole Shapiro, lorsqu'ils étaient seuls, c'est-à-dire pratiquement toujours, n'apparaissaient jamais à l'extérieur et il était impossible de les apercevoir éventuellement se tenir sur le toit plat de la villa surmonté du même grillage ligaturé de cour de prison. Il leur arrivait de recevoir, quoique de plus en plus rarement, pour un pique-nique sur la pelouse, une poignée d'invités perplexes qui jetaient à la villa de furtifs regards où se lisait leur désarroi. Dans leur champ de vision, la villa Shapiro se silhouettait comme une hantise. Les Shapiro reçurent également Izard qui, comme la première fois, se vit offrir des mains de Nicole Shapiro une assiette de poulet froid et ne fut pas convié à entrer dans la maison. Il constata que la pelouse n'était plus entretenue, dont la texture avait perdu toute douceur, et que les hortensias avaient disparu, si bien que ne subsistait là, en termes d'agrément, plus rien, seule la flèche de cuivre abritant la patinoire de Nicole Shapiro formant quelque éclat dans la brume. Il constata également qu'à l'habituel silence de Nicole Shapiro il fallait ajouter une forme nouvelle d'absence, bien que Franklin Shapiro lui eût indiqué qu'elle était comblée par sa patinoire, sur laquelle, dit-il, elle patinait sans relâche, avec, insista-t-il, un acharnement remarquable. De même passait-il lui-même, selon son propre aveu, de longues heures à grimper son mur d'escalade, et le reste du temps assis devant *Cage* et *Déroute* qui avaient indubitablement trouvé là l'emplacement idéal, de sorte, affirma Shapiro, qu'il se sentait accéder en ce lieu à un *niveau de conscience* jamais atteint par lui, et dit-il, presque effrayant.

La fois où Izard revint à la villa pour apprendre de la bouche de Nicole Shapiro que son mari en était parti par le premier train pour Marseille, Nicole Shapiro était en nage. Elle venait de patiner. Elle patinait, déclara-t-elle à Izard sur le pas de la porte de la villa où elle ne l'invita pas davantage à entrer, car le patinage était devenu depuis longtemps ce qu'elle appela, encore essoufflée, une solution de vie. Du départ de son mari, elle dit seulement qu'il avait pris un matin le train pour Marseille et là, une chambre d'hôtel sur le port dans laquelle il n'avait fait pratiquement que rire pendant quinze jours si bien qu'il se

trouvait maintenant, et pour un temps indéterminé, dans un hôpital psychiatrique de la ville. Quand Izard lui demanda si elle prévoyait de se rendre à Marseille, elle sembla étonnée, réfléchit un instant puis répondit que ça lui était impossible, il lui faudrait alors cesser de patiner. Cette patinoire, dit-elle, est parfaite, soyez-en remercié. Elle posa la main sur le bras d'Izard, une main légère posée là comme par inadvertance si bien qu'Izard ne fit pas un mouvement, son mari, ajouta-t-elle, s'était acheminé vers la folie comme on s'achemine vers un but, il s'y était acheminé de façon méthodique, avec toute la persévérance dont il était capable, et ce dès l'instant où il avait vu *Cage* et *Déroute* qui avaient été le point de départ de tout, comme Izard ne devait certainement pas l'ignorer. D'abord l'enfermement dans la villa, dit-elle, et de là, l'enfermement en lui-même. Il s'est tout approprié de votre désespoir, dit-elle, et elle retira sa main. Ce fut alors Izard qui partit pour Marseille, où il prit une chambre sur le port, songeant que c'était éventuellement la chambre qu'avait occupée Shapiro, dans laquelle il avait ri interminablement, et où il se mit à attendre.

Monsieur Peintre

Venant là pour une première fois, on pourrait évidemment entrer par la buanderie, accessible depuis la façade latérale, mais une porte-fenêtre se trouvant sur le devant de la maison, et une autre, identique, sur l'arrière, ces deux portes se faisant face à chaque extrémité d'un vaste hall, on ne devrait en principe pas en avoir l'idée. Entrant cependant par la buanderie, comme le fit distraitement M. Peintre (expert en argenterie-orfèvrerie), on trouverait ce qu'on trouve dans toutes les buanderies, chiens humides couchés au sol, profond lavoir en pierre surmonté d'un robinet et sur lequel sécheraient des serpillières, grandes tables de zinc couvertes de diverses choses, fleurs coupées, légumes terreux, épluchures reposant sur du papier journal, bassines, vases, paniers, arrosoirs, mort-aux-rats. Plus ou moins alignés sous un banc, des sabots et des bottes de caoutchouc et, au-dessus de ce banc, suspendus à des crochets, quelques outils de jardin ainsi que deux ou trois vieilles vestes d'hiver, vieilles écharpes, vieux chapeaux. On jetterait un coup d'œil par les fenêtres à barreaux d'où l'on apercevrait – M. Peintre l'aperçut – un bout du potager, puis on hésiterait entre deux portes, et, ouvrant finalement et au hasard l'une d'elles, on déboucherait dans un large et long couloir plutôt sombre au terme duquel une autre porte serait encore à ouvrir, et ce serait là le vaste hall, avec en son centre l'ample escalier, au bas duquel on pourrait alors tomber sur l'une ou l'autre des maîtresses de maison qui se sont succédé dans les lieux, et qui justement descendrait à cet instant l'escalier, ou sur un domestique, du temps où il y avait des domestiques, ou encore sur un jeune garçon à lunettes, et on pourrait aussi bien ne trouver là personne, ce fut le cas pour M. Peintre qui, légèrement ahuri, tourna la tête de tous côtés sans savoir que faire,

avec la sensation d'une intrusion malgré le courrier reçu la semaine précédente et justifiant sa présence dans ce hall, courrier qu'il avait semble-t-il égaré en route, ainsi qu'il le constata en fouillant ses poches. Aurait-il fait une erreur de date ? Il leva les yeux vers les hauteurs silencieuses, songeant qu'une maison de cette taille ne saurait être complètement déserte, s'avança de quelques pas en direction d'une console supportant un buste de bronze sur quoi il ne jugea pas nécessaire de s'attarder, s'approcha de la tapisserie qui le surmontait, un motif de coq qu'il identifia comme une création de Lurçat, puis hésita à s'asseoir sur l'une des chaises de cuir alignées contre le mur sur toute la longueur du hall – il en compta huit. Y a-t-il quelqu'un ? demanda-t-il d'une voix qui, il en eut conscience, ne porta pas suffisamment. Il observa un moment, dans le prolongement de la porte-fenêtre, l'allée de tilleuls taillés court qu'il avait à son arrivée empruntée à pied, terminée par le portail ouvert sur une route où passaient de rares voitures, et revint se poster au bas de l'escalier dont il apprécia, typique des années quarante, l'imposante rampe de bronze. Une porte en miroir datant elle aussi certainement des années quarante lui faisait face, qu'il n'osa pas ouvrir mais dans laquelle il vit sa petite silhouette. Miroir placé de sorte que quiconque descendant l'escalier puisse s'y refléter, et éventuellement s'y admirer, ce que ne fit pas M. Peintre. Il remarqua une traînée blanche sur son pardessus noir, qu'il frotta machinalement avec pour résultat que le blanc sembla s'incruster dans le tissu, et, après avoir encore patienté dans le silence de ce hall, sortit son téléphone d'une poche et composa le numéro qui avait été joint au courrier. Il tendit l'oreille mais n'entendit rien, ni sonnerie ni vibration, avant d'être prié par une voix féminine de laisser un message qu'il ne laissa pas et, ayant refermé son téléphone, il effectua soudain et presque gracieusement un tour complet sur lui-même et reprit la direction de la buanderie. Une fois dehors, il remarqua la cloche, pendue à une chaîne, sur laquelle il tira. L'un des trois chiens de la buanderie aboya, puis cessa d'aboyer et ce fut tout. Sans plus alors hésiter, M. Peintre descendit l'allée jusqu'au portail et marcha à petits pas réguliers jusqu'à la gare, où il monta dans le premier train qui passa en direction de Paris.

M. Peintre, lorsqu'il se trouvait encore dans le hall de la maison, en

eût-il poussé l'une après l'autre ses quatre portes de chêne qu'il aurait successivement contemplé quatre immenses pièces plongées dans la pénombre et presque entièrement vides de meubles. Derrière la porte en miroir, une bibliothèque aux étagères vides. Eût-il grimpé l'escalier qu'il aurait, le long de la large coursive surplombant le hall, découvert là six chambres dans lesquelles ne subsistait à peu de chose près qu'un lit, chacune de ces chambres, aurait-il constaté, prolongée d'une salle de bains avec une assez belle robinetterie équipant de profondes baignoires. Eût-il encore grimpé un second escalier plus étroit, dissimulé derrière une porte à l'extrémité de la coursive, qu'il aurait pu trouver, dans le fond d'une sombre pièce mansardée et étendu sur un lit, un couple en apparence endormi – celui-là même qui l'aurait une semaine plus tôt invité par courrier à venir expertiser l'argenterie. Difficile de savoir ce qu'aurait fait M. Peintre face à ce couple, s'il se serait approché du lit où l'homme et la femme auraient reposé sur le dos, bouche ouverte, enveloppés dans une même couverture à carreaux bleus, les cheveux bruns de la femme étalés comme des algues sur le matelas, après quoi il aurait pu remarquer les deux verres vides sur le sol, à côté d'une carafe dont le fond était tapissé d'un résidu blanchâtre. Barbituriques, aurait alors pensé M. Peintre. Faillite et barbituriques. Mais M. Peintre est pour l'heure dans un taxi parisien qui le ramène à son appartement et l'argenterie, où qu'elle se trouve encore dans la maison, il ne la verra ni ne l'expertisera jamais. M. Peintre n'est pas véritablement passionné par l'argenterie, cependant, et bien qu'il s'y connaisse en bon nombre de matières artistiques, les circonstances ont fait qu'il en est devenu spécialiste. Il a eu autrefois une boutique, petite et suffisamment rentable, remplie d'objets ciselés, théières, chocolatières, taste-vin, centres de table, candélabres, timbales, aiguères, moutardiers, et de quelques bijoux, et du temps où sa femme a vécu, il a formé avec elle un couple discret. M. et Mme Peintre ont eu une fille unique qu'ils ont élevée avec prudence dans un appartement surchauffé. Mme Peintre est morte un jeudi, après quoi M. Peintre a fermé la boutique et n'a plus officié qu'à l'extérieur, exclusivement sur rendez-vous, bénéficiant d'un bouche à oreille favorable, d'une réputation sûre, et sans jamais s'émouvoir des conjonctures diverses amenant sa clientèle

à vendre ses biens, qu'il se contente d'expertiser. Au cours de ces expertises, détectant sur les choses qu'on lui présente accidents, restaurations ou poinçons incomplets, il voit fréquemment la déception sur les visages, et a parfois à faire face à des mouvements de colère. Les gens pensent détenir des trésors dans le fond de leurs appartements, et il arrive que ce soit le cas, mais le plus souvent M. Peintre est amené à les détromper. L'argenterie est généralement vendue en dernier recours, après les bijoux, lustres, consoles et pièces d'ébénisterie, et naturellement les tableaux qui ont laissé leurs empreintes sur les murs. Ne restent alors que rideaux décolorés, linge de table jauni, vaisselle ébréchée dédaignés par les huissiers. Il est arrivé que M. Peintre soit appelé au moment du déménagement, ses petits pas résonnant sur les parquets des vastes pièces vidées, pièces d'autant plus vastes et vides que la banqueroute est spectaculaire. Une femme en imperméable peut se trouver là, assise sur un tabouret de cuisine au centre d'un salon qu'elle parcourt d'un œil maintenant presque indifférent, prêtant à peine attention aux chiffres que, penché avec l'huissier sur un carton rempli de babioles brillantes, énonce M. Peintre. Il est possible que le mari de cette femme soit actuellement entendu par la brigade financière mais M. Peintre ne s'en trouve pas outre mesure impressionné, ces gens-là, sait-il d'expérience, savent comment s'en sortir, où émigrer, nos avocats, disent-ils car leurs avocats sont une demi-douzaine, et du genre redoutablement coriace, si bien que d'une façon ou d'une autre ils s'en tireront, quoique à considérer la lassitude de la femme on puisse supposer que son mariage ne s'en remettra pas.

Au bord de la mer où se rend maintenant M. Peintre, le temps est venteux et à son arrivée les feuilles humides forment une couche gluante sur la pierre tombale de sa femme. M. Peintre vient là une fois par trimestre, c'est-à-dire à chaque changement de saison, et se demande chaque fois pour quelle raison sa femme a voulu être enterrée ici, à trois cents kilomètres de leur appartement, plutôt que dans un cimetière parisien. Il n'en voit en vérité aucune. La station balnéaire n'a rien de particulièrement charmant – une suite de petits immeubles récents disposés autour d'un rond-point a depuis longtemps dévoré le centre-ville, lequel se résume à pas grand-chose,

une place flanquée d'une boulangerie et d'une banque, c'est à peu près tout, et c'est, de l'avis de M. Peintre, encore plus accablant en été. Par ailleurs il ne se rappelle pas que sa femme ait jamais mentionné cet endroit avant la toute fin de son existence, et il est en tout cas certain qu'ils n'y sont jamais venus ensemble. Mais son insistance a été telle que la voilà – quelle incongruité, songe M. Peintre – dans ce cimetière situé, en arrière-plan de la station, à côté d'un carrossier et face à un dancing désaffecté sur la façade duquel on voit encore des lambeaux d'affiches. Parfois la pensée traverse M. Peintre que sa femme – d'un caractère effacé et dont les propos et agissements ont toujours paru dénués d'arrière-pensée – lui a caché quelque chose de son existence et, du moins dans les premiers temps de son deuil, il lui est arrivé d'envisager qu'un autre que lui vient se recueillir sur cette tombe, quelqu'un qui habiterait éventuellement un des immeubles du rond-point, et dont sa femme aurait souhaité s'assurer la présence, mais il n'a jamais vu personne derrière les rambardes en verre fumé des balcons, et personne non plus dans le cimetière où par ailleurs la tombe ne semble entretenue par nul autre que lui et sur quoi lui-même ne se recueille pas, pas plus qu'il ne s'adresse à sa femme, à vrai dire il arrive là chaque trimestre légèrement décontenancé, parfois même légèrement agacé par le sentiment qu'elle s'est doublement absentée, une inconnue finalement, et il ne fait que passer sur la pierre la balayette qu'il a sortie de son coffre et, s'il l'a jugé trop ébréché la saison précédente, déposer un nouveau bouquet de fleurs en céramique apporté de Paris, après quoi il s'en va vers la plage, longeant d'autres petits ensembles d'immeubles dont plusieurs étages sont assortis de pancartes à *vendre*. Pas question qu'on m'enterre ici, songe encore M. Peintre, et il a une pensée pour sa fille unique, qui vit depuis maintenant quatre ans en Allemagne où elle a un travail dans une usine de composants, quelque part entre l'administratif et la comptabilité. Sa fille a trente-cinq ans et il a paru à M. Peintre, autant qu'il a pu en juger chaque fois qu'ils sont allés la voir avec sa femme, qu'elle ne s'est fait en Allemagne ni amis ni connaissances. L'usine de composants se trouve dans une zone industrielle, un long bâtiment blanc flanqué d'un parking, et l'appartement de la fille de M. Peintre est à quelque deux kilomètres de cette usine, dans un grand ensemble

avec, au rez-de-chaussée, une galerie marchande et en sous-sol un gigantesque parking, si bien qu'elle semble ne faire qu'aller chaque jour d'un parking à l'autre. L'Allemagne et l'administratif allemand est donc l'option que la fille de M. Peintre a prise, sans apparemment y voir une quelconque singularité, non seulement l'Allemagne mais cet endroit de l'Allemagne comme dépourvu de repères autres que fonctionnels, où rien ne paraît devoir se produire qu'une suite de journées que M. Peintre ne saurait exactement qualifier. Au cours de leurs séjours chez leur fille, sa femme et lui ont dormi dans sa chambre, l'ont entendue chaque matin se lever dans le salon et partir à son travail pour en revenir en fin d'après-midi, calme et encore concentrée, et le samedi ils se sont promenés à pied et en silence dans les alentours, jusqu'à un château d'eau ou jusqu'à la lisière d'un bois, ils ont dîné en bas de l'immeuble dans un restaurant de la galerie marchande et M. Peintre a noté que, contrairement à l'appartement, les cheveux de sa fille n'étaient pas toujours très propres, il l'a noté comme le seul fait un peu saillant de ces journées passées dans cet environnement dont toute espèce de beauté semble délibérément exclue, beauté dont lui, M. Peintre, a non seulement fait commerce mais à quoi il s'est rivé comme à un socle. Pas une fois avec sa femme ils n'ont évoqué ce qui leur avait été montré de l'incompréhensible existence allemande de leur fille, comme si ne serait-ce que commencer à le faire risquait de mettre au jour une réalité d'une tout autre nature, quelque chose de parfaitement monstrueux qui leur aurait été dissimulé et se déverserait sur eux comme une boue et que lui, M. Peintre, ne saurait non plus nommer, mais quoi qu'il en soit il ne lui viendrait désormais plus à l'idée de se rendre seul là-bas en Allemagne, par ailleurs sa fille, lorsqu'ils se parlent au téléphone, ne le lui propose pas.

Le pardessus de M. Peintre est à peine suffisant pour supporter le vent de la plage, en outre, pour ce qui est d'avancer sur ce sable lourd, M. Peintre ne se sent pas aussi compétent qu'il le voudrait. En vérité, il a hâte de reprendre la route en direction de Honfleur, non pas jusqu'à Honfleur mais un peu avant dans la campagne, là où se trouve un magasin d'antiquités qu'il a découvert lors de sa précédente visite au printemps dernier et dans la vitrine duquel il a repéré une longue

et fine cuillère d'apparat russe en vermeil et émaux cloisonnés du tout début ^{xxe}, typique du travail de l'orfèvre Feodor Ivanovitch Rückert. Voilà trois mois que M. Peintre ne cesse de penser à cette cuillère, dont les motifs et les couleurs émaillées lui ont évoqué les motifs et les couleurs de l'Inde, où il n'est jamais allé et n'ira vraisemblablement jamais. De l'Inde M. Peintre ne sait que ce qu'en savent ceux qui n'y ont jamais mis les pieds ou ce qu'en montre parfois la télévision – notamment des éléphants harnachés de tentures colorées – et il en connaît un peu la nourriture, toujours est-il que le souvenir de cette cuillère qui, comme il le sait, n'est pas une cuillère indienne mais russe, pour laquelle Feodor Ivanovitch Rückert s'est vraisemblablement inspiré de l'Inde, est resté, pour une raison qu'il ne s'explique pas, intensément vivace. En roulant en direction du magasin d'antiquités, M. Peintre se fait la réflexion que les très rares moments de son existence dont il se souvienne sont ceux où, et alors qu'il ne s'attendait à rien, il a été *surpris*, comme il l'a donc été à la vue de cette cuillère dans une vitrine de la campagne normande. Ces moments, qui se comptent sur les doigts d'une main, constituent dans sa mémoire des entités à part, détachées de tout contexte précis, mais dont l'intensité demeure intacte, c'est pourquoi il roule maintenant avec un entrain tout à fait inhabituel en direction de cette cuillère. Et alors qu'il donne un léger coup de volant pour dépasser un cycliste, la mer apparaît dans le virage, et avec elle une grande maison blanche coiffée d'une sorte de vigie vitrée qui lui rappelle soudain la maison de Victor Hugo à Guernesey où voilà quelques années il a été appelé par un cabinet d'assurances pour déterminer la valeur d'un lot d'argenterie légué par un mécène. M. Peintre s'était donc rendu en avion sur les lieux, avait été introduit dans le sombre vestibule de Victor Hugo et débarrassé de son pardessus trempé avant d'être conduit par le conservateur général du patrimoine dans un salon de l'étage, à une table où étaient disposés les divers objets du legs. Avant de s'asseoir à cette table M. Peintre avait pris le temps d'admirer l'endroit, songeant que sa femme aurait apprécié l'odeur d'encaustique qui se dégageait des meubles. Il s'était notamment approché d'un brûle-parfum japonais en bronze, offert, avait aussitôt précisé le conservateur du patrimoine, par Alexandre Dumas, et, dans l'ombre

d'une alcôve, M. Peintre avait aperçu un homme assis – le conservateur du patrimoine lui avait indiqué à voix basse qu'il s'agissait du mécène, dont M. Peintre avait pourtant cru comprendre qu'il était mort. Un vieillard minuscule juché sur un fauteuil recouvert de soie – le conservateur du patrimoine semblait inquiet pour cette soie –, dont le profil se perdait dans le décor d'une tapisserie murale et qui, sans s'intéresser le moins du monde à l'arrivée de M. Peintre, lisait un livre. M. Peintre s'était alors vu proposer un thé, qu'il avait refusé car le thé lui enflamme l'estomac, et, ayant préparé son petit matériel puis enfilé ses gants d'expert, il avait, assis à la table avec le conservateur du patrimoine en face de lui, commencé son expertise dans la pièce silencieuse. Les objets étaient moins nombreux qu'il ne l'avait prévu, mais tout à fait remarquables, parmi lesquels un exceptionnel et rarissime haut calice de vermeil d'époque gothique à cabochons de malachite et lapis-lazuli. M. Peintre était curieux de savoir d'où le mécène tenait ce calice, mais il n'était pas même certain que celui-ci, toujours occupé à lire dans l'alcôve, ait remarqué sa présence et il n'avait naturellement pas osé l'interrompre dans sa lecture, jusqu'au moment où il lui avait semblé entendre comme des claquements de langue en provenance du fauteuil de soie, de plus en plus sonores, si bien qu'ils s'étaient regardés avec le conservateur du patrimoine, M. Peintre songeant à un genre d'attaque et le conservateur du patrimoine se levant à demi de sa chaise, suite à quoi le mécène avait brandi le livre qu'il était en train de lire et d'une voix redoutablement forte et furibonde s'était écrié que la prose de Victor Hugo était truffée d'anacoluthes. Victor Hugo ! avait-il encore crié en direction du conservateur du patrimoine qu'il semblait considérer comme responsable, et sautant de son fauteuil il avait jeté le livre sur la table au milieu des pièces de sa donation et marché d'un vif pas saccadé jusqu'à la porte. On l'avait entendu descendre l'escalier, avec dans son sillage le conservateur du patrimoine, après quoi M. Peintre, qui avait terminé son travail, avait été raccompagné à l'aéroport par un des jardiniers de la propriété, si bien qu'il n'a jamais su ce qu'il est advenu par la suite.

À propos de la cuillère d'apparat vers laquelle, bifurquant maintenant sur une route de campagne, M. Peintre se dirige, il y a

aussi que le prix affiché dans la vitrine lui a, trois mois plus tôt, semblé ridiculement bas. Non que M. Peintre soit animé par la perspective de faire une affaire, comme on dit, car voilà quelque chose que son éthique d'expert lui interdit, mais tout ce qu'il espère, c'est que nul individu aussi informé que lui de la cote de Feodor Ivanovitch Rückert, et moins scrupuleux, n'a, au cours de ces trois mois, profité de la manifeste ignorance de l'antiquaire. À son arrivée, il constate que la cuillère est toujours dans la vitrine. Il constate également que l'antiquaire est un homme à barbe blanche chez qui l'on trouve de ces encombrantes armoires de bois ciré, des buffets deux corps, des guéridons Louis-Philippe, des fauteuils cabriolets, des jardinières Restauration et, pour ce qui est des bibelots, du tout-venant, rien qui intéresse M. Peintre. Il demande à voir la cuillère, à laquelle est suspendue une petite étiquette de carton sur quoi le prix de trois cents euros est inscrit. Je peux faire quelque chose dessus, dit l'antiquaire pendant que M. Peintre examine la cuillère. Les joues de l'antiquaire sont parcourues de petits vaisseaux rouge violacé, son nez est boursoufflé mais pour ce qui est de discerner une odeur d'alcool, M. Peintre ne saurait rien affirmer. Savez-vous, dit-il, que cet objet vaut dix fois ce prix ? Peut-être même davantage ? Si bien que je n'ai hélas pas les moyens de vous l'acheter. Et naturellement il n'est pas question que je l'achète au prix que vous en demandez. Ce serait tout à fait malhonnête de ma part. L'antiquaire regarde M. Peintre. Dans ce cas, dit-il, et il lui reprend la cuillère des mains et la replace dans la vitrine. Je suis M. Peintre, dit alors M. Peintre d'une voix qu'il perçoit moins affirmée qu'il ne l'aurait souhaité. Il se trouve qu'il y a trois mois je suis venu de Paris sur la tombe de ma femme, ma femme est enterrée dans la région, ne me demandez pas pourquoi, elle seule le sait, et, dit-il, c'est en roulant au hasard dans la campagne, j'aime rouler dans la campagne, que j'ai vu votre magasin, puis cette cuillère dans votre vitrine et j'ai pensé quel prix dérisoire, celui qui a fixé ce prix, ai-je immédiatement pensé, ne savait pas ce qu'il faisait, cependant je ne suis pas entré ce jour-là, alors que j'aurais parfaitement pu entrer, puisque votre magasin était ouvert, mais je ne l'ai pas fait, si bien que cette cuillère ne m'est plus sortie de la tête, voilà à vrai dire trois mois que je n'ai cessé d'y penser. M. Peintre

s'interrompt, détourne le regard du visage impénétrable de l'antiquaire dont il perçoit tout à coup la barbe blanche comme une provocation obscène, et pour une obscure raison le traverse la vision de la succession des petites pièces ternes de son appartement parisien, et celle de sa petite collection personnelle d'argenterie, rapatriée au moment de la fermeture de son magasin et disposée dans les deux vitrines de son salon. Il se sent pris d'un étrange découragement. J'arrive, reprend-il malgré la sensation diffuse qu'il conviendrait d'en rester là, j'arrive à l'instant même de la tombe de ma femme où je viens chaque trimestre, et j'ai fait, comme chaque fois, ce qu'il y avait à faire sur cette tombe, très peu en vérité, je ne m'y attarde jamais longtemps, mais aujourd'hui, penché sur cette tombe, je pensais : je vais enfin revoir cette cuillère. Ou ne pas la revoir, dit-il. Voilà – M. Peintre est légèrement étonné de la pensée qui lui vient –, voilà en réalité ce qui m'a tenu, cette incertitude, cette délicieuse incertitude. Car à vrai dire, dit-il, j'ai été presque déçu de la trouver encore là, à cette même place. Mais j'aurais été tout aussi déçu de ne pas l'y trouver. C'est-à-dire, précise-t-il, que d'une façon ou d'une autre il semblerait que nous sommes toujours déçus, n'est-ce pas. Quoi qu'il en soit, à partir de maintenant, il se peut que cette cuillère me sorte tout à fait de l'esprit, ajoute M. Peintre. Feodor Ivanovitch Rückert, ajoute-t-il encore comme l'antiquaire le prend par l'épaule et l'entraîne en direction de la sortie, retenez ce nom. Pensez aussi que cette cuillère pourrait bien avoir passé par les mains du tsar Alexandre III, insiste-t-il au moment où l'antiquaire referme la porte sur lui – M. Peintre s'est entendu confusément crier, juste assez pour prendre, une fois dehors dans le calme de la campagne normande, toute la mesure du silence.

Sortir Sophocle de son trou

Connaîtriez-vous, par hasard, une phrase sérieuse ? me demanda l'homme que je trouvai, un peu après minuit, assis sur le trottoir au pied d'un lampadaire. Il avait les semelles dans le caniveau, trempées, et la doublure de son manteau était déchirée. C'étaient, je le vis tout de suite, un manteau quelconque et des souliers quelconques qu'il portait, cependant il ne semblait ni ivre ni mendier, et si je ne m'étais pas arrêté sans doute m'aurait-il ignoré. Mais je m'étais arrêté, tout à fait égaré dans cette ville, incapable de trouver le chemin de mon hôtel où je n'avais, comme dans tous les hôtels où je descends continuellement – je suis représentant de commerce –, qu'une nuit à passer, et plutôt soulagé de distinguer enfin une silhouette dans l'obscurité, eût-elle les deux pieds dans le caniveau. Quoiqu'il me semblât être dans le quartier de mon hôtel, j'avais eu beau tourner et tourner dans les rues désertes qui toutes me ramenaient à cette place du Théâtre, l'hôtel demeurerait introuvable et je n'étais en outre plus très certain de son nom. Le Cygne Blanc – éventuellement le Cygne Noir –, telle était l'enseigne que j'avais en tête, mais il se pouvait que je confonde avec une autre ville.

Tout d'abord, je crus que l'homme m'avait demandé si je connaissais une *phrase* sérieuse, ce à quoi j'aurais pu répondre, sans toutefois entrer dans les détails, que je n'en avais jamais connu d'autre. Je ris en effet très peu, non que je l'aie décidé, mais les choses étant ce qu'elles sont, le rire ne s'impose pas et j'ai donc pris l'habitude, dont on ne se défait pas comme ça, de ne pas rire. J'envisageai naturellement d'avoir affaire à un détraqué, mais au regard qu'il me lança je vis qu'il était accablé, comme le sont rarement les détraqués, et je m'approchai de lui, posant mon bagage au sol.

Voici maintenant un an que je cherche cette phrase sérieuse, me dit-il, un an enfermé là-dedans – du pouce, il désigna le théâtre dans son dos –, à subir chaque soir leur hilarité et leurs ovations. J'ai tué une femme, leur dis-je chaque soir depuis un an, je l'ai sauvagement égorgée sur mon paillason, et ils éclatent de rire. Avant cela, j'ai fait des faux en écriture, transmis des renseignements confidentiels à l'ennemi, adolescent, j'ai braqué une boucherie, et ils se tiennent les côtes. Il n'est rien de tout ça que je n'aie réellement fait, m'affirma-t-il, je n'invente rien. Et il y a là-dedans – il désigna à nouveau le théâtre – des gens pour, et ce chaque soir depuis un an, venir m'entendre débiter la liste de mes forfaits, et j'ai beau plaider coupable, ils ne font que glousser et m'acclamer.

Ne sachant bien comment réagir, je levai la tête en direction du théâtre et constatai que l'homme assis sur le trottoir ressemblait trait pour trait à celui qui figurait sur les affiches. *Un an de fous rires*, était-il effectivement mentionné en lettres rouges, sous sa figure lugubre.

Le directeur de ce théâtre, reprit l'homme, refuse de me relâcher, jamais, prétend le directeur, les affaires n'ont aussi bien marché, nous jouons à guichets fermés, plus un strapontin de libre, les caisses sont pleines, et le voilà qui ordonne qu'on repeigne ma loge et me fait porter des pâtes de fruits. À vous de faire cesser les rires, me dit-il quand je me plains, une phrase sérieuse, une seule, et j'arrête le spectacle, je vous rends votre liberté. Chaque soir, me dit l'homme, j'entre donc en scène avec une phrase sérieuse, convaincu que cette fois ils ne riront pas, mais ils rient, ils rient aussitôt que je parais. Je ne suis qu'un petit fonctionnaire minable, leur dis-je aussitôt entré sur scène. Je n'ai jamais eu le moindre ami. Ma grand-mère me faisait boire son urine. Tout cela est rigoureusement exact, me précisa l'homme, et il n'y a pas là, que je sache, de quoi s'esclaffer, et pourtant c'est ce qu'ils font. Le directeur sait parfaitement que, quoi que je dise, c'est ce qu'ils feront. Vous les entendez ? s'écrie-t-il dès que je sors de scène, et il me tape sur l'épaule en m'envoyant la fumée de son cigare à la figure.

On dit partout que j'ai une tête comique, me dit l'homme, un cou

comique, jusqu'à mes mollets qui seraient comiques.

Le jour où j'ai égorgé cette femme sur mon paillason, poursuivit-il, j'ai cru qu'on me mettrait en prison, en toute logique c'est en prison qu'on aurait dû m'envoyer, mais voilà qu'on m'a conduit ici, dans ce théâtre, et qu'à peine le rideau levé ils se sont tous tordus de rire. Et pendant ce temps, me dit-il, l'autre, mon voisin de palier, l'innocent, l'acteur professionnel, croupit à ma place en prison. Rendez-vous compte, me dit-il, un ancien pensionnaire de la Comédie-Française, accusé de tous mes crimes, clamant depuis un an son innocence derrière les barreaux comme je clame depuis un an ma culpabilité sur une scène de théâtre.

Chaque soir, me dit l'homme, je les exhorte à ne pas rire, je décline à nouveau la liste de mes forfaits, j'atteins des sommets horribles, et chaque soir ce ne sont qu'hilarité et ovations.

Celui qui depuis un an croupit à ma place en prison, me dit-il, je le connais un peu, puisque nous habitons sur le même palier. C'est un grand type, assez imposant, un voisin plutôt bruyant au demeurant, toujours en train de déclamer ou de vocaliser, j'ai souvent dû cogner au mur pour le faire baisser d'un ton. Cependant je n'imaginais pas qu'il soit acteur, j'ai su qu'il l'était le jour où il est venu m'emprunter un moulin à légumes. Hélas, lui ai-je dit ce jour-là, je n'ai pas de moulin à légumes. Il a alors incliné la tête et fermé les yeux. Redites-moi ça, a-t-il demandé, redites-moi ça sur le même ton. Hélas, ai-je répété, je n'ai pas de moulin à légumes. Voilà, a-t-il dit en claquant des doigts, voilà très exactement comment il faut le dire. Hélas, je n'ai pas de moulin à légumes, a-t-il à son tour répété en m'imitant. C'est ainsi, me dit l'homme, que j'ai compris qu'il était acteur, et probablement, à l'entendre prononcer cette phrase de sa belle voix solennelle, un acteur de tragédie, mais là n'est pas la question. Le malheureux n'a pas commis le plus petit crime et le voilà accusé de tous les miens. Mon propre voisin de palier, me dit l'homme, un homme qui n'a à coup sûr jamais égorgé la moindre femme comme je l'ai moi-même fait, un ancien pensionnaire de la Comédie-Française avec lequel j'ai pris l'ascenseur plus d'une fois, ou même l'escalier

quand l'ascenseur était en panne, un homme qui sait son *Cid* et son *Ruy Blas* sur le bout des doigts, qui m'a tenu la porte quand d'aventure nous venions à nous croiser dans le hall, un homme dont le balcon débordait de plantes vertes, eh bien j'ai vu cet homme, irréprochable à tous égards, se faire embarquer sous mes yeux et conduire droit à la prison. Je l'ai vu se faire embarquer comme un malpropre, alors que j'avais encore les mains pleines du sang de la femme que je venais d'égorger, et qui gisait entre nos deux paillassons où elle s'était effondrée, cependant qu'il était, lui, et sans se douter de rien, paisiblement occupé à arroser les plantes de son balcon. Il a suffi, m'affirma l'homme, qu'il paraisse sur le palier où je venais à peine d'égorger cette femme pour être déclaré coupable. Qu'est-ce que c'est ? De quoi s'agit-il ? s'est-il enquis en ouvrant sa porte aux policiers, son arrosoir à la main, avec, je dois dire, une sorte de morgue antique qui eût suffi à faire peser sur lui tous les soupçons, et ils l'ont aussitôt ceinturé. Il n'a eu que le temps d'emporter son Sophocle, et ils l'ont emmené. Quant à moi, figurez-vous qu'ils ne m'ont sollicité qu'à titre de témoin. Je leur ai montré mes mains couvertes du sang de la victime, mais ils m'ont traité de farceur et ils sont partis avec mon voisin menotté. Je suis donc, me dit l'homme, aussitôt rentré dans mon appartement où se trouvait l'arme de mon crime, dans l'intention de la leur apporter, avec mes empreintes toutes fraîches. Ce faisant j'ai entendu le bruit de l'ascenseur qui s'arrêtait à l'étage et je suis ressorti pour trouver, sur le palier encore ensanglanté, le directeur du théâtre qui s'acharnait, un cigare à la bouche, sur la sonnette de mon voisin. Je ne savais naturellement pas qu'il s'agissait d'un directeur de théâtre, me dit l'homme, je l'ai pris pour un inspecteur de police. Qu'est-ce que c'est que tout ce sang ? a demandé le directeur en désignant les paillassons. C'est, lui ai-je répondu, le sang de la femme que je viens tout juste d'égorger. Soit, a dit le directeur, et il a eu un rire bref. Et quel motif, a-t-il demandé, aviez-vous d'égorger cette femme ? Aucun motif, ai-je admis. Je ne la connaissais pas, j'ai fait sa connaissance, si l'on peut dire, dans l'ascenseur, où je comptais d'ailleurs, après l'avoir égorcée devant ma porte, la remettre, et de là, l'expédier vers les sous-sols où l'homme de ménage l'aurait tôt ou tard découverte, mais le temps que je l'égorge,

l'ascenseur s'était comme à son habitude bloqué entre le second et le troisième étage. Poursuivez, poursuivez, m'a ordonné le directeur du théâtre qui semblait très intéressé. J'ai pensé, me dit l'homme : enfin quelqu'un qui m'écoute, aussi ai-je raconté au directeur comment je m'y étais pris pour égorger cette femme. Je ne suis, lui ai-je précisé pour commencer, qu'un petit fonctionnaire de l'espèce la plus navrante, doublé désormais d'un assassin de la pire engeance, et j'ai enchaîné sur le récit de mon homicide, sans omettre aucun détail, je lui ai agité mes mains pleines de sang sous le nez, et je lui ai même proposé, pour finir, d'entrer chez moi afin que je lui montre l'arme du crime. Vous vous attendez certainement à un couteau, lui ai-je dit, mais il ne s'agit nullement d'un couteau, comme vous allez pouvoir le constater. Et, me dit l'homme, je m'apprêtais à le faire entrer quand le directeur du théâtre m'a arrêté d'un geste. Ça ira comme ça, a-t-il dit. Eh bien, a-t-il ajouté avec un large sourire, je note que vous avez renouvelé votre répertoire. Et il a tiré sur son cigare. Ce que vous m'avez montré là, a-t-il déclaré, est nettement plus convaincant que ce que vous me donnez habituellement à entendre, vous avez bien fait de ne pas vous obstiner dans votre ancien registre. Et, me déclara l'homme, le directeur m'a aussitôt conduit à son théâtre où chaque soir depuis un an je ne fais qu'évoquer, devant un public hilare, mon infortuné voisin de palier. Et si par mégarde je tarde à l'évoquer, nous frisons l'émeute, m'affirma l'homme, ce ne sont que scansions et martèlements de pieds dans toute la salle. Le voisin de palier, le voisin de palier, réclament-ils tous, et je vois le directeur qui me fait signe d'obtempérer depuis les coulisses. Il ne fait aucun doute, me dit l'homme, que le directeur de ce théâtre me prend toujours pour mon voisin de palier, le comédien tragique, quoique nous ne nous ressemblions pas plus que ça, mais enfin je ne peux croire d'un directeur de théâtre qu'il autorise un assassin à se produire chaque soir dans son propre théâtre, et l'encourage depuis les coulisses, et le félicite chaque soir d'avoir délaissé le registre tragique au profit du registre comique. Leur réciteriez-vous l'annuaire du téléphone qu'ils riraient encore, prétend le directeur. Naturellement, me dit l'homme, je refuse d'encaisser l'argent, tout l'argent que me verse le directeur je l'expédie droit à la prison où mon voisin de palier se morfond, quand

il ne déclame pas son Sophocle, ce pour quoi, soit dit en passant, on lui fait là-bas les pires ennuis. Les visites lui sont pour l'instant interdites, aussi ne vais-je pas le visiter, mais je me charge bien entendu d'arroser les plantes de son balcon, peu de chose, je sais bien. Je ne suis pas fou, me dit l'homme, n'allez pas croire que je sois fou, j'ai parfaitement conscience qu'il me suffirait de ne plus me présenter au théâtre pour que cesse cette mascarade. Mais comment, en ce cas, continuer à clamer l'innocence de mon voisin de palier ? Nous sommes, mon voisin de palier et moi, les victimes d'une méprise qui nous rend à l'un et à l'autre la vie impossible, lui dans sa cellule, et moi dans ce théâtre. Aussi longtemps qu'il sera prisonnier de cette cellule, je serai prisonnier de ce théâtre, me dit l'homme, lui dans la tragédie, moi dans la comédie. Ce soir, me dit-il encore, j'ai peut-être signé une centaine d'autographes, autant d'aveux de mes crimes qu'ils ont soigneusement glissés dans leurs portefeuilles ou dans leurs sacs à main, n'est-ce pas effarant ? Je leur dis : ce sont mes aveux signés que vous tenez là, et ils rient, on n'en sort pas. Pas un journal qui n'ait publié ma photo – la photo du coupable –, pas un policier, pas un juge, pas un ministre qui ne soit venu m'applaudir dans ce théâtre. Et mes anciens collègues de l'administration, tous assis au premier rang, et les premiers à s'esclaffer. On ne te connaissait pas, me disent-ils, un tel talent comique. Et de fait j'étais – je suis – un homme ennuyeux, m'affirma l'homme, le plus terne des individus, sujet à des accès de désespoir dont vous n'avez pas idée. J'ai égorgé cette femme par désespoir, et me voilà promu au grade de comique national, et couvert d'honneurs, moi qui n'ai jamais fait la plus petite plaisanterie, ni retenu la moindre histoire drôle. Je suis entré dans l'administration pour la simple raison qu'on n'a pas voulu de moi à l'armée, ni même dans la police. Une fois dans l'administration, me dit-il, j'ai pris soin de me faire oublier, je n'ai gravi aucun échelon, me suis fondu dans la masse des fonctionnaires. Personne n'a soupçonné les malversations que j'ai par la suite commises depuis mon petit bureau, c'est à peine si l'on s'est rendu compte que j'occupais ce petit bureau d'où, constamment courbé sur mes écritures, j'ai, entre autres forfaitures, gravement compromis la sécurité de la nation. Un fonctionnaire scrupuleux, un tâcheron méthodique, tatillon, une personnalité

insignifiante, c'est ce qu'ils pensaient tous de moi, pas un pour s'arrêter à mon bureau, pas un pour me faire un petit signe au passage, et les voilà qui se bousculent maintenant à qui mieux mieux aux portes de ce théâtre.

Sachez, reprit l'homme, que les six premiers mois de son incarcération j'ai quotidiennement écrit à mon voisin de palier, le priant de me fournir le plus d'indications possible sur sa personne, dont je comptais dresser à la face du monde le portrait le plus poignant. Pas un aspect de lui sur quoi je ne l'ai interrogé. Bien que les premiers temps il m'ait, dans les termes les plus nets, répondu d'aller au diable, ce qui se conçoit, il a néanmoins fini, vaincu par mon insistance, par se laisser aller à certaines confidences propres à vous tirer des larmes. L'existence des acteurs de théâtre, et particulièrement des acteurs spécialisés dans la tragédie antique, et notamment dans Sophocle, comme c'est le cas de mon malheureux voisin de palier, est en effet un véritable chemin de croix, ainsi que je l'ai découvert à la lecture des lettres qu'il m'a adressées. Sophocle n'a plus cours, m'écrit-il depuis sa cellule, les gens fuient Sophocle comme la peste, et les directeurs de théâtre également le fuient comme la peste, cependant il reste entièrement fidèle à Sophocle, de toute l'histoire du théâtre il n'est, m'écrit-il, pas de plus grand dramaturge. Vous pensez bien que, simple fonctionnaire et abject assassin que je suis, je ne puis en juger, me dit l'homme. Jamais, avant mon crime, je n'avais mis les pieds dans un théâtre, cela ne me serait pas même venu à l'esprit. Et voilà que j'y suis tous les soirs depuis un an, et sous les projecteurs encore, à plaider la cause de mon voisin de palier qui dépérit littéralement dans sa geôle. Les conditions de détention qui sont les siennes font peine à lire, me dit l'homme, néanmoins, ajouta-t-il, c'est une véritable vedette à présent, c'est tout de même lui la vraie vedette de mon spectacle. Sans prononcer la plus petite tirade, lui ai-je écrit, sans travailler le moindre jeu de scène, vous voilà célèbre. Vous êtes *le voisin de palier*, c'est vous qu'ils réclament à cor et à cri. Ils n'ignorent plus rien de vous désormais. De votre enfance, de vos petits ennuis de santé, de vos maigres succès, de vos ambitions déçues et plus que tout de votre dévotion à Sophocle, de votre acharnement sur Sophocle, ils savent absolument tout, je leur ai tout dit. Sophocle ne

s'est d'ailleurs jamais aussi bien vendu, comme me l'a appris le directeur du théâtre, qui tient cette information du libraire de la ville. Depuis votre cellule, ai-je écrit à mon voisin de palier, et sans lever le petit doigt, vous avez sorti Sophocle du néant où il était tombé, dans toute la ville et au-delà, pas une table de chevet, pas un guéridon sur quoi on ne le trouve désormais. Le libraire, c'est bien simple, ne cesse d'empaqueter Sophocle. Ce n'est tout de même pas rien, me dit l'homme, j'espère que mon voisin de palier en a conscience. J'espère que, s'il n'était jamais libéré – et l'on a toutes les raisons de croire, au vu d'un crime aussi atroce, qu'il ne le sera jamais –, il saura au moins se réjouir de ne pas s'être inutilement escrimé sur ce Sophocle dont il m'a tant et plus rebattu les oreilles, du jour où il est venu m'emprunter ce moulin à légumes. Car à ce que j'en ai constaté ce jour-là, il ne fait aucun doute que la notoriété dont il est aujourd'hui l'objet dans toute la ville et au-delà dépasse largement son talent d'acteur et les folles espérances qu'il a pu placer en son art. Ainsi, fit observer l'homme, c'est à moi qu'incombe chaque soir l'épuisante obligation de monter sur scène et d'y endurer les rires et les ovations, cependant qu'étendu sur sa paillasse lui revient toute la sympathie du public, et cette renommée qu'il n'eût, sans mon concours, certainement jamais atteinte. Que n'avez-vous vous-même égorgé cette femme ? lui ai-je écrit à sa prison, c'est après tout chez vous qu'elle montait, c'est bien sur le bouton du septième étage qu'elle m'a demandé d'appuyer. M'eût-elle prié d'appuyer sur le bouton d'un étage inférieur que je ne l'aurais pas égorgée et que nous n'en serions pas là. Pendant que je l'égorgeais, ai-je écrit à mon voisin de palier, vous étiez en train d'arroser les plantes de votre balcon qui, soit dit en passant, ne se portent plus aussi bien, malgré les soins que je leur procure. En égorgeant cette femme, j'ai redonné vie à Sophocle, me déclara l'homme, Sophocle serait encore aux oubliettes si je ne l'avais égorgée et croyez-moi, ça n'a pas été une mince affaire que de sortir Sophocle de son trou. On ne pouvait en aucun cas, me dit l'homme en se levant de son caniveau, compter sur mon voisin de palier pour accomplir un tel exploit, de la façon qu'il s'y prenait. Sophocle n'était pas près de resurgir, c'est indéniable. Mais comment se fait-il, me demanda-t-il une fois debout et comme s'il s'avisait seulement

maintenant de ma présence, que vous ne soyez pas encore couché, à une heure pareille, et quand tout est fermé, seriez-vous comme moi insomniaque ? Je répondis qu'effectivement je l'étais, mais que pour autant je ne demandais pas mieux que d'être couché, si toutefois je pouvais mettre la main sur mon hôtel, l'hôtel du Cygne Blanc, précisai-je, en admettant qu'il existe. Bien entendu qu'il existe, me dit-il, c'est à deux pas d'ici, je peux même vous y conduire. Ce n'est pas le meilleur hôtel de la ville, ajouta-t-il, nous en avons de plus agréables. Je déclarai que je n'avais qu'une nuit à passer là, avant de reprendre un train à l'aube, je ramassai mon bagage et nous nous mîmes en chemin. Êtes-vous bien certain, me demanda l'homme, d'être attendu au Cygne Blanc ? Car si tel est le cas, nous sommes maintenant supposés tourner sur la gauche. Mais si vous étiez attendu au Cygne Noir, c'est sur la droite qu'il nous faudrait prendre. Ah, dis-je, c'est que je ne suis plus sûr de rien. Les tenanciers du Cygne Blanc et ceux du Cygne Noir sont, m'apprit l'homme, des ennemis jurés, leur mésentente, qui se poursuit sur des générations, est redoutable. Si vous vous présentez au Cygne Blanc alors que vous avez réservé au Cygne Noir, je ne donne pas cher de votre peau, préparez-vous à passer une nuit épouvantable. Alors ? Droite ou gauche ? Eh bien, dis-je, je n'en ai pas la moindre idée. Notez, reprit-il, qu'en poursuivant tout droit sur une centaine de mètres, vous arriveriez chez moi, où je pourrais sans difficulté vous garder à dormir, du moins dans l'appartement contigu, précisément celui de mon voisin de palier, qui est un peu plus vaste que le mien, et pourvu d'un canapé-lit, précisa-t-il. Ma première réaction fut de refuser net. Mes nuits ne sont pas fameuses et les canapés-lits, à quelque système de déploiement qu'ils obéissent, me jettent dans une inexplicable mélancolie, cependant il insista et j'acceptai, et nous gagnâmes, juste après une station d'essence, un immeuble moderne. En arrivant sur le septième palier, mon premier regard fut pour les deux paillassons sur quoi je m'attendais pratiquement à trouver des traces de sang, mais naturellement je ne vis rien de ce genre, ils avaient l'air plutôt neufs et l'un d'eux comportait des initiales imbriquées. Mon hôte sortit un trousseau de clés de sa poche et, après avoir retiré ses souliers qu'il laissa sur le paillason à initiales, me fit entrer chez son voisin, dans

une pièce carrée dont on aurait dit que l'occupant venait à peine de s'absenter. Sur une table se trouvait, à côté d'une boîte de chocolats entamée et d'un dictionnaire ouvert à la lettre F, une tasse à demi pleine d'un liquide brunâtre, avec une moitié de sucre dans la soucoupe. Les coussins du canapé portaient encore l'empreinte de celui qui s'y était assis, et seul l'un des rideaux était écarté sur une baie vitrée, laissant voir un étroit balcon effectivement encombré de plantes vertes. J'ai tout conservé en l'état, me dit mon hôte, tout est exactement comme mon voisin l'a laissé le jour où on l'a embarqué. Après quoi il ouvrit une porte, puis une autre, salle de bains, toilettes, indiqua-t-il. Je ne vous montre pas la chambre, le mieux serait que vous dormiez là, suggéra-t-il en désignant le canapé. Puis il s'avança vers le balcon, fit coulisser la baie vitrée, actionna un commutateur et le balcon s'éclaira. Pas mal, non ? dit-il avec un accent de fierté. Je m'approchai des plantes. Il y a un certain temps maintenant que je ne m'intéresse plus aux plantes, en supposant que je m'y sois jamais intéressé, mais ayant eu, par le passé, à commercialiser une variété, nouvelle sur le marché, de fongicide canadien, je m'y connais un peu et un simple coup d'œil me suffit pour savoir que la quasi-totalité des végétaux qui se trouvaient entassés là était en bonne voie d'extinction. Mais vous les arrosez beaucoup trop, dis-je, par manière de réflexe. Une fois par jour, répondit mon hôte, une fois par jour depuis un an, avant de partir pour le théâtre. Eh bien c'est une erreur, dis-je, surtout en cette saison, tout va crever. Et il y a là des espèces qu'il aurait fallu repoter. J'avisai, dans un angle du balcon, quelques pots vides et un sac de terreau. C'est d'ailleurs sûrement ce que comptait faire votre voisin, fis-je observer. C'est bien possible, répliqua mon hôte, mais il ne m'en a rien dit, je n'ai pas reçu de lui la moindre instruction à ce sujet. Et je ne suis pas jardinier, n'est-ce pas, ajouta-t-il, déjà une chance que j'arrose. Il n'avait soudain l'air plus concerné par rien, la figure sombre, et je revis la figure des affiches du théâtre, qui signalaient un an de fous rires. Bien, dit-il, je vais vous laisser, nous nous verrons demain matin, et il éteignit le balcon et sortit de l'appartement. J'allai directement m'étendre sur le canapé et quand le jour se leva, je passai sur le balcon, examinai deux trois feuillages mais il n'y avait plus grand-chose à faire pour eux, aussi pris-je mon

sac, refermai-je la porte derrière moi et me rendis-je à la gare.

Berline

Nous sommes venus pour acheter une voiture, dit Savina Helberg au concessionnaire (et Paul Helberg, son frère, a l'air de penser que c'est une évidence, ils sont entourés de véhicules à vendre), notre voiture est très vieille, dit-elle au concessionnaire, un kilométrage astronomique, pratiquement 200 000 kilomètres au compteur, comme voiture nous n'avons jamais eu qu'elle, nous y sommes attachés, mais pouvons-nous encore lui faire confiance ? Paul Helberg prétend que oui, il prétend que c'est une voiture increvable, il ne voit pas l'utilité d'en changer, mais Savina Helberg n'est pas philosophe comme l'est son frère, le matériel ne l'indiffère pas comme il l'indiffère lui, et elle en a assez de rouler dans une aussi vieille voiture, bien que 200 000 kilomètres, pour les gens de la campagne, ce ne soit rien du tout, les gens de la campagne, a-t-elle observé, poussent leur voiture au moins jusqu'au double, toutes les voitures à la campagne atteignent pratiquement les 400 000 kilomètres, les campagnards les rafistolent à longueur de week-end, ils savent comment procéder, et s'ils ne savent pas ils ont un ami ou un beau-frère qui sait, ici à la campagne ils échangent constamment leur savoir-faire, tu me rafistoles mon moteur et je te rafistole ton électricité, c'est ainsi que marchent les choses, c'est ainsi que le samedi dès la première heure on les voit aller et venir dans les rues du village avec leurs parpaings, leurs câbles et leurs tasseaux, musclés, vaillants et, suppose-t-elle, certainement capables (bien que son frère prétende que ce sont tous des êtres parfaitement obtus et grossiers), après quoi il y a ces barbecues, chaque week-end la fumée de ces barbecues et les cris des enfants qui perturbent le travail philosophique de son frère, mais il est un fait qu'ils ne sont pas, Paul Helberg et elle, réellement de la campagne, ils

sont avant tout des citadins *échoués* à la campagne, si bien qu'il n'y a dans les alentours personne avec qui ils seraient en mesure d'échanger quoi que ce soit, les gens du village ne veulent bien entendu rien savoir de la philosophie et de la connaissance philosophique de Paul Helberg, rien savoir de Spinoza, de Schopenhauer et d'Althusser, quant à elle, pas – ou plus – de talent particulier, rien, si ce n'est une petite aptitude à tenir leur maison propre, et vaguement le jardin. Le concessionnaire leur serre la main et se présente, Norbert Millevoie, dit-il, après quoi ils slaloment à sa suite entre les voitures exposées jusqu'à son bureau où il les prie, non sans une certaine douceur empressée, de s'asseoir, en fait de bureau une simple table blanche installée au milieu des véhicules, à la droite de Savina, un capot rutilant, à la gauche de Paul, un autre capot rutilant, et sur cette table blanche, une orchidée rose et un ordinateur qu'ouvre Norbert Millevoie. Vous cherchez du neuf ou de l'occasion ? leur demande-t-il et aussitôt elle pense du neuf, certainement pas de l'occasion. Une voiture neuve, dit-elle et Norbert Millevoie dit du neuf, parfait, le neuf, c'est la confiance absolue, et la confiance, au volant, c'est primordial. Il n'échappe pas à Savina que ce terme de confiance, elle vient elle-même de l'employer, révélant sans doute à Norbert Millevoie quelque chose d'elle dans quoi, en commercial avisé, il s'est immédiatement engouffré et c'est alors qu'elle s'aperçoit qu'il manque à cet homme deux dents dans le haut de la bouche, un trou qui fait un contraste étrange avec le décor aseptisé de la concession. Oui, dit-elle, nous voudrions maintenant une voiture dans laquelle nous puissions rouler en toute confiance et Paul Helberg déclare que pour ce qui est de rouler en toute confiance, leur voiture est parfaite. Oh ça, monsieur, dit Norbert Millevoie, à ce stade kilométrique, on ne peut hélas rien affirmer, à ce stade kilométrique il vous faut à tout moment envisager l'imprévu, à quoi Paul répond qu'il n'a précisément cessé, depuis qu'il est sur terre, d'attendre l'imprévu. Ce qui naturellement est entièrement faux, pense Savina Helberg, du plus loin que l'on remonte dans son existence mon frère n'a fait que fuir l'imprévu, l'idée même d'imprévu l'a continuellement plongé dans la plus grande angoisse, comme le plonge dans la plus grande angoisse la perspective de ne plus rouler dans notre vieille voiture de toujours dont il tient la

clé serrée dans son poing maigre, pour lui faire lâcher cette clé Savina pense qu'elle doit désormais s'en remettre entièrement à Norbert Millevoie qui vient maintenant de poser une question incompréhensible sur le type de motorisation qu'ils souhaitent. Tu exagères, dit-elle à son frère, comme toujours tu exagères, et à Norbert Millevoie elle dit peu nous importent les capacités du moteur tout en pensant que son frère a effectivement réussi à éviter l'imprévu, exception faite de sa femme qui l'a quitté pour le mari de Savina (mais là n'est pas le sujet, pense-t-elle), exception faite également des huit mois d'hôpital que lui a valu ce train dans lequel il est monté il y a deux ans et qui, à hauteur de Limoges, est tout à coup sorti de sa trajectoire pour s'en aller, couché sur le flanc, serpenter à travers champs. De tout temps elle a entendu son frère dire qu'il ferait, le cas échéant, un malade impossible – comprendre impossible pour lui-même –, de sorte qu'il s'est un jour inscrit à un club de tir où il a obtenu un permis de port d'arme puis a aussitôt couru s'acheter un pistolet. À cet hôpital de Limoges, Paul Helberg s'est en effet comporté comme un malade impossible dont on n'a pas été certain de pouvoir conserver la jambe gauche, cependant pas une fois il n'a réclamé son pistolet. Et après qu'il n'eut finalement, grâce aux médecins de Limoges, pas été amputé de cette jambe gauche, lorsqu'elle lui a fait observer qu'il avait paru avoir complètement oublié l'existence de ce pistolet, il a déclaré que bien au contraire ce pistolet n'avait à aucun moment quitté son esprit, sans la pensée de ce pistolet constamment présente, lui a-t-il dit, je me serais certainement tué. Je pensais à une berline, dit-elle à Norbert Millevoie, un terme qu'elle prononce avec plaisir pour ce qu'il lui évoque de souplesse, de confort, de vitesse harmonieuse et, pourquoi pas, de sièges en cuir. Savina pressent qu'elle-même ferait un malade impossible, les bons malades, croit-elle savoir, sont sauvés par une forme de candeur tranquille, or il y a trop d'inquiétude en elle, de cette sorte d'inquiétude qui enflamme les tissus et affole les cellules, aussi est-elle heureuse, au cas où les choses tourneraient mal, de connaître la combinaison du coffre où, conformément à la loi, est enfermé le pistolet de son frère, là-haut dans un placard du palier. Oui, dit-elle à Norbert Millevoie, une berline, et elle se tourne sur son siège pour regarder les véhicules,

celle-ci, tenez, dit-elle en désignant un modèle gris, robuste, étincelant sous les spots de la concession, mais éventuellement dans une autre couleur, ajoute-t-elle, et aussitôt Norbert Millevoie fait apparaître une brochure qu'il ouvre sur une palette de coloris, blanc glacier, lit-elle, bleu iceberg, rouge flamme, orange Arizona, elle pointe une couleur du doigt en interrogeant son frère du regard, brun caribou, dit Norbert Millevoie, très élégant, vous pouvez également l'avoir en biton, c'est-à-dire avec toit et jongs de calandre noirs. Les philosophes n'auront été d'aucun secours à mon frère pendant ses huit mois d'hôpital, songe Savina, pas plus que ne le serait pour moi ma méconnaissance de la philosophie, car il faut admettre que je n'ai absolument pas l'esprit philosophique malgré l'insistance quotidienne de mon frère à me faire lire les philosophes, ou pire, à me lire à haute voix de la philosophie. Cette plante a besoin d'eau, s'avise-t-elle en observant l'orchidée sur la gauche de Norbert Millevoie – il y en a une autre sur le comptoir d'accueil –, l'orchidée s'est banalisée, pense-t-elle, il y a encore quelques années c'était une fleur rare et chère qu'on trouve maintenant par lots entiers dans tous les Leroy Merlin et dans toutes les concessions automobiles, comme elle a pu le constater, une fleur écœurante, pense-t-elle, un argument commercial dans sa version clonée, par ailleurs très peu assortie à Norbert Millevoie, aussi fraîche qu'il a l'air fatigué avec ses paupières tombantes et ses deux dents manquantes, d'une part cette orchidée rose, de l'autre ce trou noir dans la bouche de Norbert Millevoie, bizarre qu'on l'ait engagé pour vendre des voitures neuves avec ce trou dans la bouche, trou qui accapare malgré soi l'attention quand il faudrait plutôt se concentrer sur les options de la voiture qu'inventorie Norbert Millevoie, concentre-toi, se dit Savina Helberg, on part donc sur un pack premium, conclut Norbert Millevoie en s'attelant à son ordinateur, laissez-moi voir ce que je peux vous faire là-dessus comme proposition. Savina examine la brochure et se retourne pour regarder à nouveau la voiture grise – le gris Cassiopée – qu'elle tente de se représenter dans sa version brun caribou. Imagine le plaisir que nous allons avoir dans une voiture neuve, dit-elle à son frère, imagine toute cette route que nous allons pouvoir faire. De belles heures de conduite devant vous, une route que vous verrez d'un tout autre œil, dit

Norbert Millevois cependant qu'il se met violemment à pleuvoir, une pluie qui rebondit bruyamment sur le toit en tôle de la concession, comme si une centaine de rats paniqués couraient dessus en tous sens, et quelque chose pulse dans le sein droit de Savina, une sorte de petit crépitement, ou de pétitement, ce sein droit qui pétitille voilà un mois que ça dure, pas exactement désagréable mais tout de même légèrement inquiétant, un nouveau symptôme mais de quoi ? Des rats il y en a quelques-uns chez nous, pense Savina Helberg, toutes les nuits on peut les entendre de l'autre côté des cloisons de nos chambres, si proches derrière la tête de lit qu'on s'attend à les voir surgir dans la pièce, mais certainement pas les mêmes que ceux qu'on entendait dans notre appartement de Paris, certainement des rats moins sales et moins affamés. Elle doit admettre que depuis qu'ils vivent à la campagne elle accumule les symptômes, constamment un nouveau symptôme, douleur sourde dans un doigt, sensation d'engourdissement dans les pieds, bourdonnement d'oreille, et maintenant ce pétitement du sein, alors que mon frère, pense-t-elle, rien, un corps muet, un corps qui le laisse tranquille. Nous sommes abandonnés de tous, se dit-elle, c'est une réalité. Nous sommes seuls. Une nouvelle voiture, se dit-elle, un nouvel élan. Rien de futile dans cet achat, contrairement à ce que dit mon frère, de toute façon je ne suis pas contre un peu de futilité, la futilité comme contrepoison. Sauter sur toutes les occasions de futilité. Son frère s'est levé pour aller observer la pluie tomber sur le parking de la concession, l'eau ruisselle sur les hautes vitres, au-delà Savina distingue quelques voitures tourner lentement autour des ronds-points de la zone commerciale, ronds-points qui ne mènent nulle part, pense-t-elle, une absurdité régionale, l'absurde orgueil des mairies locales, elle distingue également que son frère a allumé une cigarette, s'imaginer-il que le bruit de la pluie va couvrir l'odeur de cette cigarette ? Elle se rappelle leur père fumant des cigarettes sur son lit d'hôpital, il est un fait que leur père n'était pas dans cet hôpital pour une question de poumon, pas non plus pour un cancer, aucun cancer n'a jamais été répertorié chez les Helberg, chez les Helberg on meurt d'angoisse, pas du cancer (angoisse éprouvée à s'attendre au cancer), quoiqu'on ne sache pas exactement de quoi leur père est finalement mort, bien calé

sur ses oreillers face à son plateau-repas du soir alors qu'elle et son frère venaient de le quitter pour aller au cinéma voir un film avec John Wayne – film dont elle a conservé quelque part le ticket d'entrée. La fumée de ces cigarettes interdites fumées à l'hôpital, Jean Helberg la recrachait dans un petit sac de plastique à fermeture coulissante qui avait contenu du coton et que Savina allait ensuite laisser s'échapper à la fenêtre. Que diriez-vous d'un toit ouvrant ? demande Norbert Millevoie, sur ce modèle de véhicule nous proposons un toit ouvrant panoramique, tout électrique bien sûr, pour mille deux cent cinquante euros vous avez l'un des toits ouvrants électriques les plus panoramiques du marché. Je ne sais pas, dit Savina qui ne mesure pas ce que peut apporter un toit ouvrant, qui envisage prioritairement tout véhicule comme un refuge, une séparation d'avec les forces extérieures, potentiellement hostiles, non, dit-elle à Norbert Millevoie, je ne vois pas vraiment la nécessité d'un toit ouvrant et Norbert Millevoie acquiesce, ce véhicule, dit-il, bénéficie déjà de pléthore d'options d'origine, allumage automatique des feux, déclenchement automatique des essuie-glaces, caméra de recul, assistance au freinage, comprenez que vous avez des capteurs partout, capteurs de pluie, capteurs d'obscurité, capteurs de danger, que d'innovations, dit poliment Savina, c'est que depuis votre dernier achat nous sommes entrés dans l'ère de la voiture intelligente, dit Norbert Millevoie, pas de toit ouvrant, donc, dit-il en se remettant à son écran d'ordinateur, peut-être, pense Savina, conserver notre ancienne voiture en secours, la conserver comme un souvenir, elle se retourne et la voit garée dehors sous la pluie, sale, déglinguée, aussi pathétique qu'un animal sur le point d'être abandonné. Comment s'en sortiront-ils, son frère et elle, avec cette nouvelle voiture où il n'y aura semble-t-il pratiquement rien à faire que de tenir le volant ? Comment s'en sortiront-ils tout court, pense-t-elle, avec ou sans nouvelle voiture, quelle différence ? Elle n'est soudain plus tout à fait certaine d'avoir fermé les fenêtres du salon, si elle ne l'a pas fait la pièce est en train de se remplir d'humidité, humidité qui ne se ressent pas ici, dans l'air sec de la concession automobile, mais qui dans leur maison est permanente, imprègne tout, l'oblige à se coller aux vieux radiateurs, dans le calme mortel, le mortel calme campagnard, avec, assis à

l'autre bout de la pièce, Paul constamment plongé dans sa philosophie, constamment écrivant et constamment jetant tout, chaque soir brûlant tout dans la cheminée avant de se remettre au travail le feu même pas éteint, cramponné à sa table. Basculer dans la folie, l'affaire d'une seconde, pense Savina en regardant son frère qui revient s'asseoir, pâle, note-t-elle, le visage inexpressif, que pense-t-il, qu'a-t-il réellement en tête, voilà une question qu'elle se pose continuellement depuis qu'ils partagent cette maison à la campagne, car Paul Helberg parle au fond très peu contrairement à celui qui a été le mari de Savina, un homme effroyablement enthousiaste, de même celle qui a été la femme de Paul, une femme effroyablement enthousiaste, et aujourd'hui, quelque part on ne sait où, l'inquiétante addition de ces deux enthousiasmes, pense Savina qui préfère les hommes qui parlent peu, les hommes sombres, elle préfère donc vivre avec son frère qu'avec celui qui a été son mari, pour ce qui est du quotidien un frère plutôt qu'un mari, mon frère ne m'abandonnera pas, pense-t-elle. Nous irons au Portugal, au printemps nous ferons nos valises, nous les mettrons dans ce coffre tout neuf de la nouvelle voiture et nous roulerons jusqu'à Lisbonne, jusqu'à Prague, jusqu'à Tanger, jusqu'au désordre de n'importe quelle ville, nous roulerons vers un futur parfait, dans une nouvelle voiture les gens ont l'air heureux, pense-t-elle alors que Norbert Millevoie relève la tête de son ordinateur, s'apprêtant sans doute à leur donner un prix, excusez-moi, dit-il, pour ces dents qui me manquent. Oh, dit Savina, il vous manque des dents, je n'avais pas remarqué. C'est mon infarctus, dit Norbert Millevoie, c'est-à-dire que mes dents sont tombées après mon infarctus. Je ne savais pas, dit Savina, que les dents tombaient après un infarctus. Après un infarctus, ce sont les os qui trinquent, dit Norbert Millevoie, quoi qu'il en soit je voulais juste que vous sachiez que c'est temporaire, en temps normal je suis plus souriant mais on ne peut pas vendre des voitures avec un sourire édenté, une dentition correcte c'est le minimum qu'on puisse attendre d'un vendeur de voitures, à fortiori de voitures neuves. Je vous en prie, c'est sans importance, dit Savina qui maintenant imagine, ici dans la concession, l'infarctus de Norbert Millevoie, son soudain effondrement au milieu des véhicules exposés, aussi robustes qu'indifférents, naufrage, songe

Savina Helberg, et elle regarde son frère, vraiment très pâle, qu'il tienne, se dit-elle, qu'il tienne jusqu'à la nouvelle voiture, nous ne repartirons pas d'ici sans voiture, dit-elle à Norbert Millevoie, nous allons vous acheter cette voiture, n'est-ce pas, Paul ? Oui, dit Paul Helberg en redressant la tête.

Trois fils

Dans la maison des hauteurs du lac où elle avait vécu, Suzanne Ziegler, leur mère, finit par mourir, un matin de novembre, après une nuit plutôt calme, et comme tout le monde. Et alors que son corps maigre, arrangé pour la mort, habillé et chaussé, reposait sur le lit, face à la fenêtre et au carré de ciel blanc sale qui jetait de vagues lueurs moroses sur tout ce qu'il trouvait dans cette chambre de bois ciré, là-bas à Paris où eux, ses trois fils, vivent, le même ciel s'essayait comme chaque matin à des tonalités qui ne trompaient personne, et chacun allait avec imperméables et parapluies. Du côté de la porte Maillot, Max Ziegler, l'aîné, roulait, si l'on peut appeler ça rouler, sur la file de gauche du périphérique pour l'heure pratiquement stationnaire. Depuis la porte d'Auteuil d'où il était parti vingt-cinq minutes plus tôt il avait, d'un pouce rapide, composé numéro après numéro sur le clavier téléphonique du tableau de bord, eu divers interlocuteurs en ligne, réglé deux trois questions urgentes. La radio annonça huit heures et, dans la foulée, les titres du journal, que Max écouta d'une oreille distraite, non qu'il songeât tellement à sa mère, ou autrement qu'en arrière-plan, arrière-plan contrariant, non, les pensées de Max allaient ce matin, dans un enchevêtrement confus, à sa femme Olga qui dormait encore de son sommeil alcoolisé, à quelque chose qu'elle avait dit la veille tout de suite après avoir éteint et qu'il ne lui avait pas fait répéter, aux diverses pièces de leur appartement qu'elle faisait une fois de plus redécorer, à son ex-femme Elena qui devait avoir maintenant atterri à Des Moines, à l'un des Hollandais qu'il venait d'avoir au téléphone après qu'ils avaient tous passé une bonne cinquantaine d'heures autour d'une table de conférence à discuter du contrat Drukker-Gidoïn dont il faudrait

manifestement rediscuter certaine modalité, à la pléthore d'avocats qu'il payait précisément pour lui éviter ça, à son estomac douloureux, à son coiffeur qu'il avait dû annuler, au quartier impossible où habite son plus jeune frère, à cette bêtise qu'il avait commise, dans un moment d'émotion, de proposer de passer le prendre alors qu'il aurait été plus malin de lui donner rendez-vous à n'importe quel métro proche de chez lui, Louis aurait tout de même pu prendre un métro, non ?, à son estomac encore, et qu'est-ce qu'ils viennent de dire, là, à propos de ce gosse de huit ans ? – Max monta le son de la radio, mais trop tard, quoiqu'il eût entendu l'essentiel –, impensable, dit-il à haute voix pour congédier la vision de ce malheureux gamin, puis il fut, sous un début de pluie, porte de Clichy, toujours sur la file de gauche et à nouveau à l'arrêt, qui se surprit au bord de pleurer.

Six portes et quelque deux kilomètres de nationale plus à l'est, Louis dormait encore, d'un sommeil sobre, toutefois induit par 1 milligramme de Rohypnol et ainsi cauchemars, agitation, nervosité, cependant moindres effets indésirables eu égard à la notice qu'à chaque nouvelle boîte entamée il froisse et laisse tomber dans la corbeille sans la lire. Il est donc possible que soient attribuables aux comprimés sa constante fatigue musculaire, ses récurrentes éruptions cutanées, exclusivement localisées dans la région médiane de son dos et toutefois non prurigineuses, ses céphalées, voire même son insomnie, mais ni agressivité ni troubles du comportement autres que courants ne sont observables sur lui (la dépendance, elle, est avérée). Le téléphone sonna, que, dormant avec des boules Quiès, il n'entendit que lointainement, puis le réveil, qui le réveilla. Levé, il traversa la pièce jusqu'à la cafetière dont il versa sans le réchauffer le contenu de la veille dans une tasse tout en mordant dans un reste de baguette élastique mais encore assez tendre. De l'autre côté de la vitre coulissante se dressent d'autres tours que la sienne, peu nombreuses, d'amplitude assez modeste – une vingtaine d'étages – et dont une ou deux sont promises à la démolition. Tout le quartier, à vrai dire, l'est plus ou moins, tout y est plus ou moins sur le déclin après seulement quelques petites décennies d'existence d'un mauvais béton, et tout en bas, au pied de cet ensemble de tours, ce sont des murs lézardés, écaillés, graffités, que se partagent, autour d'une place grossièrement

dallée, une boucherie chevaline, une boulangerie, un CIC, un restaurant asiatique, un cabinet d'infirmières et kinésithérapeutes et quelques marchands de camelote. Seule l'infrastructure est dégradée, dégradation qu'elle ne doit qu'à ses bâtisseurs. Les habitants des tours sont en effet des gens tranquilles, majoritairement employés quelque part, dont les enfants vont à l'école, ou sont en voie de conception, les ascenseurs fonctionnent, les boîtes aux lettres sont étiquetées, et on trouve, aux étages inférieurs, une succession de bureaux calmes, aux activités rudimentaires, fastidieuses mais relativement pérennes – le genre de bureaux dans l'entrée desquels on bute sur des empilements de cartons, où l'on trouve quelques chaises pliantes de plastique translucide et des étagères remplies de petites fournitures et de bons de commande sur quoi règne une standardiste-secrétaire-comptable, si bien que la police n'a ici à intervenir que pour les mêmes motifs que dans les beaux quartiers, vol, essentiellement, et plutôt moins souvent. C'est malgré tout assez sonore, et, levé anormalement tôt ce matin, Louis put entendre des bruits d'eau, de radios, de lave-linge en cours d'essorage, des voix pressées, des portes claquées, des aboiements et même, lui sembla-t-il, le bourdonnement d'une machine à coudre. Il vérifia en se penchant à la fenêtre que la longue voiture noire de Max, préfiguration de corbillard, n'était pas en bas, par contre il commençait à pleuvoir. Il prit une douche rapide avant de s'habiller. Son sac de voyage était prêt depuis la veille, auquel il ajouta brosse à dents et dentifrice, peigne et tondeuse, son réveil, et sur le dessus duquel il coucha la veste sombre ressortie d'un placard, et dont, se dit-il, ses frères ne manqueraient pas de remarquer le lustré. Dans le fond du sac, des souliers à lacets, qu'il cirerait là-bas sur place – du cirage, sa mère, qui de son vivant avait ciré et encaustiqué tout ce qui lui tombait sous la main, ne devait pas en manquer. Il avala ensuite deux Doliprane et un demi-Lexomil, plaça les tubes dans la poche de sa parka, y ajouta celui de Rohypnol, la boîte de boules Quiès et le journal de la veille, qu'il n'avait pas lu. Puis il passa dans la chambre, où il n'avait pas dormi, où pour tout dire il dort de plus en plus rarement, c'est ainsi. Il contempla cette chambre un instant et en ressortit. Huit heures dix, Max n'avait pas appelé, il rinça la cafetière après avoir allumé la radio et jeta le pain, puis les miettes de pain.

Qu'est-ce que c'était maintenant que cette épouvantable histoire de gamin de huit ans ? Il se rapprocha du poste de radio, mais on sonnait à la porte, il alla ouvrir, Max était là, et ça n'avait pas l'air d'aller.

Les Dagovéranien ont eux aussi des emplois rémunérés et autres motifs de se lever le matin de sorte que sur les tables de nuit de Ville-d'Avray, d'une maison à l'autre des réveils sonnent, de sorte encore qu'à marcher dans les rues silencieuses et végétalisées sur quoi donnent ces maisons, entre disons sept heures et huit heures trente, on pourrait suivre l'enchaînement sans temps mort de leurs diverses sonneries à peine étouffées par les épaisseurs de rideaux encore tirés – majorité de rideaux beige, ou blanc cassé, coton doublé, lin, soie, embrasses, cordelettes, tringles de cuivre. Dans l'une de ces rues, Jacques Ziegler, le troisième frère, s'éveilla avec ces mots *Aujourd'hui, Maman est morte*, mots qu'il savait savoir, mais d'où ? comme on sait le refrain d'une chanson célèbre, ou le début de strophe d'un poème galvaudé, et qu'il ne raccorda pas immédiatement à la réalité, pas plus d'ailleurs que, sur la partie droite du lit, le pied, plutôt froid, que son propre pied vint cogner. Jacques s'éveilla dans la peau du dormeur solitaire qu'il est habituellement, même dans les périodes de plus en plus courtes où Géraldine se trouve à la maison, cependant, seul, il ne l'était manifestement pas ce matin, et il lui fallut quelques instants pour se rappeler la femme de la veille, brune, d'assez gros seins liquides, des ongles longs, peut-être faux, à ce stade c'était à peu près tout. La femme, allongée sur le dos, ouvrait un œil, disait hello, et Jacques se souvint également qu'elle était américaine, il n'avait d'ailleurs pas vraiment aimé, hier soir, dans la galerie, cet accent prononcé, entreprenant, ni ce rire violent avec lequel il lui faudrait donc ce matin composer. Une agent d'artistes américaine, qui ressemblait vaguement à Géraldine, du moins pour ce qui était de la première impression qui s'était vite démentie, trop d'intention ouvertement affichée, beaucoup trop, ensuite, dans la voiture, de darling, et finalement fort peu de douceur, malgré quoi elle se trouvait là, dont il n'avait pas retenu le prénom, dont il appréciait modérément, en dépit des dispositions qu'il se sentait présenter, le rapprochement qu'elle opérait maintenant dans le lit, pieds froids mais seins chauds dont elle lui effleurait le visage, sur lesquels, hésitant, il

mit les mains avant de les retirer brusquement, il lui revenait soudain que sa mère était morte, hier, oui, et que Max et Louis allaient arriver. Ma mère, fut-il tenté d'expliquer, mais il se ravisa et s'arrangea pour sortir du lit, en sortit sans se justifier – après tout, c'est un risque qu'elle a couru, pensa-t-il, mais sans cynisme, dont il est dépourvu. Il enfila un peignoir et descendit directement à la cuisine, de façon à laisser la salle de bains à l'Américaine, appuya sur le bouton de la cafetière que Mme Greco avait préparée la veille, mit des toasts dans le toaster, pressa des oranges et remplit à tout hasard la bouilloire d'eau, au cas où un thé. Sortit une tasse supplémentaire du placard, s'attendant plus ou moins, maintenant que là-haut l'eau avait dû cesser de couler, à entendre la porte d'entrée claquer sur l'Américaine, n'osant l'espérer en fait, mais nous sommes à Ville-d'Avray, où les taxis ne courent pas les rues. À Ville-d'Avray depuis dix ans pour Géraldine, pour le calme et la verdure nécessaires à Géraldine, vaste maison bardée de strates insonorisantes, polymère thermoplastique, mousse cellulaire, fibres minérales, joints néoprène, peintures latex, triples vitrages, et décorée sur le mode serein, canapés profonds, murs crème, moquette crème, température de 22 degrés en toute saison, jardin paysagé, essences rares dont quatre arbres japonais, bassin d'inspiration japonaise, chemins de dalles satinées, pelouse veloutée, et rien de jaune, pas la moindre note de jaune, foncé ou clair, que Géraldine, là où elle en est de son désordre psychique, ne peut se permettre d'affronter. Ton caisson d'isolation, comme l'appelle Max, mais que sait Max de l'amour, du déséquilibre, de la vénération, de la pitié ? Malgré tout ce que Jacques, lui, en sait, ou pense en savoir, Géraldine n'est pas ici. C'est que Géraldine, à la maison de Ville-d'Avray, préfère certain pavillon de la clinique Bel-Air, et, au jardin japonisant de Ville-d'Avray, le taciturne petit parc de Bel-Air, là-bas, aux environs de Saint-Chérond, d'où, à en croire le docteur Signe, elle aime à contempler, dans les lointains, le lent et silencieux ballet des éoliennes dont la rotation parfaitement régulière, idéalement cadencée, semble, toujours aux dires du docteur Signe, atténuer certains symptômes. Pour ce qui est des éoliennes, Jacques ne peut naturellement pas en installer dans le jardin de Ville-d'Avray, il ne peut, quand il rend visite à Géraldine, que venir s'asseoir à ses côtés

sur ce banc du parc Bel-Air, poser la main sur son mince poignet, et regarder dans la même direction, par-delà le grillage, tourner les pales, interminablement.

Maintenant l'Américaine voudrait effectivement bien un thé, et des biscottes sans sel s'il y en a, mais il n'y en a pas, ni avec sel, à tout hasard Jacques sortit du placard un paquet de biscuits à l'avoine, est-ce que ça irait, désolé, il n'avait que ça à offrir, mais oui, ça irait pour une fois, l'Américaine souffla sur son thé, croqua dans un biscuit qui aussitôt s'émietta dans les manches soyeuses du déshabillé de Géraldine, un genre de kimono qui laissait voir ses coudes, lesquels se reflétaient sur la surface lisse du comptoir, et son visage était maquillé, déjà, sur le manque de sommeil. Tu es marié, dit l'Américaine. Jacques fut surpris par le tutoiement, et à nouveau heurté par la voix trop présente, trop accentuée. Négligeant sa réponse, la même voix lui rappelait qu'il avait, la veille au soir, promis d'aller voir avec elle tel artiste dans son atelier, Jacques vérifiait l'heure au cadran du micro-ondes, un enterrement, dit-il, six cents kilomètres de route, il fallait absolument qu'il se prépare, ses frères seraient là d'une minute à l'autre. Dans l'escalier il lui fut demandé une petite culotte, n'importe quoi de propre, et Jacques alla prendre une culotte dans un tiroir de la chambre de Géraldine, s'attarda un instant au centre de cette chambre et en ressortit. Dans la salle de bains, dont il referma la porte sur lui, il alluma par habitude la radio et entra dans la douche, d'où, la tête pleine d'eau shampooineuse, il n'entendit qu'indistinctement un communiqué sur ce qui était présenté comme la véritable tragédie d'un petit garçon âgé de huit ans. Séché, il changea de station afin d'en apprendre davantage mais n'obtint partout qu'un vacarme publicitaire, s'arrêta sur la voix de FIP, ah, mais c'est que vous êtes nombreux, beaucoup trop nombreux sur le périphérique ce matin, caustique, sédative, bénéfique commisération radiophonique. Quand il sortit de la salle de bains, l'Américaine était assise sur le lit, habillée, au téléphone, agenda sur les genoux, posait une main sur le combiné, taxi commandé, Jacques hocha la tête, esquissa le geste de caresser au passage ses cheveux, n'en fit rien, constata qu'il s'était mis à pleuvoir et s'habilla. Dix minutes plus tard un taxi arrivait dans la rue, stoppait le long du trottoir d'en face,

presque immédiatement suivi d'un autre, qui s'arrêta devant la maison et dans lequel Max et Louis se trouvaient, qui virent donc une femme brune franchir le portail de Jacques, avancer vers eux en courant sous la pluie, se pencher, constater leur présence à l'arrière, faire une grimace puis traverser la rue en direction de l'autre taxi à l'intérieur duquel elle disparut, en même temps que de la vue et de la vie de Jacques, posté au téléphone à la fenêtre de sa chambre, en train d'informer l'assistante du docteur Signe du fait qu'il ne viendrait pas comme prévu aujourd'hui, sa mère étant décédée, merci, merci bien, non, on ne s'y attendait pas, non, en province, chez elle, dans sa maison, oui, qu'on en informe son épouse, du moins avec les précautions nécessaires. Il raccrocha et fronça les sourcils : pourquoi Max et Louis étaient-ils venus en taxi ?

Trois quarts d'heure plus tôt, Louis s'était effacé pour laisser entrer Max dans son appartement (tu es monté ?, j'allais descendre, ça n'a pas l'air d'aller, eh bien entre) et Max, imperméable trempé, mains dans les poches, s'était avancé dans la pièce sans un mot, jetant un regard sombre sur les choses qui, sous l'effet de sa présence, dévoilaient de façon flagrante certains aspects de l'existence de Louis, ou de la tournure qu'avait prise son existence, et, tendu, Louis s'attendit à un commentaire. Max alla droit à l'une des fenêtres d'où il considéra un instant les extérieurs, guère plus brillants, avant de pivoter sur lui-même, mine sinistre, mais Max, dans l'ensemble, n'est pas joyeux, et c'étaient jours de deuil. C'était aussi qu'il y avait un problème avec sa voiture, les essuie-glaces, déclara-t-il, plus d'essuie-glaces, et toute cette flotte qui tombe. On te les a volés ? demanda Louis, inquiet de ce qui avait pu se passer au bas de sa tour, où rarement se risquent des voitures comme celle de Max. Penses-tu, dit Max, c'est un truc dans l'électronique, un dysfonctionnement électronique, ça a commencé porte de Clichy, j'actionne la manette, un aller-retour et plus rien. Bon, dit-il, qu'est-ce qu'on fait, on prend ta voiture ? Ça tombe mal, dit Louis, il se trouve qu'elle est partie à la casse. Je vois, dit Max, alors quoi ? Un taxi jusqu'à Ville-d'Avray et on y va avec la voiture de Jacques, pas d'autre solution, non ? Et ta voiture, demanda Louis, tu comptes la laisser en bas ? Je m'en fous, dit Max, ils peuvent bien la désosser et en faire des confettis.

J'appellerai le garage, ils n'auront qu'à se débrouiller, où est ta salle de bains déjà, je voudrais me laver les mains. En attendant, si tu pouvais commander le taxi. Bien sûr, dit Louis. Il indiqua la porte de la salle de bains, prit le téléphone, mit quelque temps à obtenir un taxi tout en vérifiant par la fenêtre qu'on ne s'intéressait pas de trop près à la voiture de Max, mais il pleuvait maintenant assez fort pour que nul ne songe à s'attarder sur la place et quand il se retourna, il vit Max, de dos, sur le seuil de sa chambre. Il s'approcha de lui. C'est donc là que tu l'as mis, dit Max en observant le piano qu'il avait offert à Louis, je me demandais ce que tu en avais fait. Eh bien, tu vois, dit Louis. Et tu n'y touches toujours pas, je suppose, dit Max, tu ne t'y es pas remis. Louis haussa les épaules. Je viens tout de même de le faire accorder, dit-il, ce qui n'était pas tout à fait vrai, l'accordeur n'était pas venu depuis six mois. Tu vas rire, dit Max, mais je caresse plus ou moins le projet de m'en acheter un. On m'a parlé d'une marque, Fazioli, c'est quoi Fazioli, c'est italien ? Oui, dit Louis, soudain pris de fatigue. Et c'est correct ? s'enquit Max. Je veux dire, du niveau des Bösendorfer ? Avec les Italiens, on a quand même toujours un doute. Louis répondit qu'il n'avait jamais joué sur un Fazioli mais qu'il pensait que c'était bien, une marque assez récente, des modèles de concert. Pas donné en tout cas, dit Max.

Quand ils furent descendus au pied de la tour, Max prit dans son coffre son sac de voyage et, sur la banquette arrière, un parapluie, après quoi Louis confia les clés du véhicule à l'Asiatique qui se tenait sur le seuil de son minuscule restaurant, et qui leur fit multiples courbettes et sourires, comme si on lui offrait la voiture. Le taxi prit la direction du périphérique, qui dans ce sens se révéla fluidifié (porte Maillot douze minutes), luisant d'une pluie qui avait brusquement cessé, et Louis se laissa aller au lénifiant défilé urbanistique, ses pensées s'effilochant au gré des architectures successives, ne faisant que les effleurer au passage sans y projeter quoi que ce soit, sans même le temps d'en conserver le souvenir, pensées flottantes, vides de réaction quoique par instants très vaguement effarées, les choses, vues d'ici, renfermant une humanité invisible, figées dans un même gris brumeux les faisant paraître encloses dans leur fatalité, déroulant un immense gisement de ciment et de vitrages réfléchissants surmontés

de gigantesques enseignes sur quoi l'œil se contente de glisser sans vraiment en saisir le sens, si bien qu'à cette périphérie l'usager du boulevard se trouve comme légèrement anesthésié, sans plus de décision à prendre, sinon celle de bifurquer à la porte qui le précipitera, bien assez tôt, dans la mêlée. Pas de décision à prendre, cependant Max, au téléphone, en prenait, s'agissant des fructueuses affaires dans lesquelles lui et Jacques sont associés. Max et Jacques, associés depuis l'enfance, pensa Louis, bloc coriace, impénétrable, inattaquable, et quelque quarante ans après, c'étaient les frères Ziegler, cinq étages de bureaux près des Champs-Élysées d'où se géraient, de façon diversifiée et pour lui parfaitement inintelligible, négoce de plastiques industriels, de composants pneumatiques, de matériels de dentisterie, trafics de métaux non ferreux, maintenance ascensoriste, transport et logistique et, très nouvellement, à ce qu'il en comprenait à l'instant, certaine compagnie hôtelière, quelque chose comme vingt mille chambres où dormir, en bordure d'autoroutes et de nationales européennes. Ils remontaient maintenant, et à nouveau sous la pluie, la triste avenue qui conduit au pont de Sèvres, puis ce fut le pont, la Manufacture sur la droite, surplombée du pavillon de Breteuil et tout de suite Sèvres, Ville-d'Avray, la rue de Jacques et cette femme inconnue sortant du jardin de Jacques sans en refermer derrière elle le portail, accourant vers leur taxi, avant, les ayant vus à l'intérieur, de se raviser pour se précipiter vers l'autre, stationné en face. Max régla le chauffeur, laissa Louis récupérer leurs sacs, et dix minutes plus tard, ils étaient tous les trois dans la voiture de Jacques. Louis était assis à l'arrière, et alors qu'ils suivaient un dédale de rues encombrées en direction de l'autoroute il fixait l'écran du GPS en tentant de convoquer le chagrin, mais rien ne se déclenchait, il n'y avait que le silence de l'habitable, l'odeur flottante du cuir, les nuances identiques de Max et de Jacques – ont-ils le même coiffeur ? –, leurs épaules sombres, carrées, impassibles, leurs mains pâles, riches, les effluves d'after-shave, le coup d'œil froncé de Jacques dans le rétroviseur au moment où Louis allumait une cigarette, Dieu merci Max fume aussi, qui en réclamait une à Louis, la vitre de Jacques s'entrouvrait et ils continuaient ainsi, ils glissaient sur la route. Il va vendre la maison, déclarait Jacques, il ne va certainement pas vouloir

rester dans cette maison maintenant, oui, disait Max, c'est probable, et ils arrivaient sur l'autoroute, Max et Louis jetant leur cigarette par la vitre, Jacques remontant la sienne et accélérant sur la file de gauche. Sur les camions qu'ils dépassaient ou croisaient Louis lisait des noms, Norbert Dentressangle, Gracela, Pivoïn, le paysage était maintenant plat et durci d'une fine couche de givre, la route sèche, qui les menait vers le cercueil de leur mère, il était facile d'imaginer le cercueil, chacun d'eux devait l'avoir en tête, mais aussi bien ce cercueil n'avait-il pas encore été livré et leur mère reposait-elle sur son lit. Et si elle n'attendait certes pas ses trois fils, pensait Louis, peut-être avait-elle l'air d'attendre quelque chose, ou sur le point de faire quelque chose, car la mort n'avait sans doute pas encore parfaitement détendu ses traits, qui conservaient quelques zones ombrageuses, et à considérer par exemple ses pieds dans ses chaussures, comme le faisait éventuellement leur père debout face au lit, il était encore possible d'envisager que ceux-ci, pris d'une brusque impulsion, s'inclinent sur le côté, entraînant un repli des jambes, puis viennent trouver le vide au-delà de l'édredon, après quoi le corps tout entier se redresserait et leur mère se remettrait à marteler les planchers de sa maison, où aucun d'eux n'était venu depuis des années. On peut en effet compter les fois où ils sont allés là-bas, comme on peut compter les jours de leur vie qu'ils ont passés avec leur mère, et les phrases que dans leur jeunesse ils l'ont entendue prononcer à leur intention, chaque fois étonnée ou agacée de les trouver là, au milieu de ses bagages à moitié défaits, de ses poudres, crèmes, tasses de thé et textes de théâtre, trois enfants sur le seuil de sa chambre dont elle avait l'air de se demander d'où ils provenaient. À chaque sortie de pensionnat, ils la découvraient dans une chambre différente, dans un pays différent, une chambre immense dans une maison immense, avec des gens qui constamment entraient et sortaient, s'affairaient autour d'elle, et toujours leur père en toile de fond, une silhouette, même après que tout eut brutalement cessé pour elle (répétitions, tournées, honneurs) et que ne demeure d'elle, métamorphose sidérante, que cette féroce obsession du ménage. C'était maintenant la Bourgogne, avec, sur la gauche et très proche de l'autoroute, un château aux étranges encadrements de fenêtres peints en rose – qui avait pu décider de ce

rose ? – qu'ils dépassaient. On dormira à l'Alcion, déclara Jacques, je ne me vois pas dormir dans la maison, et Max approuva d'un grognement. Louis ne dit rien, il était d'accord, impossible de dormir dans la maison à partir de maintenant, définitivement impossible avec leur mère figée à jamais en eux dans l'incélémece, dans l'incessant reproche qu'elle leur ferait d'exister, voilà ce que pensait Louis et ce que sûrement ses frères pensaient eux aussi, à ceci près que Louis était derrière, et toujours en retard d'un avis, d'un choix, d'une foulée, peut-être plus grand qu'eux dans le ratage du chagrin, plus loin qu'eux dans ce qui n'était pas même un soulagement mais plutôt un encombrement, tous les trois maintenant encombrés qu'ils étaient de leur mère prise dans cet état caricatural de l'absence, on va s'arrêter pour déjeuner, disait Max, on sort de l'autoroute, Jacques acquiesça et de nouveau Louis ne dit rien, le silence comme option, pensa-t-il, ou comme action, car bizarrement il se sentait agir, il regardait la campagne filer en faisant corps avec la vitesse de la voiture, éprouvant la sourde sensation d'avancer, et Jacques s'engagea sur une bretelle. Le restaurant se présenta à peine trois kilomètres plus loin, inattendu, il n'y avait là que cinq ou six maisons de pierre prises dans un paysage ourlé, généreux, calme et lumineux jusqu'à l'horizon, qu'ils observèrent un moment, alignés tous les trois, c'est tout de même beau, non ? dit Jacques d'un ton de protestation et cette fois c'est le silence de Max que Louis entendit, qui vint couvrir le sien. Il faisait sombre à l'intérieur du restaurant, qui était davantage un café dont le sol était en vieilles tomettes rouges et par une fenêtre duquel on voyait des vaches. Deux hommes étaient installés à une table, un autre debout derrière le comptoir et, fixée au mur, la télévision était allumée, ah non, dit Max, on ne va pas déjeuner avec cette télé, mais Jacques et Louis étaient déjà assis, si bien qu'il prit une chaise. Sur l'écran apparut en gros plan le visage très pâle d'un petit garçon, et tout de suite après, sous les flashes, un couple encadré de gendarmes qui sortait d'une maison aux volets clos, menottes, expressions neutres, vaguement hébétées, et alors que le serveur venait vers leur table Louis regarda ses deux frères qui fixaient l'écran d'un air qu'il ne leur connaissait pas, où se lisait quelque chose d'enfantin et de blessé, cependant qu'il faisait discrètement signe au serveur de patienter.

L'homme qui apparut

L'homme qui apparut en ville cet après-midi de juillet, et pour ce que nous en vîmes ce jour-là, ressemblait beaucoup à celui qu'on avait enterré la veille. Il apparut à l'extrémité nord de l'unique rue, déserte à cette heure, qu'il remonta, et il avança, malgré le vent sec qui charriait un air brûlant, avec une lenteur, intentionnelle ou non, qui donna à chacun le loisir non seulement de l'examiner mais de s'attendre à ce qu'il fît comme l'autre, quatre jours auparavant, à savoir chanceler, lever vaguement un bras comme pour écarter une mouche puis s'effondrer à hauteur de la dernière maison. Cependant cet homme-là ne titubait pas, il allait d'une démarche nullement hésitante et regardant droit devant lui, bien qu'il n'y eût rien à regarder, sinon la route qui continue, vide et poussiéreuse, sur des kilomètres, et qu'il semblait déterminé à suivre de ce pas régulier et comme insensible, sauf qu'arrivé au terme de la rue, à l'endroit précis où quatre jours plus tôt l'autre s'était abattu au sol, il s'arrêta et se retourna, fixant maintenant, jambes légèrement écartées, le point d'où il était venu. Ce point, nul n'aurait su le déterminer avec certitude : il y a la route, bien sûr, étroite et cabossée, qui de ce côté-là de la ville trace la même interminable ligne de fuite, il y a, à quelque deux cents mètres, l'ancienne mine désaffectée, puis la gare, un terminus identifiable à l'interruption des rails, avec d'un côté du talus un auvent de tôle rouillée que martèlent nuit et jour des hordes d'oiseaux, et de l'autre un wagon oublié, sombre masse de ferraille désormais gagnée par les ronces – voilà pour la gare où deux fois dans le mois, à l'exception du mois de janvier, vient stopper un train qui presque aussitôt repart. Il y a encore, en amont de cette gare et en bordure de rivière, la baraque du vieux Signole où l'on peut disposer de l'un ou

l'autre des trois ânes ou du cheval qu'il loue à l'heure, et il y a enfin, enserrant tout ça, le fatras de rocaïlle abrupte et rougeâtre sur quoi, où qu'il se dirige, vient cogner le regard.

Mais l'homme n'était pas arrivé sur le cheval de Signole, ni à dos d'âne, pas plus qu'en train – le train ne viendrait pas avant deux semaines –, et nul véhicule n'était visible. Ses yeux, tandis qu'il se tenait debout et immobile au centre de la rue, comme indifférent à l'invraisemblable chaleur, faisaient deux fentes face au soleil, rien de comparable aux yeux ronds et terrifiés de l'autre, celui qu'on avait ramassé agonisant sur la chaussée. Cependant cet homme-là était de même stature, portait la même sorte de costume foncé, les mêmes bottes de cuir, et son profil offrait en tous points les mêmes caractéristiques, le nez notamment, à quoi l'on peut toujours se fier, si bien qu'on eut le sentiment de voir apparaître non pas la version ressuscitée mais du moins la version vivante de celui qu'on avait enterré la veille. Il n'avait pas non plus de bagage, mais il avait pu laisser ce bagage n'importe où avant d'entrer en ville, dans un repli de roche, dans les hautes herbes qui bordent la maigre rivière, dans une galerie de la mine, ou même dans le wagon abandonné de la gare – tous endroits où l'on avait, en vain, cherché un quelconque élément permettant d'identifier celui qui était venu mourir là quatre jours plus tôt.

L'homme fit demi-tour et se remit à avancer dans la rue, repassa devant les maisons devant lesquelles il était passé, mais cette fois en les observant l'une après l'autre, celles de droite et celles de gauche avec, aux fenêtres, les visages floutés par les moustiquaires. La rue s'étend sur une centaine de mètres, de chaque côté de laquelle sont alignées une vingtaine d'habitations, étroites et mitoyennes – à l'exception de celles qu'un mince passage sépare, si mince que deux personnes peuvent à peine s'y croiser et qui débouche sur de modestes parcelles de terre où l'on cultive tant bien que mal de quoi se nourrir, d'un été à l'autre. Ce que l'on parvient ici à tirer du sol ou à pêcher dans la rivière est stocké, ainsi que les blocs de viande sous vide et les sacs de farine acheminés par le train, dans un hangar de tôle alimenté par un groupe électrogène, qui, deux heures par jour, fait office de

magasin d'alimentation, c'est-à-dire que chacun vient y choisir bœufs et victuailles, qu'il ait ou non travaillé à la récolte. Le docteur Javier, par exemple, n'a jamais été vu avec une bêche – nul n'a par ailleurs la certitude que le docteur Javier soit véritablement docteur, cependant il a l'air d'en savoir assez et semble disposer de suffisamment d'instruments et de comprimés pour, le cas échéant, tirer quiconque d'affaire. De même Lucinda Lavaterre est-elle dispensée de récolte, au regard et de son âge et des fonctions pour lesquelles elle s'est imposée, qui font d'elle en quelque sorte la juge-arbitre de la ville lorsque survient un quelconque litige. Personne n'a jamais remis en question une seule sentence de Lucinda Lavaterre, petite femme boiteuse et magistrale dont ceux d'ici qui ont connu d'autres genres d'existence mentionnent systématiquement l'ahurissante ressemblance avec l'actrice américaine Bette Davis. Ceux-là disent encore que la ville, et bien que ses habitants ne soient pas soumis à une hiérarchie clairement établie, s'organise plus ou moins à la façon d'un de ces navires appareillés pour une expédition au long cours, avec officiers, seconds, matelots et passagers de toutes origines, où chacun, de la cale aux gréements, sait ce qu'il a à faire de sorte à éviter le naufrage, encore que ce navire-là leur semble, disent-ils, davantage échoué au milieu de nulle part, sur une terre des plus inhospitalières, toutes voiles définitivement abattues. Si bien que l'apparition, rarissime, d'un inconnu à pied ne peut que soulever étonnement, agitation, et vague appréhension.

De façon plutôt résolue, l'homme s'approchait maintenant de l'une des maisons, là où un écriteau décoloré mentionne l'existence d'une chambre à louer. On n'a jamais vu personne réclamer la chambre, si bien que la présence de cet écriteau a depuis longtemps cessé de signifier quoi que ce soit. Quelqu'un l'a un jour cloué là, au-dessus de la porte d'entrée, et légèrement de travers, après quoi le temps a passé dessus, sans que la propriétaire de la maison, qui par ailleurs est sourde, tire le moindre bénéfice de la chambre, cependant on l'appelle toujours la logeuse, ou Clara la logeuse. Devait-on laisser l'étranger pénétrer chez elle, comme il semblait maintenant en avoir l'intention ? Ça et là, des rideaux bougèrent aux fenêtres, une porte s'entrouvrit, puis une autre, des silhouettes parurent sur les seuils,

auxquelles l'homme n'accorda apparemment pas la moindre attention. Lucinda Lavaterre ne se montrait pas – mais aussi bien dormait-elle à l'étage de sa propre maison, dont les volets noirs étaient pratiquement clos. Pour finir, personne ne fit rien d'autre que regarder l'étranger pousser lentement la porte. Il s'arrêta un court instant face à la pénombre silencieuse du corridor, entra et referma doucement derrière lui. On attendit un peu, on n'entendit rien, et comme l'étranger ne ressortait pas, certains retournèrent à leur sieste, ou à leur lecture pour ceux qui lisent, les autres s'occupèrent à Dieu sait quoi à l'intérieur des maisons, comme chaque après-midi de ces mois d'été où le sol est si brûlant et l'air si irrespirable que la rue demeure livrée aux seuls insectes.

En toute fin de journée, le Grec rentra en ville puis, sans doute averti par sa femme de l'arrivée d'un étranger, ressortit presque aussitôt de chez lui, traversa la rue et vint cogner à la porte de Lucinda Lavaterre. Mais quelque dix minutes plus tôt, on avait vu Lucinda sortir de chez elle, et elle se trouvait à présent dans la maison de Clara la logeuse, si bien que le Grec, informé de ça par ceux qui déambulaient maintenant dans l'ombre encore étouffante des auvents, ou se tenaient assis aux seuils des maisons, y entra lui aussi, grimpa le raide escalier et déboucha dans une chambre où il trouva, outre Lucinda et l'étranger, Diaz, mais pas Clara la logeuse, dont on pouvait supposer, à divers bruits, qu'elle était en bas dans sa cuisine, occupée à ses casseroles. La chambre était assez vaste, quoique mansardée, et plutôt propre malgré ses quelques tas de mouches mortes, et Lucinda était assise sur l'unique chaise, l'étranger adossé à la tête du lit, jambes croisées sur l'édredon alors que Diaz appuyait ses fesses contre la table. Le Grec, qui avait dû se baisser pour franchir la porte, sembla, une fois dans la chambre, emplir tout l'espace et son corps monumental y dégager une chaleur dont personne n'avait besoin. Un problème ? demanda-t-il en regardant Lucinda, et sa voix elle aussi emplissait l'espace, qui paraissait monter de ténébreuses et menaçantes profondeurs. Lucinda eut un bref battement de paupières et Diaz fit un rapide signe de tête indiquant que pour l'heure, pas de problème. Le Grec considéra un instant l'étranger, de sorte à lui signifier que dans le cas contraire c'est prioritairement à lui qu'il aurait affaire, puis il

chercha un endroit où se poser, n'en vit aucun, si bien qu'il croisa ses énormes bras sur sa poitrine et resta debout. La fenêtre était ouverte, mais nul air ne venait de là, ni d'ailleurs. La seule fraîcheur semblait émaner des joues de Lucinda, poudrées, claires, de ses cheveux argentés aux vagues reflets bleutés, et du gris pâle de sa robe – de la soie, très probablement, dans un pli de laquelle reposait sa canne. Les mouches qui n'étaient pas encore mortes volaient mollement dans la pièce, quatre ou cinq. En somme, finit par dire Diaz, il va falloir déterrer le corps. Il regarda le Grec. Il paraîtrait que notre mort pourrait être le frère de monsieur, lui précisa-t-il. Le Grec observa à nouveau l'étranger et parut admettre une ressemblance. Monsieur ? s'enquit-il. L'étranger tenait un petit objet dans les mains, une prise électrique prolongée d'un court morceau de fil marron, qu'il manipulait de ses doigts minces et bronzés, comme s'il avait joué avec une souris. Arden, dit Diaz. Arden, répéta le Grec, presque rêveusement. Martin Arden, précisa Diaz. Et le petit, son frère, si toutefois c'est bien son frère, Simon Arden. Pas si petit que ça, déclara le Grec qui avait porté le mort, cloué le cercueil et creusé, en plein soleil, la terre desséchée du cimetière. M. Arden, reprit Diaz, n'a pas la moindre idée de qui a pu faire ça à son frère. Dix bons centimètres de lame qui lui ont fait ça, dit le Grec. Une sacrée saloperie d'entaille. Mais pas ici, affirma-t-il. Ici, les couteaux, personne ne s'en sert de cette façon. Celui qui tenait le manche de cette foutue lame n'est pas d'ici. Mais ça ne veut pas dire qu'il n'y est pas passé, ajouta-t-il en regardant fixement Arden qui, sans cesser de tripoter sa prise, décroisa lentement les jambes. Allons, intervint Lucinda Lavaterre cependant que Diaz décollait ses fesses de la table. Mais Arden avait recroisé les jambes et il sourit au Grec. Mon frère était coriace, dit-il. Il saisit le deuxième oreiller, le cala sous sa nuque et s'allongea complètement. On en reparlera quand j'aurai vu votre mort, dit-il. En attendant, j'ai l'intention de dormir quelques heures. Deux heures, dit le Grec. Au cimetière dans deux heures. Et j'aurai deux pelles.

La scène de l'identification du mort, nous fûmes très peu à y assister. Martin Arden confirma qu'il s'agissait bien de son frère Simon, le docteur Javier confirma que celui-ci avait bien succombé de sa blessure au ventre, le Grec déclara que c'était l'évidence, après quoi

le cercueil fut remis en place, la nuit tomba et chacun se dirigea lentement vers les maisons maintenant presque toutes éclairées d'une multitude de petits points lumineux qui formaient un genre de longue guirlande, offrant, il est vrai, une vision proche de celle qu'on a d'un navire lointainement isolé dans la nuit. À cette heure et en cette saison, la sorte d'intimité dans laquelle nous vivons, eu égard à la mitoyenneté des habitations et au fait qu'il n'y a nulle part où aller, devient patente : des tables ont été sorties dans la rue, des marmites et des miches de pain circulent de l'une à l'autre et, pendant une heure ou deux, nous sommes assis là dans les lueurs des lampes à pétrole, avec les enfants – une demi-douzaine – qui se poursuivent et qu'on envoie constamment jouer plus loin, et ce qu'il y a dans les assiettes n'est pas mauvais et consistant, bien que peu varié – beaucoup de plats à base de pommes de terre, d'olives et de courgettes frites. Ce soir-là, Lucinda Lavaterre, assise comme à son habitude en bout d'une table, prit l'étranger à côté d'elle, qui avait malgré tout paru accuser le coup à la vision du corps de son frère (le Grec l'avait même dispensé de réenterrer le cercueil, cependant l'étranger avait tenu à le faire). Chacun l'observait plus ou moins à la dérobée, parce que c'était une nouveauté et de surcroît, bien que Lucinda l'eût placé à ses côtés, la menace d'une possible perturbation. Le vieux Signole était à la gauche de Lucinda, son âne attaché à un poteau de l'autre côté de la rue. Dans la demi-pénombre, Signole ressemblait à un pruneau cuit et ratatiné alors que la peau de Lucinda faisait penser à la lune ou à quoi que ce soit, en tout cas, qui eût absorbé pour la refléter toute la lumière, à la manière d'une statuette phosphorescente. Après Signole venait Diaz, qui mangeait, buvait et se comportait de cette façon calme et pondérée dont il se comporte en à peu près toute circonstance, y compris, très certainement, dans les innombrables tempêtes et avaries qui ont croisé sa route du temps où il était marin et que nous le pressons, certains soirs, de nous raconter. L'étranger fut généreusement servi en vin et en nourriture par la femme du Grec puis on alluma des cigarettes, des cigares et des pipes, et des cafetières circulèrent lentement, le tout dans un relatif silence. Lucinda Lavaterre attendit que les nappes eussent disparu pour, de l'index, faire signe au docteur Javier de s'approcher. Le docteur prit son

tabouret avec lui et vint s'insérer entre Signole et Lucinda, puis il fouilla ses poches et en sortit successivement trois petites pièces de monnaie, une boîte d'allumettes, un canif et un calepin, qu'il posa sur la table, dont il fit un tas et qu'il poussa vers l'étranger, voilà, dit-il, ce qu'il avait trouvé, en le déshabillant, sur le mort. Arden avança la main pour saisir et feuilleter le calepin, qui était plutôt crasseux et vierge de toute note mais comportait, coincé dans la pliure, un mégot de cigarette aplati ainsi que de minuscules fragments d'une sorte de poudre. Le docteur Javier précisa alors que le filtre de ce mégot, lorsqu'il l'avait trouvé, était encore humide de salive, mais qu'à l'examen des dents, de l'haleine et des doigts du cadavre, il lui était apparu que celui-ci ne fumait pas. Arden confirma d'un hochement de tête. Diaz prit la parole, et ce fut pour dire que si ce mégot avait appartenu au meurtrier, on devait en déduire que l'agression n'avait pas eu lieu loin d'ici. Arden dit que ça n'était pas la question, où avait été agressé son frère, mais personne autour de la table n'eut l'air tout à fait d'accord. Que personnellement Arden se fiche de ça, c'était une chose, mais eux, qui vivaient là, ne voulaient pas de ce genre de complication dans les parages. Arden ajouta que ça devait bien arriver un jour ou l'autre, son frère avait vécu en prenant des risques, et quand Diaz demanda quel type de risques, il haussa les épaules et replaça le calepin sur la table. On n'avait pas touché au mégot, déclara le docteur Javier, mais il faudrait des semaines de voyage avant de trouver des gens susceptibles d'en analyser les empreintes qui s'y trouvaient inévitablement, et même alors, que ferait-on de ça ? Sans compter que la cigarette avait été écrasée d'un coup de semelle, comme il l'avait nettement distingué en l'examinant à la loupe. Le vieux Signole dit alors, de sa voix fluette qui paraissait constamment sur le point de dérailler, que ça faisait tout de même drôle de se représenter le mourant prendre la peine de ramasser, puis de glisser dans le calepin le mégot que son agresseur avait jeté au sol avant de lui taillader le ventre et de l'abandonner à son sort. Puis, dans le silence qui suivit, il demanda de quelle couleur exactement était cette poudre étalée sur la page du calepin. Tout le monde regarda Signole, le calepin fut rouvert et placé sous la lampe, et l'on put constater qu'il s'agissait de fragments de poudre jaune. Eh bien quoi ? Eh bien,

déclara Signole, quelqu'un voyait-il alentour un tel jaune ? Quelqu'un voyait-il alentour autre chose que du rouge, de ce rouge qui collait aux semelles et à la peau et aux vêtements, et s'accrochait aux sabots de son cheval et aux flancs de ses ânes ? Quand on passait le balai, ramassait-on autre chose qu'une poussière rouge ? Et quand le vent soufflait, quelle couleur autre que rouge venait recouvrir les vitres et se faufiler dans les narines ? Un jaune comme ça, affirma Signole en désignant le calepin, on n'en trouvait à sa connaissance que dans les hauteurs là-bas, au village d'Abrudenza, Abrudenza était bâti sur une terre jaune, et non pas rouge comme ici, et à Abrudenza, ils avaient les mêmes problèmes avec le jaune qu'on avait ici avec le rouge. Ce qui signifiait, put alors se représenter chacun, que si, dans la lutte, la main de la victime était d'une quelconque façon parvenue à saisir la semelle de son agresseur, ou si c'était au contraire la semelle qui était venue écraser sa main, c'était en tout cas une semelle d'Abrudenza, ou qui avait passé par Abrudenza, à qui cette main avait eu affaire. Diaz demanda si quelqu'un avait par hasard prêté une quelconque attention aux semelles du mort, de sorte à savoir si lui aussi avait passé par Abrudenza, et, puisque ce n'était pas le cas, il apparut qu'il faudrait donc le déterrer à nouveau, si toutefois, précisa Diaz en regardant Lucinda, on ne décidait pas que les choses en restent là. Lucinda déclara qu'en principe un crime n'avait pas à demeurer impuni, puis elle regarda Arden, qui acquiesça d'un signe de tête. Lucinda dit ensuite – et c'était surtout à l'intention du Grec – que pour déplorable et préoccupante que fût la situation, elle ne tolérerait dorénavant aucune allusion déplacée à l'encontre de Martin Arden, dont il ne convenait pas, jusqu'à nouvel ordre, de se méfier, pas plus qu'à l'encontre de son malheureux frère Simon, dont il eût *peut-être*, de son vivant, convenu de se méfier. Ainsi qu'elle avait décidé de le croire, Martin et Simon Arden se trouvaient être de simples voyageurs, des voyageurs comme on en voyait passer ici de temps à autre, certes très rarement et sans, il est vrai, qu'aucun ne juge utile de s'attarder. Ni de venir nous crever dans les pattes, murmura le Grec. Lucinda eut un très léger froncement de sourcils, avant d'admettre que le Grec avait eu sa part du labeur, pouvait-elle, ainsi qu'elle l'espérait, compter sur lui pour la suite ? Le Grec répliqua que pour ce qui était de pelleter, il

commençait à avoir la main et les ampoules qui vont avec, et il le dit d'une façon qui laissait, à la rigueur, entrevoir un début d'aménité. Des voyageurs, vraiment ? dit Signole en fronçant lui aussi les sourcils. Eh bien, reprit Lucinda d'un ton un peu hésitant, mais ce fut Arden qui prit la parole. Son frère Simon avait toujours, déclara-t-il, puis il s'interrompit avec l'air de se décider à prendre les choses par un autre bout. Son frère, reprit-il, était parti de chez eux voilà huit ans, et il en était parti avec toute une série de calepins du genre de celui qu'on avait là sur la table, une dizaine de calepins qu'il avait fourrés dans son balluchon, après quoi il avait embarqué sur un cargo polonais et était resté huit ans sans donner de nouvelles. Puis, il y avait environ six mois de ça, était arrivée à son domicile, amenée par bateau, une boîte de fer, et ce que contenait cette boîte, c'étaient ces calepins, humides et gondolés, et remplis de croquis et de dessins de paysages, d'assez bons croquis et d'assez bons dessins, précisa Arden, en ce sens qu'ils rendaient malgré tout une sorte d'ambiance. Beaucoup de mer, beaucoup d'estuaires et de calanques, mais parfois une montagne, ou un vallon. Aucune architecture, à peine de végétation, des ciels à n'en plus finir. Pas le moindre personnage, mais ça et là un chien, ou un oiseau, quelques crapauds. Des esquisses de récifs, de murs en pierre, des clôtures et des barbelés, des traces de pneus sur des chemins, et pas mal de rochers, qui pointaient vers le ciel. Dans le fond de la boîte, Arden avait également trouvé une lettre, ou plutôt un papier que l'humidité avait rendu pratiquement illisible sinon qu'il se terminait par cette prière que lui faisait son frère de le rejoindre au plus vite, car lui-même, dans la situation où il s'était mis, ne pouvait en aucune manière rentrer. Cependant cette lettre ne comportait nulle adresse, juste le nom d'une ville proche d'ici, c'est-à-dire encore assez loin, et le contenu de la boîte ne fournissait pas d'indication plus précise, rien que des tampons portuaires avec des dates se recouvrant les unes les autres et témoignant du fait qu'elle avait dû être transbahutée pendant des mois d'un bateau à l'autre, c'était même, dit l'étranger, un miracle qu'elle soit arrivée à destination.

Comment alors l'étranger était-il arrivé jusqu'ici, se demanda chacun cette nuit-là, comment avait-il abouti à l'endroit où précisément son frère avait terminé sa course ? On se posa encore la

question le lendemain, après un sommeil agité, et on se la posa le jour suivant, tout en l'observant de loin. Ces deux jours-là l'étranger sortit peu de chez Clara la logeuse, sinon pour, de son pas lent, aller d'une extrémité à l'autre de la ville, suivi à distance par une grappe d'enfants. On le vit, parvenu aux limites sud de la rue, s'arrêter un certain temps face à l'horizon, on le vit, aux limites nord, longer les rails, disparaître derrière la mine désaffectée puis réapparaître du côté de chez Signole et stationner là, près du cheval et des trois ânes qui s'étaient approchés de lui. Clara la logeuse, quant à elle, entra et sortit de sa maison à une fréquence très inhabituelle, notamment pour secouer des tapis, étendre du linge, balayer son seuil puis le rincer à grande eau. À plusieurs reprises elle se rendit au hangar à provisions où, semble-t-il, elle oubliait chaque fois quelque ingrédient de sa liste de courses, ou changeait d'idée sur ce qu'elle projetait de cuisiner pour l'étranger. Elle y acheta également dentifrice et brosse à dents, un rasoir, un peigne, deux chemises d'homme, et du linge de rechange. Le soir du deuxième jour, l'étranger parut aux tables du repas collectif où il déclara qu'il avait déjà dîné, mais prendrait volontiers du café. On le servit donc en café, on lui proposa un cigare qu'il accepta et l'on attendit, maintenant qu'il avait exploré le lieu et indubitablement fait le tour de la question, qu'il annonce son départ, mais il se contenta de s'attarder en fumant et silencieux, et les quelque trois ou quatre jeunes filles de la ville s'attardèrent elles aussi, avec des moues nettement moins boudeuses que celles qu'on leur connaissait, et bien que rien ne montrât que l'étranger eût remarqué leur existence. En fin de soirée, il déclara avoir décidé qu'il était inutile de déterrer à nouveau le corps de son frère. Et quand Lucinda Lavaterre se leva, il lui tendit sa canne, la raccompagna jusqu'à sa maison – quelques mètres à peine – puis traversa la rue et rentra chez Clara la logeuse. On vit les fenêtres de Lucinda s'éclairer à l'étage, puis presque aussitôt les siennes. Si on savait que Lucinda allait lire un bon moment dans son lit avant d'éteindre, on ignorait ce que l'étranger pouvait bien fabriquer dans sa propre chambre, toujours est-il que son plafonnier resta longtemps allumé.

Ce que l'étranger, deux jours après son arrivée, n'avait pas encore vu, à moins qu'il fût comme s'il ne l'avait pas vu (à moins qu'avant

d'apparaître dans la rue principale, il eût, à l'insu de tous, commencé par là), c'est la maison que j'habite, à l'écart du village et à une trentaine de mètres de celle, pratiquement identique, qu'habite Azarov, ou celui qui se fait appeler Azarov. Pour atteindre ces deux maisons, il faut contourner, au-delà de l'ancienne mine, un groupe de blocs rocheux, puis suivre un chemin de terre et de cailloux bordé d'une végétation disparate au terme duquel elles apparaissent, deux constructions en bois, rectangulaires et sans étage, avec un toit plat couvert d'une épaisse paille grisâtre. Quand je suis arrivé, il y a deux ans, des ronces recouvraient entièrement ces maisons, qu'on m'a laissé arracher de la plus reculée des deux, celle pour laquelle j'avais opté et que j'ai ensuite sommairement aménagée après quoi, trois mois plus tard, Azarov est arrivé, c'est-à-dire qu'on l'a vu un jour descendre du train, un homme mince, blond, yeux bleus, de taille moyenne, vêtu d'un imperméable clair et ceinturé dans lequel il a fait le tour de la ville avant de disparaître quelque temps – on a su plus tard qu'il avait tenté de s'installer là-haut à Abrudenza – et de réapparaître pour prendre finalement possession de la seconde maison, qu'on l'a à son tour laissé débarrasser de ses ronces et sommairement arranger – quelques tapis sont cependant arrivés, livrés par le train, ainsi que des rouleaux de linoléum dont il a recouvert tous les sols. À ceux qui ont semblé s'étonner de ce linoléum, Azarov n'a pas jugé utile d'expliquer ce qu'il m'a dit un jour, que là où il avait vécu avant, et dans presque toutes les habitations, ainsi étaient les sols, recouverts d'un linoléum qui lui rappelle ici son appartement d'alors, situé au quatrième étage d'un immeuble de béton mal chauffé. Là-bas, m'a-t-il dit, ses fenêtres donnaient sur une sorte de terrain en friche au-delà de quoi il y avait la grande masse grise de la ville, si bien que c'était assez calme, malgré la minceur des cloisons. Il a ajouté que de l'autre côté de celle de son salon, un vieux qu'on pouvait imaginer constamment couché gémissait à longueur de journée et de nuit avec insistance, produisant d'incompréhensibles litanies, n'en finissant manifestement plus de mourir. Azarov m'a avoué avoir régulièrement et violemment cogné contre le mur pour le faire taire – et de fait les gémissements s'interrompaient quelques secondes –, conscient néanmoins que ce n'est pas quelque chose qu'il aurait aimé qu'un voisin fasse plus tard,

quand ce serait son tour de gémir. Mais il avait fini par s'y habituer. Il pensait au jour où il cesserait soudain de les entendre. Et quand je lui ai demandé où se trouvait cet immeuble dont il semblait en quelque sorte nostalgique, il s'est contenté de citer un nom, si rapidement que je n'ai pu le retenir, une petite ville perdue dans la grande Russie, a-t-il dit d'un ton de conclusion et je n'ai pas cru bon d'insister, chacun ici a son passé, et quelque bonne raison d'être là, à l'exception peut-être du vieux Signole qui n'a lui jamais quitté cet endroit.

Je n'affirmerais pas qu'on organisa une expédition de groupe pour examiner d'un peu plus près la terre jaune d'Abrudenza. Certains le firent peut-être, mais je n'en sus rien. Ces jours-là, je ne sortis pas de chez moi. L'apparition de l'étranger et la petite agitation qui s'était ensuivie avaient, semble-t-il, remué quelque chose dans les tréfonds de mon cerveau, ou de quelque endroit difficilement identifiable où se loge l'inspiration, et je restai assis à ma table, face à l'écran de mon ordinateur sur lequel finit par apparaître un petit paragraphe. Le quatrième jour suivant l'arrivée de l'étranger, j'allai chez Azarov que je vis par la fenêtre allongé sur sa banquette, un bras pendant vers le sol en direction d'un cendrier rempli de mégots, et une main posée sur une pile de dossiers cartonnés. Azarov se redressa aussitôt que je frappai au carreau, et quand j'entrai, les dossiers avaient disparu, qu'Azarov avait manifestement fait glisser sous la banquette. Azarov ne se mêlait que très rarement à la petite société que nous formions, et il ne m'était pas tellement sympathique, c'est, pour la première fois, la réflexion que je me fis en le regardant sortir une bouteille de son réfrigérateur, peut-être précisément en raison des efforts qu'il faisait pour le paraître et qui donnaient au mieux quelque chose combinant onctuosité et raideur, et laissant percevoir un arrière-plan d'intransigeance, contre quoi toutefois, et c'était éventuellement à mettre à son crédit, il semblait lutter. Il apporta la bouteille et deux verres, et me demanda, comme chaque fois qu'il me voyait, si j'avais avancé dans mon projet, question qu'ici il était le seul à me poser, c'est-à-dire que les autres y avaient renoncé depuis des mois que précisément je n'avançais en rien. Azarov, lui, qui par ailleurs avait tendance à ne cesser de poser des questions, souvent les plus anodines et tout en s'en excusant comme s'il s'agissait chez lui d'une mauvaise

habitude, ou d'une sorte de manie, donnait l'impression d'avoir parfaitement foi en moi, ou en tout cas en ce qu'il appelait, roulant les r d'une façon plutôt outrée, mon œuvre d'historisation, à laquelle il s'intéressait avec légèrement trop d'insistance, ou plutôt avec une légèreté insistante, attentif à mes réponses et en apparence jamais rebuté par leur laconisme systématique, demandant sur mon travail en cours des précisions que j'étais bien incapable de lui fournir, de même que, face à son regard très bleu, inquisiteur – on pouvait soupçonner Azarov d'avoir une excellente vue –, j'étais incapable d'esquiver, ou encore de couper court de façon tranchante, mais le fait est qu'ayant consenti à cette forme d'interrogatoire je ressortais de chez lui avec la vague illusion de tenir une piste, comme on dit, dans un élan d'espoir fugitif qui me maintenait en quelque sorte à flot, le temps au moins de marcher jusqu'à ma maison où, à nouveau assis face à mon écran, je ne tardais pas à trouver à faire dans les alentours immédiats, nettoyage des vitres, rangement, quoiqu'il n'y eût presque rien à ranger, ou lessive, pour laquelle j'utilisais une grande bassine de plastique jaune avant de rincer le linge au jet d'eau et de l'étendre sur un fil à l'extérieur, chaque fois fasciné par la vitesse à laquelle ce linge séchait, même à l'ombre. Je lessivais également presque chaque jour le vieux parquet chaque matin poussiéreux de la grande pièce, ainsi que le sol de la terrasse, et j'avais déjà repeint trois fois ma porte d'entrée et les entourages des fenêtres. Jamais je n'avais habité un endroit aussi inutilement propre et bien tenu, propreté que je contemplais avec une satisfaction proche du désespoir, comme le témoignage immaculé de mon impuissance à écrire, et voilà en réalité longtemps que ça durait, au point que j'étais au bord de capituler. Par certains côtés, l'idée de capituler avait un aspect agréable. Il me suffisait de fourrer mon ordinateur au fond d'un placard et de m'admettre comme un être désormais infructueux, mais capable pour l'essentiel de se contenter modestement de la chaleur du soleil, ce qui constituait déjà quelque chose et pouvait témoigner d'une certaine force d'âme, celle que je tirais du paysage vaste, immobile dans sa brume de chaleur, un espace retiré de tout, lisible, simple, dépourvu d'ambiguïté. Le chaos humain était lointain, il ne m'atteignait plus, bien qu'il me semblât en percevoir les remous plus clairement que

lorsque j'y avais été mêlé, avec davantage d'acuité mais sans désormais la nécessité de le déchiffrer. Quant à ma solitude, elle me convenait assez, celle, du moins, relative, dans laquelle je vivais ici, aucunement comparable avec ma solitude d'avant, à l'époque où j'avais habité au bord d'un lac anglais et, sans le savoir, à quelques rues de la maison de Lucinda. La maison de Lucinda avait été la chose la plus anglaise et la plus lacustre qui soit, trois étages de papiers peints soyeux, un climat général de brume bleutée sur quoi sa mince silhouette impérieuse se détachait avec précision. Sa main, la première fois que j'avais vu Lucinda, s'agitait elle aussi de façon impérieuse dans ma direction alors que je passais devant l'une de ses fenêtres où se trouvait une cuisine dans laquelle j'avais entrevu un corps de femme à moitié allongé au sol, du moins avais-je cru l'entrevoir, un corps de femme dans une robe verte, des cheveux très blancs, si bien qu'après avoir continué à avancer jusqu'au carrefour j'avais tout de même fait marche arrière, et Lucinda, qu'ayant descendu les quelques marches vers cette cuisine je voyais maintenant d'un peu plus près par la vitre, toujours au sol et manifestement incapable de se relever, avait eu l'air de me trouver incroyablement empoté et, quelques instants plus tard, de juger parfaitement ridicule le fait que je revienne sur les lieux avec un agent de police. À l'hôpital, on n'avait diagnostiqué qu'une simple foulure. Lucinda n'avait pas la moindre idée de comment elle était tombée, non, évidemment, pas de chat contre lequel trébucher, encore moins une épluchure de quoi que ce soit, et certainement pas un étourdissement, et il n'était pas question qu'on la garde en observation quand cet homme-là – elle m'avait désigné – ne demandait pas mieux que de la raccompagner chez elle où elle disposait, pour se remettre de ses émotions, d'un canapé des plus confortables. Dans les temps qui avaient suivi il m'avait semblé que Lucinda était à tout moment susceptible de tomber, mais d'une certaine façon Lucinda semblait elle aussi penser la même chose de moi, et nous nous étions mutuellement surveillés jusqu'au jour où, arrivant chez elle, j'appris qu'elle venait de vendre sa maison et presque tous ses meubles. Elle avait également fait l'achat d'un lot de cannes, car là où elle allait désormais s'installer, les rues n'étaient aucunement goudronnées, en vérité une seule rue, avait-elle précisé,

et pour elle une très petite maison avec des volets noirs et une sorte de balcon en bois qu'elle comptait faire vitrer en prévision des tourbillons venteux qui là-bas faisaient tournoyer une poussière brûlante. Elle possédait cette maison depuis une quinzaine d'années, achetée à l'époque sur un coup de tête à l'occasion d'un voyage, et pour une bouchée de pain, et l'avait à vrai dire pratiquement oubliée jusqu'à ce qu'en pleine nuit voilà trois mois, c'est-à-dire peu après que je l'eus ramassée dans sa cuisine, elle lui soit tout à coup revenue à l'esprit, et de façon si nette et si insistante qu'elle s'était relevée pour en chercher dans ses tiroirs les quelques photos prises à l'époque. En regardant ces photos, cet endroit où elle n'avait quinze ans plus tôt fait que passer lui était apparu comme étonnamment familier, et la maison aux volets noirs également, soudain nul autre endroit au monde où elle s'imaginait vivre. Ce lac face auquel elle vivait n'avait été, elle s'en avisait maintenant, qu'une épreuve que lui avait des années durant imposée son mari, avec ces brumes dérivant à longueur de mois sur les eaux grises, et son calme implacable. Ce lac n'avait fait que lui glacer les os et l'esprit comme, avait-elle dit, il ne faisait que glacer les os et l'esprit de tous ceux qui commettaient l'aberration de vivre sur ses rives, des êtres qui après avoir dépéri mollement finissaient par se dissoudre corps et âme dans les vapeurs brumeuses et, lorsqu'ils ne perdaient pas complètement et définitivement la tête, mouraient avec des pieds glacés. Si bien, m'avait dit Lucinda, qu'il était pour elle impératif de rompre avec ce lac où, par la volonté de son mari, elle avait vécu arrimée comme une barque à son ponton. Ce fut la seule fois où Lucinda mentionna devant moi l'existence d'un mari, dont nulle trace n'était visible dans sa maison. Il y avait bien, accroché en haut de l'escalier, le portrait d'un homme qui, chaque fois que j'avais monté cet escalier pour atteindre le salon de l'étage où elle me recevait, semblait me défier d'atteindre le palier, mais j'ai toujours ignoré de qui il s'agissait, et ce portrait n'a pas suivi Lucinda jusqu'ici. Il n'avait pas non plus été question que je la suive, ni même la rejoigne, du moins pas avant qu'elle ne me fasse signe de là-bas, ce qu'elle ne garantissait d'ailleurs pas, si bien qu'après son départ j'étais retourné à l'état dont je m'étais plus ou moins extrait dès l'instant où j'avais pénétré dans sa maison à la suite d'un agent de police, une

succession de journées chaotiques et solitaires. J'avais eu autrefois, éparpillés autour du lac, quelques confrères historiens des mathématiques avec lesquels j'avais cessé tout contact depuis que je n'enseignais plus, et peut-être un ou deux amis, si c'est le mot, avec lesquels j'avais également cessé tout contact, sans que je sache dire exactement pourquoi. Il me semblait que je n'avais fait, ces dernières années, que travailler, ce qui avait signifié un enfermement de plus en plus grand dans ma discipline, celle de l'histoire des mathématiques qui s'était un certain jour substituée aux mathématiques elles-mêmes pour lesquelles j'avais manqué d'inventivité, ou d'intuition, et qui n'intéressait en réalité qu'un nombre extrêmement restreint d'étudiants ainsi qu'une poignée de retraités assidus, mais qu'importent les mathématiques, j'avais finalement rejoint Lucinda, il y avait eu ce mort et maintenant il y avait que l'étranger restait là, c'est-à-dire qu'une huitaine de jours passèrent au cours desquels on le vit continuer ses allées et venues dans la rue centrale, arpenter les alentours, interrompre sa marche, examiner une chose ou l'autre, puis l'horizon, et sembler réfléchir. Depuis le seuil de sa porte le Grec l'observait, bras croisés sur son colossal buste. Certains d'entre nous finirent ainsi par imaginer, avec une légère inquiétude, que l'étranger était en train d'élaborer un projet, et que ce projet, quel qu'il fût, était destiné à se matérialiser ici, dans notre petite ville, que l'on soupçonnait notamment de reposer sur une mine de cuivre à propos de laquelle il avait fallu à plusieurs reprises décourager la convoitise d'ingénieurs ou de financiers venus là inspecter les lieux, exactement comme semblait le faire l'étranger. Or la loi tacite de cette ville ne s'appliquait pas à un projet de cette nature, la loi tacite de cette ville était ailleurs, dans une sorte de discernement qui dédaignait toute forme excessive de développement au profit d'une paix de l'esprit qui avait fait ses preuves, ce qui, nous l'avions constaté, n'était pas le cas là-haut à Abrudenza, où les habitants semblaient plus ou moins constamment sur le point de s'écharper. Certains allèrent s'ouvrir de leur inquiétude auprès de Lucinda, inquiétude qui fut apparemment balayée d'un sourire. L'étranger se rendait également chaque jour sur la tombe de son frère, près de laquelle il avait installé un bloc de bois sur lequel il s'asseyait, et il s'y rendait parfois avec un verre d'alcool –

on supposait qu'il s'agissait d'alcool –, parfois avec un livre qu'il avait pris, comme en prennent certains d'entre nous, dans la bibliothèque de Lucinda, qui les fait acheminer par le train et par cartons entiers. On le vit également bavarder, d'une façon qui paraissait paisible, avec Diaz, qui est un homme des plus paisibles, et il disparut même une journée entière avec lui – à leur retour ils dirent avoir trouvé, comme il arrive qu'on en trouve dans les environs, un cheval mort couché sur le flanc, dont l'état avancé de décomposition les fit néanmoins écarter tout lien avec le crime. Le soir l'étranger venait s'attabler avec nous, parlant peu, comme je parlais moi-même assez peu, me contentant d'écouter les voix du Grec, du vieux Signole, de Diaz et du docteur Javier qui souvent jouaient aux cartes et composaient une manière de fond sonore que je remportais chez moi où je continuais de m'activer à distance de mon ordinateur, apercevant certains jours et de loin Azarov avec lequel je persistais à limiter les contacts, si bien que malgré la proximité de nos maisons semblait se creuser entre nous une sorte de faille, dans les discrets craquements qu'occasionnaient la chaleur et le silence. Un matin, le train arriva et l'étranger monta dedans. Le Grec, le vieux Signole, Lucinda et moi attendîmes le long des rails que ce train disparût. En somme, il nous abandonne son frère, dit le Grec. Lucinda dit que l'on pouvait voir là une marque de confiance, le vieux Signole dit que c'était exactement l'impression que ça donnait et nous repartîmes dans la chaleur vers ce qui était nos vies. Mais la veille de ce matin-là, j'avais vu l'étranger s'avancer sur le chemin jusque chez moi – j'étais assis sous mon auvent –, à ceci près qu'il avait soudain bifurqué en direction de la maison d'Azarov, frappé à sa porte puis, tournant le dos à cette porte et regardant dans ma direction sans bouger, attendu. J'avais encore vu Azarov ouvrir et finalement s'effacer pour laisser entrer l'étranger, qui ne ressortit de là qu'après un temps qui me parut long, avec, sur le visage, comme je crus le percevoir, une expression de quiétude que je ne lui connaissais pas, différente de celle qu'il avait eue depuis son arrivée et qui relevait davantage d'une sorte de permanent sang-froid. Passant devant moi, il m'adressa un regard prolongé et, alors qu'il s'éloignait, j'allai chez Azarov, convaincu de le trouver, d'une façon ou d'une autre, mort. Mais Azarov n'était pas mort et il me salua avec dans la voix cette

suavité vaguement inquiétante, et dans les yeux peut-être un léger amusement, comme s'il avait su que je m'attendais à le trouver effectivement mort, avais-je bien travaillé ces derniers temps, il n'en doutait pas, de son côté lui-même, après le très confidentiel échange qu'il venait d'avoir avec l'étranger – j'avais naturellement, dit-il, vu l'étranger entrer chez lui –, ne pouvait que se féliciter de la tournure que prenaient les choses, et ce, quelle que soit la besogne que lui, Azarov, avait exécutée récemment, ou dû exécuter, précisa-t-il. Il était certain, ajouta-t-il, car il avait toute confiance en ma perspicacité, que je comprenais de quoi il parlait, de même que je comprendrais qu'il s'abstienne d'aborder avec moi les détails de l'intervention que, dans le strict cadre de ses fonctions, il avait été obligé de mener, je n'avais pas à connaître ces détails dont, outre qu'ils m'ennuieraient, je me retrouverais inutilement encombré. Il dit encore que personne ici n'avait désormais plus rien à craindre, ce qui devait être accompli l'avait été. Tout ce qu'il pouvait éventuellement formuler, c'est qu'un individu s'était aventuré à des agissements situés hors des limites acceptables, un individu s'était inconsidérément exposé aux représailles, ainsi que l'étranger l'avait d'ailleurs finalement admis, ou s'était résigné à l'admettre, après que lui, Azarov, se fut longuement entretenu avec lui. Azarov avait attendu que cet individu paraisse là où, savait-il, il finirait par paraître, puis qu'il se trouve dans son champ de vision, après quoi une forme de justice définitive avait été rendue, car il y avait indubitablement des désordres que le mécanisme du monde ne pouvait tolérer. Pas d'alternative, hélas, dit encore Azarov en souriant. Et il ajouta que n'ayant maintenant plus aucune raison de s'attarder ici, il allait très certainement regretter notre voisinage, il avait en effet apprécié d'avoir à proximité de lui un homme tel que moi, dont la solitude en quelque sorte ouverte, dit-il, avait permis qu'on l'aborde sans exercer la moindre violence.

À très bientôt

La bibliothécaire qui ne leur a jamais rendu leur invitation à dîner est une de ces choses qu'ils ne s'expliquent pas depuis qu'ils vivent ici, dans une campagne où ils s'étonnent d'avoir atterri bien qu'il y ait suffisamment d'arbres, de ciel et de champs, et particulièrement d'espace, dont ils prétendent jouir, ou s'efforcent de jouir, et parfois y parviennent, dans des intervalles où arrive que se glisse une forme fulgurante de joie, elle fait grand cas de la joie, davantage que lui, d'humeur plus égale, et, quoique cette joie qu'elle éprouve parfois, passagère mais intense, la laisse dans une sorte de gratitude, elle lui envie cette égalité d'humeur, sans doute une forme d'indifférence aux circonstances extérieures (et la bibliothécaire qui ne leur a jamais rendu leur invitation à dîner est une circonstance extérieure). Comment font les gens, se demande-t-elle de plus en plus souvent. La bibliothécaire, au moment de leur emménagement, a fondu sur eux avec son dynamisme de jeune retraitée en charge de la bibliothèque de son village, voisin du leur, et un samedi après-midi ils se sont retrouvés tous les deux assis face à une petite assemblée de villageois qui les a écoutés parler de leurs livres, la bibliothécaire très enjouée assise au premier rang, après quoi ils ont bu, dans l'air confiné de la bibliothèque, quelque chose de tiède et de vaguement pétillant dans des gobelets en carton, et accepté un morceau de gâteau roulé apporté par la jeune et blonde professeur de français de l'école du village. Exactement l'idée qu'on s'en fait, ont-ils pensé en souriant aimablement tandis que les gens remettaient leurs manteaux et sortaient lentement de la salle. C'était très intéressant, a dit ensuite la bibliothécaire et la jeune et blonde professeur de français a dit la même chose, et eux ont dit que c'était sympathique de voir tous ces

gens – une petite vingtaine – se déplacer un samedi après-midi pour entendre parler de livres. Le mari de la bibliothécaire était là, avec un sourire courtois laissant pressentir qu'il ne lisait pas de romans – et le mari de la jeune professeur de français, qui s'était présenté à eux comme artiste-peintre, semblait intimidé. Elle a félicité la professeur de français pour son gâteau roulé, et cependant qu'elle les entendait, elle et la bibliothécaire, parler alertement à son mari de ses livres, qu'elles avaient toutes les deux lus, et tellement aimés, elle a entrepris d'empiler les gobelets disséminés un peu partout, en pensant qu'en tant qu'écrivain invitée, ce n'était peut-être pas une chose à faire, mais peut-être tout de même une chose à faire. Elle savait que son mari avait à cet instant envie d'une cigarette. Les livres sur les rayonnages de la bibliothèque étaient majoritairement de grands formats, un peu les mêmes qu'on trouve dans les vide-greniers des campagnes, et elle se disait qu'au lieu de les jeter elle pourrait apporter ici les parutions récentes qu'on leur envoie et qu'ils n'ont le plus souvent pas lues au-delà de quelques pages. Le jour du dîner – leur premier dîner chez eux avec des gens de la région –, la bibliothécaire et son mari sont arrivés avec une orchidée en pot enveloppée dans un papier transparent et elle ne se souvient plus de ce qu'avaient apporté la professeur de français et son mari, peut-être rien, encore que cela semble peu probable, mais si c'est le cas elle ne s'en est aucunement formalisée. L'orchidée a prospéré dix mois – ce qui paraît-il est rare pour une orchidée – sur une étagère de leur entrée, ses deux tiges finissant par se courber avec grâce sous le poids des fleurs, et elle l'a consciencieusement arrosée pendant ces dix mois au cours desquels la bibliothécaire ne les a pas appelés pour à son tour les inviter à dîner, ni même à venir prendre un verre, si bien que dans son esprit l'orchidée a fini par se confondre avec cette bibliothécaire, ses fleurs roses évoquant son phénoménal enthousiasme pour sa bibliothèque, mais aussi son silence radical, et elle a attendu qu'elle cesse de fleurir pour pouvoir la mettre à la poubelle. Elle se souvient que le soir du dîner ils ont bu un apéritif dans le jardin puis ont monté quelques marches vers la cuisine et se sont installés à la table du salon. Elle avait fait un potage de courgettes, ou peut-être de champignons, qu'elle a trouvé plutôt bon et dont seuls son mari et celui de la

bibliothécaire se sont resservis, et raté ensuite une recette pourtant difficile à rater de pâtes au citron d'Alain Ducasse, mais pas au point de la rendre immangeable, quoique par la suite elle ait eu tout le temps de se demander si le fait d'avoir un peu raté cette recette, ou encore de ne pas avoir servi de viande ou de poisson, avait pu paraître désinvolte. Fromage et dessert – pas de souvenir du dessert –, et on a fait un peu connaissance. La bibliothécaire semble en effet redoutablement investie dans la bibliothèque de son village, son mari s'y connaît en vin. On apprend qu'ils ont quitté la banlieue parisienne au moment de leur retraite, qu'ils ne connaissaient personne par ici mais venaient parfois se promener dans la région et, un jour que le train s'était arrêté dans ce qui serait donc leur village, ils sont descendus de ce train, ont visité et acheté une maison, une maison plus petite que la vôtre, disent-ils. Ils ont deux enfants adultes, l'un est couvreur quelque part en Charentes, ce qui dans un premier temps, disent-ils, les a étonnés, mais enfin c'est ce qu'il voulait faire, travailler sur les toits, et il en est très heureux. Ils ont aussi un petit-fils depuis six mois. La bibliothécaire travaille bénévolement pour la bibliothèque, et en la regardant elle se demande si elle pourrait elle aussi faire du bénévolat, elle sait qu'il existe dans les environs quantité d'associations dans lesquelles s'épanouissent toutes sortes de retraités. Non, pense-t-elle, bien que ce bénévolat semble combler la bibliothécaire. Le mari de la bibliothécaire a monté ici une affaire de conseil, mais cette affaire a rapidement cessé son activité, il ne précise pas pourquoi, elle se dit qu'il n'a peut-être trouvé personne à conseiller, ou s'agit-il d'un problème de santé, quoiqu'il semble relativement en forme malgré un ventre légèrement marqué, dans l'ensemble le mari de la bibliothécaire a l'air assez joyeux, et plutôt malin. La jeune professeur de français est née et a grandi ici, dans l'école où elle est maintenant professeur, elle n'a aucun problème avec ses élèves, qui ont tous respecté la minute de silence après les attentats. Elle les amène chaque lundi à la bibliothèque pour une sorte d'atelier-lecture animé par la bibliothécaire, avec laquelle elle semble d'ailleurs assez liée. Son mari l'artiste-peintre a son atelier de peinture dans leur maison, il leur situe cette maison, qui se trouve dans la rue de la pharmacie, mais au-delà du pont. Eux disent qu'ils regrettent que

leur propre village n'ait aucun commerce, ils ne croisent jamais personne, leurs journées sont très silencieuses, même pour des écrivains, c'est un grand changement pour eux, avant ils n'allaient à la campagne que pour les week-ends et ils se sont aperçus que c'est une chose d'aller à la campagne en week-end et une autre d'y vivre complètement. Elle explique que sur un livre qui se vend mettons treize euros ils ne touchent qu'un euro trente. C'est tout ! s'exclament les autres, mais les gens ne s'imaginent jamais ça, ça les étonne toujours. Elle dit aussi au mari de la jeune professeur de français qu'elle aimerait beaucoup voir ses peintures. Elle dit encore à la jeune professeur de français qu'elle est en train de lire le journal de Gombrowicz et qu'elle lit aussi pas mal de Série noire. Elle se dit que peut-être elle en dit trop. Ils vont s'asseoir dans les canapés pour le café et ils se mettent à parler des attentats. Le mari de la bibliothécaire y voit un décalage de civilisation, il faut laisser à ces populations, dit-il, le temps d'évoluer. Il s'exprime longuement sur le sujet, avec une sorte d'autorité, cependant que la tête de la bibliothécaire a tout à coup plongé vers l'avant, de façon assez spectaculaire. Elle a connu autrefois un homme qui s'endormait en plein dîner, au milieu des conversations, elle croit savoir qu'il s'agit d'une pathologie, quoiqu'elle ne soit pas absolument certaine que la bibliothécaire se soit endormie. Le mari de la bibliothécaire est maintenant complètement lancé dans le développement de sa théorie, son mari à elle semble penser que cette théorie n'est pas inintéressante, en tout cas différente de tout ce qu'on peut lire ou entendre. Elle n'ose plus regarder en direction de la tête de la bibliothécaire, rabattue sur son buste, est-ce une posture à laquelle son mari est habitué, il n'en semble pas troublé. Elle a soudain mal au dos et s'assied de biais dans son fauteuil, les deux jambes par-dessus l'accoudoir, une position qu'elle prend souvent pour soulager la douleur – plus tard elle y repensera et se dira que la bibliothécaire n'a peut-être pas apprécié. La jeune professeur de français et son mari n'ont rien dit depuis un moment, mais à leur manière pas désagréable ils sont tout de même présents. Ils ont dit qu'ils avaient un enfant. Elle se demande s'ils pourraient devenir plus ou moins amis, elle se voit par exemple passer à l'improviste un matin dans leur maison, s'entend

proposer un café qu'ils prendraient autour de la table et ils bavarderaient un peu, elle imagine leur maison pleine de morceaux de tissus, d'abat-jour bariolés, de jouets et de désordre, et bien sûr ses tableaux à lui, qui par ici lui achète ses tableaux ? Elle pense à ces villages d'Angleterre qu'on voit dans les films de la télévision, où tout le monde a l'air de se rendre constamment visite avec une part de tarte ou une énigme à résoudre. (Quelques mois après ce dîner, ils iront acheter du pain à la boulangerie du village de la bibliothécaire et alors qu'ils seront en train de payer, elle croisera, en se retournant brièvement, le regard de la jeune professeur de français qui est là, dans la file d'attente, et en sortant de la boulangerie, elle la verra qui *détourne* la tête en direction des gâteaux, si bien qu'elle n'osera pas s'arrêter comme elle en a eu l'intention pour la saluer.) Vers minuit ou une heure du matin ils s'en vont, la bibliothécaire leur dit, en les embrassant : à très bientôt chez nous, de ce ton allègre qui semble être le sien, et elle se demande, mais c'est quelque chose qu'elle se demande souvent à propos d'un tas de gens, de quelle manière elle s'adresse à son mari dans l'intimité. En plaçant l'orchidée sur une étagère de l'entrée, qui est une pièce haute de plafond et pleine de fenêtres, elle s'aperçoit que des fleurs manquaient là. On devrait peut-être en faire une sorte de serre, dit-elle à son mari, mais en même temps elle sait qu'elle déteste l'accumulation, n'aime que les pièces presque nues, sentir l'air circuler. Les mois passent et parfois elle laisse leur portail ouvert sur la rue déserte et attend dans le silence qu'une voiture s'arrête, ou quelqu'un. Nous ne leur avons pas plu, dit-elle à son mari, pour une raison ou une autre nous leur avons déplu.

Hôtel Royal

Et maintenant me voici face à mon frère. Mes sœurs, trois, sont à l'intérieur de la maison, on les entend remuer, on entend la voix de l'aînée, celle qui depuis toujours donne les ordres, chaque fois que s'élève cette voix s'ensuit le raclement d'un meuble, un bruit d'assiettes, de couverts, le grincement d'un placard. On n'a jamais vu mes sœurs autrement que toutes les trois dans la même pièce, constamment, et la nuit deux dorment dans la même chambre, la troisième dans l'ancienne lingerie attenante, je suppose que ça n'a pas changé. Ou bien c'est quelque chose qui tombe et se casse, ou une lampe qui s'allume, et aussitôt la voix de ma sœur aînée pour faire ramasser les débris, éteindre cette lampe. Les persiennes, derrière mon frère, sont à demi tirées, si bien que je ne distingue rien de la grande pièce dans laquelle sont mes sœurs, mais je sais que je les trouverai, l'une dans son fauteuil à roues, près de la cheminée, l'autre à une extrémité de la table, en train d'éplucher un légume, et la troisième tournicotant et s'agitant sans raison, tout ça dans la fumée des cigarettes qu'elles fument continuellement. Il n'y a aucune raison pour qu'il en soit autrement. Mon frère est le même, peut-être s'est-il un peu voûté, et il n'a pas encore prononcé un mot, si bien que je ne sais rien de l'effet que lui cause mon apparition après toutes ces années. Il est sorti sur le perron, et j'étais là, avec ma valise sur quoi il a jeté un coup d'œil avant d'enfoncer ses poings dans ses poches, de sorte que nous ne nous sommes pas serré la main. Sur le revers de sa veste râpée, quelque chose est resté accroché qui ressemble à un morceau de persil, ce qui me rappelle qu'on en mange ici des quantités, et à chaque repas, ainsi que des pommes de terre diversement accommodées sur quoi ma sœur aînée hache grossièrement ce persil,

seule tâche domestique qu'elle accomplisse depuis son accident, de ses doigts nouveaux. Bref, je suis là, je suis revenu. Ici, avant mon départ, j'avais ma chambre, du côté opposé à celles de mes sœurs – mon frère dort au rez-de-chaussée, derrière la cuisine, probablement avec son fusil sous son matelas dont il n'attend que l'occasion de se servir –, et, de ma fenêtre presque entièrement obstruée par un gigantesque sapin, je pouvais distinguer, sur la hauteur de la colline, ce qui reste du château d'où, la nuit que l'un de nous cinq y a mis le feu, nous sommes définitivement descendus, transportant nos édredons et oreillers, et que nous avons regardé brûler, avec une pensée pour tel ou tel meuble, objet ou tableau, jusqu'à ce que la chambre de notre père soit saisie par les flammes. Dans cette nouvelle maison, qui fut autrefois celle de métayers, nous avons repris nos habitudes avant même que le feu soit complètement éteint là-haut, ma sœur aînée – c'était avant son accident – organisant les choses du quotidien, ma plus jeune sœur occupée à ses épluchures sur la table de la grande pièce, la troisième tournoyant comme une mouche de l'une à l'autre, et aucun de nous ne reparlant jamais de l'incendie qui nous a définitivement délivrés de notre père.

Eh bien, me voilà, dis-je à mon frère, et je tente un sourire pour cacher ce que j'éprouve à le trouver là, figé dans sa raideur, habillé de la même veste usée qu'il portait l'année où je suis parti et que sans doute l'une de mes sœurs continue de brosser chaque soir, m'observant de ce même regard froid et inhabité. J'ignore qui je vois quand je vois mon frère, j'ignore tout de ses pensées et de ses intentions, comme j'ignore tout des pensées et des intentions de mes sœurs. Quelqu'un tape sur quelque chose à l'intérieur de la maison, mon frère fronce les sourcils, ses oreilles semblent s'être dressées comme celles d'un cheval, ma sœur aînée prononce un mot et le bruit cesse. Elles sont donc toujours là, elles aussi, dis-je à mon frère. Toujours là, oui, répond-il, et il fixe maintenant ma valise. Il doit penser à l'argent. De l'argent, pourrais-je lui dire, j'en ai plein les poches, ce qui serait une façon de parler, cet argent est naturellement dans une banque, et même dans deux banques, dès lors que j'ai été parti, il m'a suffi de passer quelques frontières et je me suis mis à en gagner des tas, le plus facilement du monde, pratiquement de quoi

reconstruire le château, mais ce n'est évidemment pas pour reconstruire le château que je suis rentré, reconstruire le château n'aurait aucun sens, quoi qu'en pense sans doute mon frère. Le château est destiné à demeurer cette ruine calcinée à l'ombre de laquelle vivent désormais mes trois sœurs et mon frère, à se nourrir de pommes de terre et de persil et à attendre mon retour, car je ne doute pas qu'ils ont attendu mon retour, je ne doute pas que si mon frère est sorti sur le perron il y a un instant, c'était pour guetter, comme il doit le faire plusieurs fois par jour depuis des années, mon éventuelle arrivée, et il a dû faire la même chose chaque nuit, se relever et sortir dans l'obscurité avec son fusil, mais je ne suis pas arrivé de nuit, quand il aurait pu se servir de ce fusil. Ça lui a certainement causé un choc de me voir apparaître sur le perron, manifestement il ne sait quoi dire, est tenté de faire comme si j'étais parti la veille, et toutes les années qu'il a passées à m'attendre doivent lui remonter maintenant à la tête, ainsi que la façon dont lui et nos sœurs ont vécu pendant tout ce temps. Intelligentes comme elles le sont, en tout cas deux d'entre elles, mes sœurs n'ont pas bougé de cet endroit, s'accommodant, malgré leurs brillants cerveaux, de cette existence. Je ne connais en effet pas de femme plus intelligente, plus avisée et plus redoutable que ma sœur aînée, et pourtant il semble qu'elle ne fasse plus que régner, bien en deçà de ses compétences, sur ce petit quatuor, alors que dans sa jeunesse il fallait la voir. Mais c'était avant son accident, ce que nous appelons son accident mais qui n'en fut pas un, le fait que ma sœur aînée, dans sa trente-deuxième année, a tout à coup été incapable de marcher ne découle absolument pas d'un quelconque accident, nous disons accident parce que c'est arrivé en quelque sorte de façon accidentelle, c'est-à-dire comme un événement parfaitement inattendu qui nous a par conséquent surpris et choqués comme peut le faire un accident. Ma sœur, elle, n'a pas semblé plus surprise ni choquée que ça, qui a catégoriquement refusé toute consultation ou avis médical, si bien que cette subite paralysie, inexplicable, est demeurée inexpiquée. Ces jambes inertes, qu'elle n'a jamais camouflées, ont perdu leurs muscles avec une rapidité stupéfiante, on n'en a très vite plus vu que l'os et un peu de chair tendue autour, des jambes qui autrefois ont peut-être été assez séduisantes, des jambes en

tout cas alertes, avec quoi elle a traversé un nombre incalculable de halls d'aéroports, à l'époque où elle officiait dans le pétrole et les transactions pétrolières, volant d'un gisement à un autre pour le compte d'une compagnie hollandaise. Ce qu'elle faisait exactement pour le compte de cette compagnie hollandaise nous a toujours été incompréhensible et mystérieux, nous n'en avons jamais rien su sinon que cette compagnie a du jour au lendemain cessé de l'employer, comme ma sœur a du jour au lendemain cessé de marcher. Ma sœur aînée a donc vécu une mobilité internationale avant de vivre la sédentarité purement locale qui est la sienne aujourd'hui, et pourtant ce fut dès lors, chaque matin, la même effervescence dans la maison, allons, allons, nous avons beaucoup à faire, disait-elle dès le réveil, secouant ses deux sœurs, les expédiant ici ou là, du potager plein de pommes de terre à la cave pleine de pommes de terre, distribuant chiffons à poussière et torchons de cuisine, envoyant mon frère dans les bois avec son fusil, de sorte qu'on eut tout à coup l'impression de vivre comme au siècle dernier, isolés du monde et des bruits du monde dont elle semblait ne plus rien vouloir savoir, et sans qu'une seule fois aucun de nous soit autorisé à reparler de l'incendie, dont par ailleurs aucun de nous n'a jamais éprouvé la nécessité de reparler, chacun se satisfaisant de ne pas savoir qui, de mes sœurs, de mon frère ou de moi, en avait été l'auteur. L'argent du pétrole a duré ce qu'il a duré. C'est-à-dire que les deux derniers billets de cet argent, nous les avons dépensés à l'hôtel Royal où nous n'étions encore jamais allés et où, ce jour-là, nous sommes entrés tous les cinq pour en traverser le hall jusqu'à la porte à tambour vitrée qui débouche sur le lac, observant les plafonds hauts, les dorures, les décors pastel des murs, mes trois sœurs avançant de front dans leurs robes de catalogue, mon frère et moi en arrière d'elles, dans nos grosses chaussures, et, une fois sur la terrasse, nous nous sommes installés face au lac sur des fauteuils de fer autour d'une table, ma sœur aînée a commandé au garçon un jus de fruits pour chacun, un jus d'ananas, sachez que ce sont nos derniers deux billets, nous a-t-elle déclaré en faisant crisser ces billets entre son pouce et son index, et elle les a conservés dans sa main, bien en évidence, pendant que de l'autre elle faisait tourner la paille dans son verre, si bien que nous n'avons absolument pas profité de

notre jus d'ananas et que nous avons contemplé le lac avec la sensation de contempler une étendue soudain parfaitement hostile, sans prononcer un mot. D'évidence nous aurions pu, à l'époque, faire quelque chose de cet argent gagné par ma sœur dans le pétrole, nous aurions pu nous le partager et chacun aurait alors librement disposé de sa part, aurait eu la possibilité de s'installer où bon lui semblait, de démarrer une existence dans l'endroit de son choix, sauf qu'il était apparu que mon frère ne comptait vivre nulle part ailleurs que dans le périmètre du château calciné et que mes deux autres sœurs, mal informées, malgré leur âge déjà avancé, des choses de la vie, et bien qu'excitées à cette perspective d'un départ, en étaient tout autant effrayées, envisageant un endroit après l'autre avec une incohérence flagrante, dans une confusion absolue, comme les créatures ignorantes de tout qu'elles sont en réalité. Sans doute ma sœur aînée avait-elle anticipé cette confusion avant d'imaginer un éventuel partage de l'argent du pétrole en cinq parts égales, sans doute même n'a-t-elle jamais eu l'intention de procéder à ce partage, toujours est-il qu'après notre installation dans la métairie elle en a finalement utilisé une partie à la construction d'une sorte de monte-charge destiné à la transporter du rez-de-chaussée à l'étage où elle a sa chambre, dans l'ancienne lingerie, ainsi que d'une salle de bains adaptée à son nouvel état, où elle peut se doucher sans l'aide de quiconque, et de même a-t-elle fait aplanir tous les sols de la maison pour les recouvrir d'un épais matériau luisant, caoutchouteux, et niveler le jardin à grand renfort de béton. Le jardin, aux abords de la maison, ne ressemble plus à rien avec sa grande plaque de béton grisâtre, dont je constate aujourd'hui que les fissures ont progressé, entre lesquelles apparaissent des bouts d'herbe hirsute. C'était un assez beau jardin, de même que la maison des métayers, carrée, était une assez belle maison, avant que ma sœur ne rende tout *fonctionnel*. Et alors que je pense que tout, sous la houlette de ma sœur, a pris un caractère définitif, mon frère suit mon regard vers le muret qui ceinture la terrasse et, au-delà de ce muret, vers le paysage qui dégringole jusqu'au rectangle aujourd'hui scintillant du lac. Tout ce qu'il y a à contempler depuis ce muret est cette dégringolade abrupte du paysage, si bien que personne ne vient plus s'y asseoir. Et si on lève la tête, c'est pour apercevoir, sur les

hauteurs d'en face, la prison, du moins la rangée de fenêtres des étages supérieurs de la prison, avec, de temps à autre, un visage qui s'encadre entre deux barreaux, et deux mains agrippées. Mais naturellement nous ne levons jamais la tête en direction de la prison, nous faisons exactement comme si cette prison n'existait pas, quoique nous ayons parfaitement conscience qu'elle existe, à une centaine de mètres à vol d'oiseau, voilà une pensée qui ne nous quitte pas. La nuit, la prison est éclairée, chacune des fenêtres forme un carré bleuâtre, et à dix heures précises tout s'éteint d'un coup, à l'exception de la façade. Mon regard revient sur mon frère. Mais il ne voit certainement pas les choses comme je les vois, de cet œil neuf, déshabitué, lucide, il est toujours celui qui a grandi dans le château aujourd'hui réduit en cendres, puis a vécu sous l'autorité de notre sœur impotente, protégé par cette autorité et cette impotence, peut-être même sauvé par elles de la prison. Ou de la folie. Si on l'avait laissé faire, mon frère serait probablement entièrement fou à l'heure qu'il est. Et si le partage de l'argent du pétrole avait eu lieu, et que nous nous soyons tous propulsés hors d'ici pour nous disperser aux quatre coins du monde, ma sœur aînée, privée de la possibilité de tout régenter, livrée à son impotence et à son intelligence tournant à vide, serait elle aussi entièrement folle, exactement comme le fut notre mère autrefois, là-haut dans le château. Mais je ne veux pas aborder le sujet de la folie avec mon frère, et certainement pas celui de la folie de notre mère, dont nous n'avons d'ailleurs qu'un très vague souvenir, lui et moi. Nous étions trop jeunes, alors, pour distinguer la folie d'autre chose, et cette silhouette blanche, flottante, instable, qui parfois brusquement se penchait sur nous et aussitôt s'en éloignait, ou que nous trouvions allongée sur le sol au pied de l'escalier du château, nous ne savions même pas vraiment qu'il s'agissait de notre mère.

D'où viens-tu ? me demande abruptement mon frère, de l'air de quelqu'un qui s'apprête à gérer une situation sans l'aide de personne. Le plus simple serait de lui répondre que je viens de l'hôtel Royal, la mention de l'hôtel Royal aurait certainement de quoi l'impressionner et de fait c'est dans cet hôtel que j'ai passé ces derniers jours, en compagnie de deux Américains qui se trouvaient là. Quand ils ont su que j'avais trois sœurs, les deux Américains ont tout voulu savoir sur

elles. Je leur en ai fait le portrait le plus flatteur possible, j'ai dit comment nous avons tout perdu dans l'incendie, le château, nos meubles, notre père. L'image du château en train de flamber a frappé les deux Américains. Alors votre château a entièrement flambé ? répétaient-ils d'un ton animé. J'ai précisé qu'il s'agissait d'un assez petit château, rien d'extraordinaire, avec le lot habituel de boiseries et de tentures qui s'étaient enflammées comme un rien. Nous étions pétrifiés, ai-je dit aux deux Américains, nous ne savions absolument que faire. Ma sœur aînée avait surgi en pleine nuit dans nos chambres en nous criant de nous lever et de sortir en quatrième vitesse, avec nos édredons, et une fois dehors nous nous sommes aperçus qu'il y avait le feu à chaque étage. Le vent qui s'engouffrait dans les pièces par les carreaux éclatés ne faisait que l'attiser. La chambre de notre père était située à l'extrême gauche, ai-je précisé aux deux Américains, on y accédait par un petit escalier en colimaçon qui démarrait de la bibliothèque dont tous les livres flambaient déjà, comme nous pouvions le voir depuis l'extérieur, si bien qu'il était hors de question d'y retourner. Ce sont en réalité les prisonniers de l'étage supérieur de la prison qui ont donné l'alerte, mais avant qu'on les entende, ou qu'on cesse de croire à une mutinerie, c'était trop tard, notre père était parti en fumée, nous avons tout perdu, ai-je dit aux deux Américains. Eh bien ! se sont-ils exclamés, puis ils m'ont demandé comment, par la suite, nous nous en étions sortis. Ils voyaient parfaitement, ont-ils dit, que je m'en étais pour ma part plutôt bien sorti. J'ai donc raconté comment nous nous étions installés dans l'ancienne métairie, puis comment ma sœur aînée nous avait, mon frère et moi, immédiatement retirés de l'école. Il est un fait que tout ce que je sais je le sais de ma sœur aînée, je l'ai appris de sa bouche, et de la fumée de cigarette qui sortait de sa bouche, cinq heures d'enseignement quotidien, dimanches inclus, et sans le recours au moindre livre scolaire. Pays, fleuves, guerres, produits intérieurs bruts, vaccins, grands hommes, grands singes, jour après jour décrits par elle. Mathématiques, géométrie, transférés droit depuis sa tête sur une petite ardoise brandie face à nous et vite effacée. Et, après des mois de ce régime, une série de contrôles, d'où il s'avéra que je savais presque tout et mon frère rien. Mais, comme je l'ai indiqué aux deux Américains, ce

n'est pas grâce à l'enseignement de ma sœur que je m'en étais sorti. Si je m'en étais sorti c'est qu'il y avait, dans une pièce de l'ancienne métairie, un billard dont personne ne savait ce qu'il faisait là, ni qui, des métayers, avait pu autrefois y jouer. Le tapis, couvert d'auréoles, en était troué, les bandes avaient perdu toute souplesse, cependant j'avais passé des heures et des heures sur ce billard, ignorant des règles, sauf de celles que je m'étais inventées, jusqu'au jour où, à des milliers de kilomètres de chez moi et sans un centime en poche, j'étais par hasard entré dans une salle de billard. C'est au billard que j'ai gagné tout l'argent que je possède aujourd'hui, ai-je dit aux deux Américains. Dès lors que j'ai compris le parti que je pouvais en tirer, je n'ai plus fait que jouer au billard. Et tous ceux contre lesquels j'ai joué, aux quatre coins du monde, ont dû me payer. Un sacré petit débrouillard, ont dit les deux Américains qui paraissaient enchantés. C'est ce que mon frère a l'air de penser lui aussi, qui observe maintenant mon costume. Quand je lui réponds finalement que j'arrive de l'hôtel Royal, il hoche lentement la tête, affectant une forme d'aisance, comme pour prétendre que nous sommes restés unis au point qu'il puisse trouver naturel que je sois revenu. Sans doute n'a-t-il cessé d'anticiper ce moment et quels que soient les scénarios qu'il a pu mettre au point dans cette perspective, il réalise qu'aucun ne lui est du moindre secours, si bien qu'il feint de se contenter de la mention de l'hôtel Royal, sachant parfaitement que je reviens de bien plus loin que l'hôtel Royal, là où la vie s'est orientée selon une courbe différente, là où j'ai été saisi, pense-t-il comme je le vois dans son regard, par quelque chose de l'ordre de l'ambition. Mon frère se trompe, naturellement, je n'ai jamais eu d'ambition, ma seule préoccupation a été de m'échapper de la métairie, de mes trois sœurs et de lui, de l'incendie et de la mort sèche de notre père, et de la folie de notre mère, folie que nous avons également fait brûler dans cet incendie, jusqu'à atteindre une position d'où je ne pourrais pas revenir. Mais je suis revenu, là-dessus mon frère ne se trompe pas, qui se tient sur le seuil de la porte comme s'il voulait me voir faire ce premier pas au-delà duquel je serai effectivement de retour, mes trois sœurs se tournant vers moi à l'unisson, puis m'accueillant, peut-être, avec la seule sorte d'amour dont elles se sont jamais montrées

capables, natif, antérieur à tout, et que je ne tolérerai pas, et comme mon frère s'efface pour me laisser entrer dans la maison, je sais déjà que je vais poser ma valise dans ce couloir qui mène à la pièce où elles s'affairent, encore dans l'ignorance de ma présence, que je dormirai une nuit dans ma chambre de l'étage et que demain matin, au moment de descendre, j'entendrai dans ma tête le tumulte de l'hésitation.

Laisser tomber Shakespeare

Ce que me dit Georges à propos d'un certain Gilbert que je ne connais pas (je ne connais pas non plus si bien Georges), c'est que maintenant qu'il a commencé à tout trier en vue de son déménagement, maintenant qu'il s'est attelé au capharnaüm indescriptible qu'est son appartement après les vingt-huit années qu'il y a vécu, ce Gilbert est d'un calme inquiétant. Tu entres, me dit Georges, dans cet appartement qu'on a connu dépouillé et relativement impeccable pour tomber sur un amoncellement de choses sorties en vrac des placards, de cartons à moitié éventrés et remplis de camelote, de sacs plastiques bourrés de papiers, et tu trouves Gilbert paisiblement assis au milieu de tout ça, ses lunettes sur le nez et une lettre à la main, lettre qu'il a reçue il y a vingt ou trente ans et ne cesse de relire depuis le matin, ou bien c'est un carton d'invitation vieux lui aussi de vingt ou trente ans qu'il considère comme s'il s'agissait d'accepter ou non cette invitation, ou encore une photo sur laquelle il repère un quelconque individu en arrière-plan, individu qui émerge soudain des tréfonds de sa mémoire, très vaguement, et dont il s'évertue à se rappeler et le nom et ce qu'il pouvait bien faire là au moment où la photo a été prise, car imagine-toi, me dit Georges, que Gilbert a tout conservé, absolument tout, jusqu'aux tickets de cinéma, lesdits cinémas ont depuis longtemps disparu mais un ticket atteste que Gilbert a payé sa place un vendredi de février 1982 pour la séance de seize heures, et par quelle aberration, se demande-t-il avec stupéfaction, a-t-il été voir un tel navet à l'époque ? Bizarrement, me dit Georges, Gilbert n'a conservé aucune facture à l'exception des factures de garagistes, en s'intéressant à ces factures il a calculé qu'il a été successivement propriétaire de six véhicules et dépensé un total de quarante-huit mille trois cent vingt-

six euros rien que pour leur entretien, somme bien évidemment exorbitante, dit-il, compte tenu du fait que je n'ai jamais aimé conduire. C'est comme si les placards avaient d'un seul coup dégueulé toute la vie de Gilbert, me dit Georges. Sa vie cachée. L'appartement est au dernier étage, chaque été déjà une fournaise, mais depuis une semaine un feu brûle en permanence dans la cheminée du salon, destiné, selon lui, à faire disparaître toute la paperasse dont il prétend vouloir se débarrasser mais dont manifestement il ne se résout pas à confier le plus petit échantillon aux flammes, si bien qu'on étouffe littéralement, ce feu, combiné à la chaleur de ces derniers jours, a pratiquement anéanti les deux immenses plantes vertes qui sont en train de rendre l'âme devant les fenêtres, et Gilbert, assis au milieu de cette quantité phénoménale de papiers et de babioles en tout genre, est lui-même constamment en sueur, quoiqu'il ne semble pas une seconde s'en émouvoir. J'ai par ailleurs l'impression qu'il ne s'est pas couché depuis huit jours, cependant on ne peut pas dire qu'il soit fébrile, ni même nerveux, non, c'est son calme qu'on remarque, jamais, me dit Georges, je n'ai vu Gilbert aussi calme depuis que je l'ai rencontré, il y a dix ans, chez notre psychanalyste du boulevard de Strasbourg, plus exactement dans la salle d'attente de ce psychanalyste, un thérapeute considéré comme tout à fait remarquable qui pouvait vous recevoir deux ou trois heures après l'heure de votre rendez-vous, de sorte que les patients s'accumulaient dans sa salle d'attente, les derniers arrivés devant parfois s'asseoir, faute de chaises libres, à même le sol. C'étaient, me dit Georges, un psychanalyste célèbre et une salle d'attente vétuste dont un pan de mur était néanmoins peint en rose indien, et l'on entendait parfois du piano de l'autre côté de la cloison. On voyait que certains s'offusquaient de ce que leur psychanalyste puisse, si c'était lui, jouer de ce piano – c'était du jazz qu'on entendait – et leur infliger cette attente sur des chaises effectivement très inconfortables, quand d'autres semblaient envisager que son retard puisse être une caractéristique du processus de thérapie (en arriver à cesser d'attendre ce que nous n'obtiendrons pas ?), c'est-à-dire que tout, là-bas, l'attente, l'inconfort, le son du piano, la vétusté du lieu et cet unique pan de mur rose indien, était, compte tenu de la présence du

psychanalyste dans la pièce voisine, matière à projection. Quoi qu'il en soit, à force de constituer chaque mardi cet agrégat de pathologies, les patients avaient fini un beau jour par s'adresser la parole, puis s'étaient mis à parler d'eux, de plus en plus intimement, avec pour conséquence que quelques-uns, s'étant exprimés dans cette salle d'attente, finissaient par se lever et partir avec le sentiment d'avoir de quoi survivre jusqu'à la prochaine séance. Gilbert, me dit Georges, était indubitablement celui que le psychanalyste faisait le moins attendre, de sorte qu'on pouvait imaginer que ce qu'il avait à dire une fois sur le divan échappait à la platitude, à la récrimination, au ressentiment, au ressassement, à la plainte sans fin, pour intéresser hautement le psychanalyste. À l'époque où je l'ai connu, me dit Georges, Gilbert m'était apparu d'un tempérament volcanique qui ne manquait cependant ni de finesse ni d'acuité, un spécialiste et enseignant de l'œuvre de Shakespeare – lequel lui servait d'ailleurs de grille interprétative pour à peu près tout ce qui se disait dans la salle d'attente –, jusqu'au jour où je l'ai vu laisser tomber Shakespeare, acheter une sorte de camionnette et s'en aller sur les routes vendre des machines à coudre. Quoique, pour ce qui est de laisser, comme je te l'ai dit, tomber Shakespeare, Gilbert te dirait que bien au contraire il a tiré, pour la commercialisation de ces machines à coudre, tout le profit de Shakespeare, sans ma connaissance intime de l'œuvre de Shakespeare, te dirait-il, je n'aurais rien entrepris de ce côté-là. De sa cave, il vient d'ailleurs d'en remonter tout un lot qu'il a posé où il a pu sur les tables encombrées et à propos de quoi il me gratifie d'interminables commentaires techniques que je m'efforce en vain d'écourter. Ce psychanalyste du boulevard de Strasbourg, me dit Georges, a fait éclore chez Gilbert un redoutable vendeur, alors qu'en ce qui me concerne il a plutôt œuvré pour que je m'autorise à évacuer l'aspect commercial de l'existence, et le fait est qu'à considérer l'état de mes finances aujourd'hui la cure n'a incontestablement pas échoué. Chaque jour, me dit Georges, je passe chez Gilbert avec l'idée que mieux vaut ne pas le laisser trop longtemps seul, qu'une petite surveillance s'impose, et c'est chaque jour pour constater que le désordre de l'appartement, au lieu de se résorber, ne semble qu'augmenter. As-tu conscience, lui dis-je, qu'à ce rythme tu ne seras

jamais prêt pour ton déménagement ? Hier ce sont les trois uniques lettres que lui a jamais envoyées son père quand il était enfant qu'il a retrouvées, l'une postée de Dakar, l'autre de Sydney, la troisième de Maubeuge, et dans chacune de ses lettres qu'il m'a lues d'un ton parfaitement serein, son père lui écrit en quelques lignes qu'il lui est impossible de le recevoir comme prévu. Alors que sa valise était chaque fois prête, Georges n'est allé ni à Dakar, ni à Sydney, ni à Maubeuge retrouver son père qu'il n'aura finalement pratiquement pas connu, et qui s'est pendu dans une forêt, comme il me l'a appris. J'aurais personnellement, me dit Georges, immédiatement jeté ces lettres au feu, car à quoi bon conserver les preuves du désastre, mais Gilbert s'est contenté de les reposer sur un coin de table pour s'intéresser à une paire de pantalons rouges et me demander où et quand il a bien pu acheter ces pantalons. Chaque jour je le trouve donc aux prises avec toutes ces choses qu'il a de façon insoupçonnable accumulées à l'intérieur de ses placards, et ce qui me perturbe n'est pas tant la lenteur en effet perturbante de Gilbert que d'avoir vu se déverser des profondeurs de ces placards ce monstrueux fourbi qu'il a jusque-là dissimulé à tous. C'est, me dit Georges, tout un aspect méconnu de Gilbert qui m'apparaît et me trouble, comme si j'avais jusque-là eu affaire à un imposteur, alors que je le vois s'attarder dans le plus grand calme sur chaque chose, soulevant là un bibelot hideux, déplaçant là un tableau hideux. Ce calme de Gilbert, me dit Georges, me semble résulter de la sorte d'aveu en quoi consiste l'exposition au grand jour du contenu invraisemblable de ses placards. Mais force est de constater que cette prétendue entreprise de classement et de tri dans quoi il s'est lancé n'est en réalité, je m'en aperçois, qu'une entreprise de déplacement et de conservation, car il devient évident que Gilbert emportera tout. Par instants, je le vois relever la tête et son regard parcourir la pièce avec, peut-être, l'expression très fugitive d'une perplexité comme si tout à coup la vision de cet ahurissant bazar le troublait lui aussi. Les déménageurs seront là dans trois jours, comme je m'évertue à le lui répéter alors qu'il exhume d'un carton une statuette africaine, probablement achetée dans une quelconque boutique d'aéroport, ou sur un quelconque trottoir, s'il te plaît, pas un mot sur cette statuette, lui dis-je et je me dirige vers la porte de cet

appartement que Gilbert s'apprête à quitter, ainsi qu'il s'y est soudainement résolu il y a un mois, pour emménager du côté de Compiègne, dans cette maison que, comme tu sais, me dit Georges, je viens d'acheter avec des amis et où nous envisageons de commencer à vieillir avec le maximum d'entrain. Compiègne ! s'est exclamé Gilbert quand je lui ai proposé de se joindre à nous, et il a catégoriquement refusé. J'ai admis, me dit Georges, que Compiègne n'était pas notre tout premier choix, mais viens au moins voir cette maison, ai-je dit à Gilbert, ce qu'il a fini par faire un dimanche. Les autres l'ont immédiatement trouvé sympathique, cultivé, et estimé sa présence certainement divertissante. Après le déjeuner il a fait le tour du jardin (tout reste à faire dans ce jardin, comme il l'a constaté), il a fait le tour de toutes les pièces où là aussi quelques travaux s'imposent, et il a vu un bout de Compiègne avant de reprendre son train et de rentrer chez lui plus convaincu que jamais, comme il me l'a dit sur le quai de la gare, du caractère désespéré de cet achat. Quelques semaines ont passé, me dit Georges, pendant lesquelles je n'ai eu aucune nouvelle de lui et voilà qu'il me téléphone un matin à l'aube et me demande si la chambre compiégnaise, comme il l'appelle, est toujours libre. Elle l'est. Du moins l'était-elle jusqu'à maintenant, car outre le fait qu'on ne veut naturellement pas du bazar de Gilbert, il est évident que Gilbert ne doit pas déménager. Et toi, comment vas-tu ? m'a demandé Georges. C'est alors qu'à la façon dont il m'a regardée j'ai entrevu que la chambre de Compiègne était sur le point de m'être proposée, et si grand a été mon effroi que je me suis mise à tousser.

Loin d'Alexander street

Jean est arrivé avec un gâteau, du moins a-t-il déclaré qu'il avait apporté un gâteau, assez gros, lui semblait-il, pour nous tous, après quoi il a souri et, souriant toujours, il s'est effondré sur les tomettes de la salle à manger où il est mort. Nous en étions à la salade, certains avec du fromage dans leur assiette, en suspension sur leur couteau, ou dans leurs bouches, qu'ils n'ont pas pris le temps d'avaler avant de se lever pour se précipiter sur lui. On lui a retiré ses lunettes, qui avaient glissé en diagonale de son visage, l'un des verres opacifié par son dernier souffle, et se sont ensuivies quelques secondes pendant lesquelles personne n'a su quoi faire de plus que s'écarter lentement du corps. Il faut téléphoner, a finalement dit quelqu'un et les deux gardes du corps de Jean ont fait irruption dans la salle à manger (qu'est-ce que c'est que ce bordel), Paul les a arrêtés d'un geste. C'est alors que Laura Lannes s'est levée. Allons-y maintenant, a-t-elle dit doucement à Paul.

Exactement ce qu'elle aurait dit à Jean.

Allons-y, a dit Paul.

Je vois les chaussures de Jean, bien cirées, avec des traces de boue. Remonter l'allée boueuse avec ces chaussures de ville a certainement dû le contrarier, mais ils lui auraient prêté des bottes, ce ne sont pas les bottes qui manquent dans la maison, ils en ont de toutes les pointures. Je vois également sa chaussette droite, et le début de son mollet, son pantalon s'est replié sur son mollet droit, bronzé. Je vois Paul penché sur le corps de Jean. Laura est assise, impassible.

J'ai souvent pensé au gâteau avec lequel Jean a dit être arrivé ce jour de février. Je me suis demandé ce qu'on a fait de ce gâteau, si

quelqu'un l'a finalement mangé. Et d'abord, où était ce gâteau ? Rebecca Lannes, la mère de Laura, a dit que Jean est apparu dans la salle à manger les mains vides, qu'il n'a fait que mentionner le gâteau. Les trois sœurs de Laura ne se souviennent pas de l'avoir jamais vu, ni dans le hall ni dans l'office, où il aurait pu le déposer avant d'entrer dans la salle à manger. Difficile d'imaginer Jean remonter l'allée boueuse avec un carton de pâtisserie dans les mains. Plus difficile encore de l'imaginer acheter une pâtisserie. S'arrêter en route et entrer dans une pâtisserie. C'est pourtant bien ce qu'il a dû faire, lui, ou l'un des deux gardes du corps qui le suivaient dans leur voiture. Si Jean s'est arrêté devant une pâtisserie, ils se sont arrêtés eux aussi. S'il est entré dans la pâtisserie, l'un d'eux y est entré avec lui ; l'autre s'est posté devant la vitrine.

À moins que le gâteau ne soit resté dans la voiture de Jean. Posé sur le siège avant.

Les deux gardes du corps n'ont rien compris. Ils venaient de rouler six cents kilomètres d'une traite, collés à la voiture de Jean. Étaient allés avec lui dans les toilettes d'une station d'essence. Étaient remontés dans leur véhicule, après le refus réitéré de Jean de se laisser conduire par l'un d'eux. La route était dégagée, à peine quelques traînées de brouillard, rien à signaler. Ils avaient passé à sa suite la grille de la propriété des Lannes, avaient remonté l'allée, franchi avec lui les marches du perron et l'avaient laissé, parfaitement vivant, à la porte de la salle à manger. Ils n'ont fait aucune mention d'un gâteau.

Ce qu'ils ont compris, par contre, c'est que personne chez les Lannes ne s'attendait à voir arriver Jean ce jour-là. Qu'on s'attendait encore moins à le voir arriver qu'à le voir mourir.

Je vois Laura immobile à la table de la salle à manger.

J'habite désormais la maison d'en face. Plus exactement, le chalet d'en face, le chalet isolé que Jean a fait construire il y a trois ans, soit un an avant sa mort, dans le périmètre de forêt qui à cet endroit longe la route, une minuscule départementale où ne passent que très peu de voitures – certains jours aucune voiture. Si je traverse la route, je suis devant la grille, dont je possède une clé, de la maison des Lannes – la maison de Laura maintenant que Rebecca Lannes est morte. Cette grille est prolongée d'une longue allée sombre marquée par une

courbe, si bien que la maison est invisible depuis la route et insoupçonnable le jardin autour de cette maison. J'ai renoncé à m'occuper d'un jardin – un jardin en pleine forêt n'a pas de sens, ai-je fini par penser, je laisse donc plus ou moins faire la forêt – mais j'aime voir Laura dans le sien, avec ses lunettes fumées, ses grandes bottes de caoutchouc, un sécateur ou un quelconque outil dans la main, par tous les temps, et, depuis la mort de Jean, dans ce renoncement à toute forme d'existence publique. L'ancienne vie de Laura continue cependant d'irradier, j'en ai bien conscience, c'est-à-dire que Laura n'est pas seulement, pour qui connaît son passé, cette femme qui s'active dans son jardin, dans cette désormais totale indifférence à son apparence, uniquement soucieuse de ses crocus et de ses delphiniums. Laura en bottes de caoutchouc, tête inclinée sur ses crocus et ses delphiniums, réverbère encore la Laura qu'on a vue incliner la tête devant les caméras et les micros, la Laura des halls d'hôtels et des halls d'aéroports. Et toujours cette même voix, le débit rapide, les phrases en suspens.

Inutile de demander à Laura si elle pense à Jean, à ce jour de février où Jean est venu la chercher dans cette maison sous les yeux de Paul après avoir roulé six cents kilomètres d'une traite.

Je la vois hausser les épaules.

Les sœurs de Laura – trois – viennent parfois. Le plus souvent, c'est Félicia. Plus rarement Anne, avec tous ses bébés (Anne semble constamment enceinte). Et toujours à l'improviste, Sybille, qui, si c'est l'été, déploie un vieux hamac blanc dans le parc, entre les deux arbres les plus proches de la grille d'entrée, dont elle ne bouge quasiment pas. Une nuit, j'entends une voiture freiner brutalement sur la route, j'entends la grille qu'on ouvre et je sais que Sybille est arrivée de son île et qu'au matin je la verrai étendue dans son hamac, ses yeux fixés sur la cime des arbres, ses cheveux pris dans un bandana, une jambe se balançant dans le vide. Laura joue avec les enfants d'Anne. Elle tend une moustiquaire sur leurs landaus, elle les tripote, elle les baigne dans son lavabo. Mais c'est avec Félicia qu'elle parle.

Lorsque les quatre sœurs Lannes sont réunies, remuantes ou flegmatiques, parfois amusantes (objectivement amusantes), je pense :

Laura avait Jean, elle avait Paul, et elle a ses trois sœurs. Je suis dans mon chalet de la forêt, entourée de silence, et c'est à ça que je pense. Je pense aussi que la première des quatre sœurs Lannes que Jean a vue il y a trois ans en poussant la grille, c'est donc Sybille. Une adolescente à l'époque, mais déjà allongée dans son hamac. Il lui dit certainement bonjour en passant, tu es bien dans ce hamac ? Sybille ne répond pas, elle lui demande qui il est. Je suis celui qui a acheté la forêt, dit Jean, ou quelque chose comme ça, Jean n'a jamais su comment parler aux enfants. Quelle forêt ? demande Sybille. Celle d'en face, là, de l'autre côté de la route. J'attends Laura, déclare finalement Sybille. Qui est Laura ? demande Jean. Tout le monde sait qui est Laura, dit Sybille. Et elle ajoute : si tu ne sais pas qui est Laura, c'est que tu n'as pas à le savoir.

Puis Anne. Anne est assise devant la maison avec son mari mais pas encore tous ses bébés. Son mari s'est levé, Jean s'est présenté, ma mère est quelque part dans la maison, dit Anne et elle se lève à son tour pour aller la chercher. Présentations à nouveau. Ma mère, Rebecca Lannes. Jean Bardin, qui a acheté la forêt d'en face. J'ai appris ça, dit Rebecca, et qui va construire un chalet, quelle bonne idée. Un chalet pour ma femme, dit Jean. Une surprise. (J'ignore s'il a mentionné sa femme. Mais à ce stade il n'avait aucune raison de ne pas le faire.) Merveilleux, dit Rebecca. Qu'est-ce qui est merveilleux ? demande Félicia apparue sur le perron. Le chalet d'en face, dit Anne, le chalet que va construire monsieur. Jean, dit Jean. Pour sa femme, précise Anne, une surprise. Jean s'est tourné vers Félicia. Oh, dit Félicia. Je ne m'attendais pas à vous voir ici. Tu le connais ? (Anne à Félicia plus tard.) Pas vraiment mais je me suis retrouvée dans un avion avec lui il y a un an. C'est un type qui s'est fait prendre avec son fixeur pendant un reportage au Moyen-Orient, un reporter, un ancien otage. Évadé. Menacé de mort. Et tu penses qu'il vient se planquer ici ? Aucune idée, dit Félicia.

Je vois Jean repartir vers la forêt. Sans doute repasse-t-il devant Sybille toujours couchée dans son hamac, toujours en train d'attendre l'arrivée de Laura, et se contente-t-il d'un signe de la main qu'elle ne lui rend pas.

C'est à la femme de Jean que j'ai racheté le chalet. Elle n'y a jamais

mis les pieds, ne l'a même jamais vu en photo et, après la mort de Jean, n'a rien voulu en savoir, si bien que je l'ai eu pour un prix honteusement dérisoire, malgré mon insistance à ajouter au moins un zéro à mon chèque. Jean en a fait démarrer la construction quelques semaines après sa première visite à Rebecca Lannes et à ses filles, c'est-à-dire en automne, l'automne du mariage à Londres de Laura Lannes et de Paul Nieve, l'automne où il a tellement plu que toutes les photos prises sur le parvis de l'église et publiées dans la presse se résument à une série de mains agrippant des manches de parapluies et à des imperméables s'engouffrant dans des voitures stationnées en file sur Gloucester Place. Aucune autre photo n'a paru que celles-ci, si bien que personne n'a jamais pu voir Laura une demi-heure plus tard dans ma cuisine d'Alexander Street envahie de petits fours et de seaux à glace, adossée à mon frigidaire et retirant son foulard trempé au moment où Jean entre dans la pièce dans l'intention de se faire un café. Jean ne fait pas partie des invités, il est simplement pour quelques jours en transit avec sa femme dans ma maison anonyme d'où il ne sort jamais et où personne, selon Paul Nieve, n'aura l'idée de venir le chercher. Cette maison cessera d'être anonyme dès la première minute de la réception, ai-je indiqué à Paul. Précisément, a dit Paul, aucune raison qu'on l'imagine ici.

À cette époque, *précisément* revient souvent dans la bouche de Paul. Il est censé inspirer la confiance et il inspire en effet la confiance.

(Depuis quand, précisément ? demandera Paul à Laura quelques mois plus tard.)

La cuisine est au premier étage, les invités sont en bas, où Jean ne descendra pas, et il y a par ailleurs suffisamment de types à oreillettes dans l'escalier pour dissuader quiconque de poser un pied sur la première marche. La femme de Jean s'est absentée pour le week-end.

Laura est donc adossée au frigidaire au moment où Jean entre dans cette cuisine.

La quatrième sœur, pense Jean.

Ce matin Félicia s'arrête au chalet. Depuis la baie vitrée du premier étage, je la vois sortir de sa voiture, enjamber des branches mortes, et, comme elle atteint ma porte, je vois sur le haut de son crâne la barre foncée de six bons centimètres qu'elle ne teint pas en blond comme le

reste de ses cheveux, avec quoi je l'ai toujours connue et dont je m'étonne chaque fois qu'elle ne parvienne pas à laisser la plus petite impression de négligé. Mais qu'importe la couleur des cheveux des quatre sœurs Lannes, qu'importent leurs vêtements, l'état de leurs ongles, la forme qu'elles donnent à leurs sourcils. Elles ont toutes la peau d'Anglaise de leur mère Rebecca, et c'est ça qu'on remarque. Félicia se pose sur un accoudoir de fauteuil et jette un regard sur la pièce. Qu'est-ce que tu attends pour allumer ton chauffage ? Il a fait moins trois cette nuit. (La vérité est que je n'ai jamais froid dans ce chalet. Je ne sens pas le froid.) J'ai eu Paul au téléphone, dit Félicia. Cette fois, ils m'ont laissé lui parler. Et alors ? dis-je. Et alors il a cru que j'étais Sybille. Il m'a parlé comme si j'étais Sybille. Enfin, si on peut appeler ça parler. Il n'a cessé de me demander d'être prudente et quand je lui ai dit qu'il ne s'en fasse pas, que je ne risquais rien, il m'a dit : ne crois pas ça, Sybille. Félicia se lève. Je ne suis pas certaine de vouloir parler de ce téléphone à Laura, dit-elle. Tu n'as pas vraiment besoin de lui en parler, si ? dis-je. Et tu n'as pas non plus vraiment besoin de téléphoner à Paul. Je pense au jour où il sortira de cette clinique, dit Félicia. Où ils le laisseront sortir. Qu'est-ce qui te permet de croire qu'ils le laisseront jamais sortir ? dis-je.

Imaginer les dessins qu'ils ont fait faire à Paul – car ils l'ont fait dessiner, ils lui ont tendu des crayons et des feuilles de papier qu'ils ont ensuite stockées dans une chemise cartonnée autour de laquelle ils se sont réunis pour discuter des modalités du traitement –, imaginer Paul face à ces crayons de couleur (vous me suggérez de dessiner ?) a quelque chose de comique, mais c'est tout de même avec ça qu'ils se sont aperçus que Paul Nieve est maintenant Jean Bardin, du moins est-ce ainsi que Paul voit désormais les choses, et que par conséquent il considère être mort dans la salle à manger des Lannes où il s'imaginer être entré après avoir roulé six cents kilomètres collé au train par ses gardes du corps. J'ai identifié, dans ce qu'ils m'ont montré des dessins, le lustre de la salle à manger des Lannes, assez bien esquissé, ainsi que les deux portes-fenêtres à petits carreaux – il semble y avoir le nombre exact de petits carreaux –, j'ai reconnu certains des convives présents ce jour-là à des caractéristiques de leur silhouette – le chignon de

Rebecca, le châle bariolé de Félicia, le gros ventre d'Anne, mon col roulé jaune. Rien sur Laura. Et il nous a réclamé des couleurs supplémentaires pour ceci, a précisé le psychiatre de la clinique. De la pochette cartonnée, il a extrait une feuille qui montre un gâteau effectivement coloré dans des superpositions de rose et de vert, avec des torsades à n'en plus finir de crème Chantilly. Et sur une autre feuille, il y a un corps d'homme, non pas allongé sur les tomettes, mais en suspension au-dessus de la grande table, mains tendues en direction d'un visage sans traits (Laura ?), et il manque nettement la moitié d'un doigt à la main droite de ce corps, la moitié de doigt sans laquelle il se trouve que Paul est venu au monde. Paul, m'a expliqué le psychiatre, considère avoir été admis chez nous en tant que mort. Pour Paul, nous représentons l'au-delà. Et qu'en pense-t-il ? ai-je demandé. Je veux dire que pense-t-il de cet endroit ? Le point positif, a dit le psychiatre, est qu'il semble maintenant avoir cessé de s'étonner de l'absence de divinité, de l'absence de comparution, de jugement dernier, de paradis et d'enfer, enfin ces choses-là. Ainsi que des barreaux de son lit, des grilles aux fenêtres et des divers matériels de cette clinique dont il a, dans les premiers temps, tenté de nous démontrer de façon assez catégorique l'absence d'utilité. Cette question au moins paraît réglée. Il semble également admettre la nécessité, pour ce qu'il appelle son cadavre, des repas et des douches, et va depuis peu spontanément s'asseoir sur les bancs du parc en compagnie des autres morts, donc, auxquels il se présente sous le nom de Jean Bardin et avec qui il s'entretient – quand c'est possible, ce n'est évidemment pas possible avec tous nos patients – de sujets divers. Notamment de ce gâteau qu'il a dessiné, il leur parle de ce gâteau comme de la dernière chose dont il a mentionné l'existence avant de mourir. Ma dernière phrase aura été pour ce gâteau, leur dit-il, j'aurais certainement pu faire mieux.

Laura ne va pas voir Paul à la clinique, elle ne sort pratiquement plus de la propriété. L'hiver, avec l'une ou l'autre de ses sœurs, parfois avec moi, elle repeint des pans de murs qu'elle n'achève pas, rien dans la maison ne semble vraiment achevé, ou bien elle lit dans le canapé du salon. Elle ne vient pas non plus au chalet, elle n'y est jamais revenue après la mort de Jean, mais elle dit que c'est une bonne chose

que j'y sois, que ce soit moi qui l'habite. J'ai gardé les quelques meubles de Jean, dont sa femme n'a également pas voulu, j'ai gardé son lit notamment, dans lequel il n'est pas mort mais où je pourrais bien, moi, mourir un jour. De ce lit je vois la grille des Lannes. Je me souviens du jour où je me suis arrêtée en voiture avec Jean devant cette grille avant de lui montrer la forêt à vendre, un endroit parfait pour toi et ta femme, lui avais-je dit, ici, vous serez tranquilles, en attendant que les choses se calment pour toi. Jean ne pensait naturellement pas que les choses se calmeraient jamais pour lui, nous savions lui et moi qu'elles ne se calmeraient pas, nous avions travaillé comme reporters dans les mêmes endroits furieux de la planète, là où aujourd'hui je ne vais plus, nous savions ce qu'il en était. Ils avaient gardé Jean quatre jours dans le coffre d'une voiture, puis cinquante jours entravé dans le noir complet d'une sorte de caverne où ils l'avaient tout de même plus ou moins nourri. Le cinquante et unième jour, les bruits alentour, rires, invectives, prières, allées et venues des 4x4, avaient tout à coup cessé et ça lui avait pris deux heures pour limer suffisamment de corde contre la roche puis déplier ses membres, et peut-être deux autres heures pour ramper hors de la caverne et risquer la sortie dans ce silence neuf. Ensuite, un pas après l'autre dans la lumière démentielle. Au coucher du soleil il avait entendu dans les lointains les moteurs des 4x4 qui revenaient en trombe, mais là où il se trouvait maintenant, certainement pas assez loin, quelques chèvres étaient apparues dans un enclos, puis un homme et un petit garçon. L'homme, en voyant Jean, avait instantanément dit quelque chose au garçon qui s'était instantanément mis en route avec Jean, l'avait guidé la nuit entière dans la rocaille en direction du nord, l'avait fait franchir une sorte de col et le soleil n'était pas levé qu'il s'était brusquement arrêté pour indiquer d'un geste un chemin en descente et avait aussitôt fait demi-tour, laissant Jean. Au terme de la descente il y avait eu la base militaire américaine et ce qui, sur les informations données par Jean aux Américains, s'était ensuite déroulé dans ces montagnes, il n'y pensait jamais sans se demander ce qu'il en était désormais de l'homme et du garçon dont il ne pouvait oublier les jambes maigres crapahutant vaillamment devant lui sur les sentiers pierreux, son pas résolu et hardi. Regarde tout ce bois, avais-je dit à

Jean, au moins tu auras tout le bois que tu veux à couper, et il avait immédiatement eu l'idée du chalet, pour sa femme et lui.

Laura mariée à Paul Nieve, réellement mariée à Paul, je dirais une demi-heure. Le temps compris entre la mairie de Marylebone et ma cuisine d'Alexander Street, le temps pour Laura de retirer son foulard trempé, adossée à mon frigidaire. Les serveurs vont et viennent avec des plateaux et soudain je vois comment elle et Jean ne se tendent pas la main, ne s'approchent pas l'un de l'autre et comment ils semblent à la fois consternés et exaucés, je vois ce qui a fini et ce qui a commencé ce jour-là.

Quel merdier, dit Félicia.

Certains jours d'hiver il n'y a que Laura et moi dans la maison des Lannes. Nous déjeunons (ou dînons) dans la cuisine, ou sur un plateau dans le salon, comme il n'y a plus rien à dire nous bavardons. Il pleut ou bien il neige, Laura a un sourire parfait, j'évite de trop boire. Je sais ce qu'elle n'a plus, cependant j'ai la sensation qu'elle a encore tout, ou qu'elle récupère tout, qu'elle est devenue ce qu'elle a perdu, je pense : un rôle comme un autre, sans certitude. Je ne sais pas de quoi nous parlons, Laura retire ses chaussures, elle semble oublier ma présence mais je suppose que je suis nécessaire, à ma façon. Je pense qu'elle ne sait désormais à peu près plus rien de moi, comme je n'ai aussi à peu près plus rien su de moi ces dernières années, sinon qu'à la solitude est venue se greffer l'absence. Laura ignore notamment que chaque semaine je vais voir Paul à la clinique, je l'observe à distance, assise sur un banc du parc. Il est assis lui aussi, le regard fixé sur un point de l'espace où, pour ce que j'en imagine, il n'y a rien. Je pense qu'il a Jean dans la tête, à sa place désertée, et, de la mienne, j'essaie de retrouver ce qu'il a pris de lui et qui ne se tient pas dans son regard, qui se tient je ne sais où, dans une vibration de l'air devant lui, alors que tout est absolument immobile.

L'été des Pastern

Les Pastern (Tom et Belinda) étaient grands, minces, relativement agréables à fréquenter et ils toussaient tous les deux. Ils entraient chez vous en toussant, ils en ressortaient en toussant et entre-temps ils n'avaient pratiquement pas cessé de tousser. C'était une petite toux qu'ils avaient, sèche, discrète, qui durait moins d'une seconde et dont probablement ils n'avaient pas conscience – personne n'osait bien entendu leur dire quoi que ce soit au sujet de cette toux dont ils ne semblaient d'ailleurs pas s'inquiéter. Ils fumaient l'un et l'autre, mais pas tant que ça, Belinda plus que Tom, et moins que la plupart des gens du lotissement que nous connaissions, nous y compris. La toux des Pastern pouvait s'entendre comme une façon personnelle qu'ils avaient de communiquer entre eux, une sorte de permanent dialogue spasmodique qu'ils entretenaient hors de toute conversation officielle. Elle pouvait aussi s'entendre comme un automatisme hérité d'une vieille bronchite commune et dont ils ne se débarrasseraient jamais. Ou encore comme une manifestation d'angoisse – mais ils ne paraissaient pas angoissés. La façon dont ils s'asseyaient dans les canapés ou sur les sièges des jardins, conduisaient leur voiture décapotable en hélant au passage des connaissances, entretenaient leurs plantes et buvaient en fin d'après-midi leur dose de gin avait toutes les apparences de l'insouciance. Ils n'avaient pas d'enfants, pas d'animal, mais une grande maison jaune avec quantité de fenêtres, et ils semblaient toujours disponibles pour un verre sans trop de glaçons. Leur conversation n'était jamais insistante. Ils jouaient au tennis, assez bien et avec certaine conviction – chaque point gagné était un point gagné mais le score final ne semblait pas les préoccuper –, et ils jouaient du piano d'une main légère. Tom Pastern avait autrefois

monté une affaire, qui avait rapidement périclité, de cartes postales humoristiques dont il n'avait pas conservé un seul exemplaire, si bien que nous ne pouvions juger de ce qui l'avait à l'époque éventuellement amusé, puis il s'était lancé un temps dans la vente de poignées de porte et de boutons de placards dont on pouvait encore voir des échantillons sur les portes et les placards de leur maison. Belinda Pastern donnait l'impression d'avoir toujours été riche, mais son comportement n'était jamais ostentatoire (on croyait notamment savoir qu'elle et son mari avaient discrètement donné une forte somme d'argent pour la réfection d'un bâtiment local destiné à devenir un petit musée de la vie rurale qui, pour une raison ou une autre, était resté vide). Chaque été, les Pastern partaient loin, du moins disaient-ils qu'ils partaient loin, et sans jamais préciser où. Un matin on trouvait tous leurs volets fermés et on savait qu'on ne les verrait plus pendant plusieurs semaines. En entendant l'arrosage automatique se mettre chaque nuit en marche dans leur jardin, on ne pouvait que les imaginer quelque part à l'autre bout du monde où probablement ils menaient à peu près la même existence qu'ici, deux silhouettes élancées avançant au bord de l'eau, ou longeant des remparts, ou assises devant un verre d'alcool à une quelconque terrasse d'hôtel. Puis ils réapparaissaient avec leur petite toux, pâles, amaigris et enjoués, reprenaient leurs habitudes, souriant d'un air évasif à toute question sur leurs vacances, et au tout début de l'automne ils donnaient une réception. Cette réception des Pastern, où nous étions une trentaine, était devenue une tradition du voisinage et tous ceux qui y étaient invités s'y rendaient, même s'il ne fallait s'attendre, comme toujours avec eux, à rien de spécial, rien de plus qu'une soirée agréable. On trouvait leur maison illuminée dans le crépuscule, peut-être excessivement illuminée, des centaines de bougies réparties dans le jardin, et on les trouvait, eux, debout sur leur perron pour nous accueillir, hospitaliers et en même temps vaguement ailleurs, comme s'ils avaient commencé à boire depuis des heures. Entrez et servez-vous, disait Belinda Pastern, et Tom Pastern disait à peu près la même chose. À l'intérieur il y avait des fleurs – là aussi peut-être un nombre excessif de fleurs – et dans la grande pièce ovale toutes sortes de boissons et une abondance de nourriture qui, à la fin de la soirée,

serait restée en quantité sur les tables si Belinda Pastern ne nous en avait pas mis à chacun des plats entiers sur les bras avant que Tom ne nous raccompagne au bas du perron. C'était merveilleux de vous voir tous, disaient-ils le lendemain quand on téléphonait pour les remercier. L'hiver arrivait et les Pastern entraient en toussant s'asseoir devant les cheminées des uns ou des autres, ils restaient le temps d'une conversation alerte et insignifiante, jamais dissonante, ils ne semblaient se fatiguer de rien, ni rencontrer le moindre obstacle, contrairement à la plupart d'entre nous auxquels il ne venait cependant pas à l'esprit, en leur présence, de se lancer dans des confidences. Parfois on les croisait dans la neige, la tête couverte d'un bonnet. Un matin du dernier été, on vit comme chaque été tous leurs volets fermés, le soir on entendit s'actionner leur arrosage automatique et il fallut qu'un jour de tempête, trois semaines plus tard, un arbre s'abattît sur leur maison pour qu'on pût les en voir sortir, pâles, en effet, d'une pâleur où la peur le disputait au confinement, et comprendre qu'ils n'en étaient jamais partis, que de tout temps les Pastern n'avaient jamais souhaité prendre de vacances ailleurs que dans leur garage, car c'est de leur garage qu'on les avait vus sortir, où ils avaient déplacé leur salon et installé une sorte de cuisine d'été. Ce jour-là nous avons donc vu les Pastern émerger de leur garage, s'épousseter, discuter aimablement avec les pompiers et, à ceux d'entre nous qui assistaient à la scène, déclarer que cette année, peut-être, ils ne donneraient pas de réception en raison des longs travaux qui s'imposaient après la tempête. Mais nous viendrons chez vous, dirent les Pastern, bien évidemment, sur le fond, il n'y a rien de changé.

Ouvrage réalisé
par le Studio [Actes Sud](#)

Table des matières	
Le point de vue des éditeurs	
Du même auteur	
Futurs parfaits	
Villa Shapiro	
Monsieur Peintre	
Sortir Sophocle de son trou	
Berline	
Trois fils	
L'homme qui apparut	
À très bientôt	
Hôtel Royal	
Laisser tomber Shakespeare	
Loin d'Alexander street	
L'été des Pastern	